

Léopold COUROUBLE

---

**L'Etoile**  
de  
**Prosper Claes**



---

**La Renaissance du Livre**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

J. B. G. G.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



THE UNIVERSITY OF CHICAGO



ME

ML. A 208

*Au Maître  
Conteur et Biographe  
à l'ami Hubert Krains.*

L'ÉTOILE

DE

PROSPER CLAES

## DU MÊME AUTEUR :

### A LA RENAISSANCE DU LIVRE :

LA FAMILLE KAEKEBROECK, avec préface d'Eugène Demolder.  
PAULINE PLATBROOD — LES NOCES D'OR, avec préface de Georges Eekhoud.  
LES CADETS DE BRABANT.  
LE MARIAGE D'HERMANCKE.  
MADAME KAEKEBROECK A PARIS.  
LE ROMAN D'HIPPOLYTE.  
LE PETIT POELS.  
LES DEUX CROISIÈRES.  
PROSPER CLAES.

### AUTRES OUVRAGES :

NOTRE LANGUE, édition nouvelle. revue et augmentée,  
CONTES ET SOUVENIRS.  
MES PANDECTES, avec préface d'Edmond Picard.  
EN PLEIN SOLEIL, impressions congolaises.  
PROFITS BLANCS ET FRIMOUSES NOIRES, impressions congolaises. — Nouvelle édition avec 9 gravures.  
LA MAISON ESPAGNOLE, 3<sup>e</sup> édition.

### EN PREPARATION :

IMAGES D'OUTRE-MER, avec 7 gravures.  
NOUVELLES IMAGES D'OUTRE-MER.  
LES MAISONS DU JUGE, impressions d'Afrique.  
L'AUTRE SECRET DE LA VIEILLE DEMOISELLE,  
roman provençal.  
A TRAVERS LA CAMARGUE.

---

Copyright by *La Renaissance du Livre*, 1930. Tous droits de traduction, de reproduction et adaptation réservés pour tous pays.

LÉOPOLD COUROUBLE

---

**L'Etoile**  
de  
**Prosper Claes**



BRUXELLES  
LA RENAISSANCE DU LIVRE  
12, PLACE DU PETIT SABLON, 12

---

1930

Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur papier Japon, hors commerce, marqués H. C., et douze exemplaires sur papier antique de luxe vergé, numérotés de 1 à 12.

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

## CHAPITRE PREMIER

---

La fatalité, qui préside aux événements de notre vie, paraît dormir dans les temps calmes; que le vent se lève, elle s'éveille et nous balaie comme un fétu de paille...

Ainsi, petit peuple paisible et hospitalier, fûmes-nous emportés tout à coup dans l'effroyable tourmente de la guerre.

L'occupation durait depuis des mois. Chaque jour, l'ennemi parjure redoublait de rigueur dans la contrainte, faisant un odieux abus de sa force. Mais la Belgique opprimée ne désespérait pas; armée d'une constance inébranlable, elle attendait l'heure qui la revancherait de tant d'humiliations et de maux.

Déjà les atroces vainqueurs, dessoulés de leurs premiers et faciles avantages, redoutant l'avenir impénétrable aux rayons fulgurants de leurs projecteurs, offraient le désarmement général. Ils voulaient se reposer de leurs forfaits. O stupidité teutonne! Nos canons, toujours tonnants, répondaient : « Non, jusqu'au bout! »

Et l'angoisse étreignait le bas-ventre german.

Jusqu'à présent la capitale, leur étape de repos et de plaisir, semblait échapper aux sévices trop

militaires qui l'eussent d'ailleurs privée de ses agréments et faite plus morne encore qu'une forteresse d'outre-Rhin. Bruxelles regorgeait de monde sous l'afflux des hordes tudesques, des bandes de mouchards et de catins.

Les rues demeuraient donc animées, quelques-unes plus fourmillantes que jadis de l'affreuse marée étrangère. Les places, encombrées de guérites, de pavillons et de baraques, avaient pris un aspect repoussant; car « ils » ne se contentaient pas de polluer la ville par leur présence, il fallait encore qu'elle subît l'infection de leur mauvais goût.

Les artères centrales, où grouillaient le troupeau gris et ses porchers, étaient désormais barrées aux vrais Belges par l'intolérable souffrance dont elles leur poignaient le cœur.

Là, le gain primait les sentiments; là, c'était le lucre, qui mène aux basses compromissions, à la bienveillance envers l'ennemi.

Depuis longtemps, certains boutiquiers s'étaient fait une raison : la guerre les avait déjà enrichis; ils ne la déploraient plus qu'en tartufes repus. Et le soir, cafés, restaurants, cinématographes entassaient dans leurs coffres les marks inodores.

Et les charcutiers! Oh, ceux-là crevaient de pléthore! Irrassiables pourtant, ils ne cessaient d'abattre des cloisons, d'agrandir leurs palaces, d'ouvrir chaque jour des succursales. A peine si les porcs éventrés, restaient un instant suspendus, en grande toilette de boucherie, aux crocs nickelés du plafond et des étals; tout de

suite, ils retombaient sur le billot où, infatigable, la hache les débitait avec des sourires à la goinfrerie germaine — germaine de la leur!...

Dans ces affreux parages, ce n'est pas toujours l'abjecte pratique qui donnait les pires nausées.

Que faire pour dissiper son incurable tristesse? Se réfugier dans la ville haute? Elle n'était pas moins déprimante avec ses boulevards souillés de pancartes indicatrices du siège des « commandanturs » et des « centrales », la soldatesque bureaucratique qui courait, affairée, autour des ministères, le grotesque tintamarre des parades quotidiennes offertes à la curiosité complaisante des bourgeois sans révolte ni colère, parce que sans âme...

Il fallait s'enfuir jusqu'à la Chapelle en Marolles pour calmer les élancements de sa douleur ou descendre dans la ville basse qui, toute proche, mais séparée du vacarme des Bourses et de l'impétueux courant des chemins traversiers, gardait encore quelque chose de son honnête physionomie d'autrefois.

Certes, « ils » étaient partout; point de venelles ni d'impasses si pauvres, si nauséabondes et si noires où ne surgît tout à coup de l'ombre une capote grise. Mais « ils » ne pullulaient pas ici comme là-bas, et leur masque s'y montrait parfois moins farouche sinon plus aimable.

Dans ces vieux quartiers, échappés sains et saufs de tant de dominations étrangères, on respirait d'une haleine plus libre; une détente s'opérait en vous. La soupape de l'ironie fonc-

tionnait enfin, empêchant votre poitrine d'éclater. On souriait au passage des vainqueurs éphémères; le Temps, le meilleur allié, se chargerait de rabaisser leur jactance; un jour, ils rentreraient, en fuyant, dans leurs bauges, combien misérables, combien moins nombreux qu'ils n'en étaient sortis!

Alors, dans les fanfares d'allégresse, la Liberté remonterait sur son trône!

\*

\* \*

Si la guerre n'avait pas encore altéré l'aspect vivant de la paroisse Sainte-Catherine, il ne s'ensuivait pas qu'elle n'eût déjà causé bien d'affreuses souffrances et d'irréparables deuils dans ces petites maisons, jadis si bruyantes d'activité et de joie; elles semblaient aujourd'hui se serrer plus fort les unes contre les autres dans l'affliction grandissante, l'angoisse des malheurs futurs.

Les jeunes gens de la classe étaient partis; les autres, cadets valeureux, disparaissaient chaque jour pour franchir le réseau de foudre des frontières et rejoindre leurs aînés. Bien peu qui ne trouvâssent pas insupportable le reproche de lâcheté. Oh! avoir vingt ans, être jeune et fort, capable de servir bien avant l'âge de la conscription, et s'acagnarder au logis, quelle honte!

Parmi les braves gens de la rue de Flandre, le pauvre Spreutels avait été éprouvé le premier. Ernest, ce bon enfant si éveillé, si dégourdi, était tombé à Boncelles sous les yeux de ses

compagnons qui l'avaient rapporté tout sanglant dans nos lignes. Le garçon était mort crânement avec des mots de piété filiale et un souvenir attendri pour cette petite Charlotte qu'il devait épouser à la fin de septembre.

Le boisselier était inconsolable, car il avait l'orgueil de ce fils solidement bâti, dont le caractère décidé le consolait de sa propre mollesse, de son irrésolution en toute chose. Entêté dans le chagrin, il ne quittait plus guère la boutique que pour se traîner, tout courbé et bossu, chez Théodore où les vaines consolations de ses amis ne le sortaient pas de son hébètement taciturne.

Le coiffeur ne chômait pas; sa clientèle s'était même considérablement développée depuis la guerre. Comme un hommage à la belle conduite de son fils — qui avait tout de suite échangé le rasoir contre un fusil — le quartier s'était engoué de Théodore dont le modeste salon ne désemplissait plus. Mais qu'importait au brave homme cette prospérité imprévue que son cœur paternel payait de tant de soucis et d'alarmes! Aussi avait-il perdu beaucoup de sa loquacité d'autrefois; très ému sans doute de l'intérêt qu'on témoignait à son James, il ne répondait que brièvement aux questions, comme s'il redoutait que le mauvais sort — et l'espion, toujours embusqué — ne le punissent de ses trop prolixes effusions au sujet de l'absent.

Le charbonnier De Bouck était peut-être le seul client qui le mît en confiance et avec lequel il abandonnât sa prudente réserve; car le négo-

ciant souffrait autant que lui du départ de son cher fils.

Les deux pères ne manquaient pas de se communiquer les rares nouvelles que leur apportaient des lettres intermittentes, heureux que leurs enfants se trouvassent ensemble au 9<sup>e</sup> de ligne, et réconfortés surtout d'apprendre que Prosper Claes, tout de suite promu sergent, était leur chef de peloton.

A cause de ses études de médecine, le petit De Bouck avait été immédiatement désigné comme brancardier, ce qui ne le dispensait pas du reste de la tranchée.

Si brusque avait été le rappel sous les armes que le jeune homme s'était trouvé dans l'impossibilité d'aller faire ses adieux à Martha, qui n'avait quitté les « Peupliers » qu'en apprenant le départ de son frère. Mais, grâce aux lettres de ce dernier, l'interne laissait deviner à la jeune fille combien il l'aimait d'une tendresse encore plus vive après leurs rencontres à Watermael au cours du splendide été.

Et Martha chérissait à son tour l'excellent garçon d'une affection profonde, laquelle, en ces tristes conjonctures, augmentait les secrètes angoisses de son cœur, sans qu'elle perdît néanmoins cette force d'âme qu'il lui fallait pour réconforter son père et tenir la maison.

D'ailleurs, elle était plus libre ayant un souci de moins. En effet, Clairette, dont la santé n'inspirait plus d'inquiétudes, était restée auprès des Frémineurs, qui l'adoraient comme leur enfant et ne prétendaient pas s'en séparer avant qu'elle

fût devenue une reluisante paysanne, ce qui n'apparaissait pas devoir être bien long; et la fillette, encore que l'absence de sa sœur l'eût beaucoup attristée dans les premiers jours, avait bientôt repris toute la gentille insouciance de son âge au milieu des bonnes gens et des amusantes bêtes de la ferme.

Déchargée du rôle de gardienne maternelle, la grande sœur en avait tout de suite accepté un autre : elle ravitaillait les cantines d'enfants au moyen de la dîme aumônière prélevée sur les provisions de ménage. Donc, on la voyait se promener presque tous les jours avec sa corbeille de pourvoyeuse où chacun mettait son offrande, qui plus, qui moins, selon ses ressources ou la bonté de son cœur. Rien ne pouvait rebuter la jeune fille dans ce devoir de charité, ni le mauvais temps, ni les refus de certains êtres rébarbatifs, fermés à tout sentiment d'entr'aide. Elle gardait sa bonne mine des « Peupliers » et se sentait vaillante, pleine de force; le séjour à la campagne l'avait débarrassée de sa pâleur maladive pour lui donner les bonnes couleurs, la ferme plastique de la santé. Elle n'en était que plus aimable avec son angélique sourire et l'harmonie de sa jolie voix. Aussi faisait-elle de fructueuses tournées dans le voisinage, plus vive et légère à mesure que la corbeille devenait plus lourde à son bras infatigable.

Personne qui n'attendît sa visite avec plaisir, à part quelques égoïstes, comme ces Buelings par exemple, toujours maugréants, d'autant plus insensibles aux malheurs présents

qu'ils n'avaient pas de fils et ne redoutaient aucune gêne, vu les provisions entassées dans leurs caves et placards; tristes riches, qui ne se décidaient à lâcher quelque chose que par crainte d'être vilipendés par l'opinion, de faire tort à leur boutique, surtout de nuire, par une ladrierie trop ostensiblement affichée, à l'établissement de leur sèche Hortense.

Certes, la gentille pourvoyeuse n'affrontait pas sans répugnance ces affreux grigoux et il fallait toute la bravoure que lui inspirait la souffrance des pauvres pour solliciter leur mesquine aumône. Bien heureuse quand on ne se vengeait pas de son importune visite en lui débitant tout un lot d'alarmantes nouvelles.

Les braves gens, et les vaniteux aussi, la dédommageaient d'ailleurs de ce côté pénible de ses fonctions, les uns donnant de bon cœur, les autres par ostentation. Il est vrai que la charité de ceux-ci, qui était celle de Vergust et de ses pareils, s'étalait fort à propos en ce moment : il eût été maladroit d'en décourager personne.

Quoique le tripier ne fût pas mauvais homme au fond, il entraît du semblant dans sa bienfaisance, laquelle il pratiquait surtout pour se faire remarquer. Mais en dépit de son alliage douteux, sa générosité avait du moins le geste large. La vogue prodigieuse de ses affaires lui permettait du reste d'être libéral et il savait bien que sa philanthropie, habilement mise en scène et claironnée, était un autre ressort d'achalandage, sans compter qu'elle apaisait l'effervescence

d'une clientèle justement affolée de la hausse quotidienne du boudin et des tripes.

Quel plaisir aussi de faire enrager son com-  
père Buellings par l'étalage d'une munificence  
si intelligente puisqu'elle rapportait cent fois  
plus qu'elle ne coûtait! Le sellier en devenait  
chaque jour plus sec et plus jaune, fulminant,  
dans ses éruptions de bile, contre ces marchands  
de vivres que la guerre enrichissait aux dépens  
des autres commerces. Mais ces exploitteurs n'au-  
raient pas son argent, dût-il se serrer le ventre  
et crever de faim!

— Je ne vais plus chez vous, disait-il au char-  
cutier épanoui; voilà que votre tête pressée est  
à deux cinquante la demi-livre, maintenant!  
C'est un scandale. Et Dieu sait ce que vous  
fourrez dans cette cochonnerie!

— Ce que je fourre-là dedans? Mais tout ce  
qu'on sait trouver le jour d'aujourd'hui : de la  
souris, du rat, un peu de mina Puss et encore  
quelque chose pour donner le bon goût, vous  
comprenez... Mais ça je ne dis pas : c'est mon  
secret!...

## CHAPITRE II

---

Dans ses courses matinales, Martha n'entrait chez les Claes qu'à la fin de sa tournée. Elle se réservait la quincaillerie comme une sorte de récompense, sûre d'y oublier fatigues et rebufades dans l'accueil chaleureux de ses hôtes, car il n'en était pas de plus sincèrement émus de la détresse populaire, ni de plus prompts à la soulager. Leur générosité ne se bornait pas à quelques contributions périodiques aux œuvres de secours; insatisfaite, toujours en train de bonnes actions, elle recherchait les infortunes laborieuses, héroïquement muettes, pour leur venir en aide sans les humilier.

Les Claes ne cessaient de penser aux autres malgré la tristesse sans trêve que leur causait l'absence de Prosper. Avec Martha et le charbonnier De Bouck, ils déchargeaient leur cœur; personne qui pût mieux les comprendre, les intéresser par l'effusion de leurs propres soucis. Et puis, Prosper, James et le petit De Bouck ne formaient-ils pas un trio de frères d'armes? Pas

une de leurs lettres qui oubliât de donner des nouvelles de mentionner les faits et gestes l'un de l'autre.

Que d'événements depuis l'inauguration de la nouvelle quincaillerie! La tante L'Hoest morte le mois suivant; Camille instituée sa légataire universelle sous la condition expresse de n'épouser qu'un prétendant agréé par le confesseur de la dévote; le refus de la jeune fille d'accorder sa main au baron Von Schuller; les vaines menaces de ses parents bientôt suivies de son incarcération dans une sorte de bastille religieuse. Et quand Prosper s'occupait à la délivrer en paladin des temps héroïques, la guerre, soudaine comme la foudre, arrachant le jeune homme à son affection filiale et à ses amours pour l'accomplissement du devoir sacré.

Quelle stupeur tout d'abord! Que d'embarras et de gêne dans la conduite des affaires! Fort heureusement, le brave Lust était là, installé aujourd'hui dans la maison depuis son mariage avec Adelaïde. Gaillard intelligent, plein de savoir faire et de ressources, il avait paré aux premières difficultés et son dévouement, allié à celui de Bernard, assurait la marche régulière de la quincaillerie.

Le père Claes se reposait sur ses employés avec d'autant plus de confiance qu'il descendait chaque jour dans le magasin. Mais le pauvre homme, qui s'était promis tant de joie à manœuvrer son « auto » dans les avenues de ce hall magnifique, restait bloqué maintenant à la même place, très sombre, affaissé sur lui-même

tandis que Tom, la tête posée sur ses genoux levaient vers lui des yeux pleins d'interrogations, en poussant parfois des gémissements plaintifs à la pensée de celui qu'il ne voyait plus.

Le départ de Prosper avait enlevé toute sa vaillante gaîté. Et puis, ce petit palais de l'outillage, admiration du quartier, lui inspirait peut-être un peu d'inquiétude en ces heures sombres. La transformation de la vieille boutique n'avait-elle pas été un travail prématuré? Les remarques perfides, la jubilation sardonique de Buellings, l'impressionnaient malgré lui. Car le sellier venait le voir assez souvent pour jouir de sa tristesse encore qu'il se défiât de Tom, qui ne l'aimait guère et grondait toujours à son approche.

— Hein, quelle chance que je n'ai pas commencé les travaux chez moi! s'écriait le vilain homme. Mais depuis longtemps, je sentais qu'il y avait quelque chose dans l'air, et c'est pour ça que j'ai renvoyé mon entrepreneur.

Et, sous prétexte de bons conseils, il effrayait le quincaillier :

— Est-ce que vous n'avez pas peur que ce grand magasin et ces belles marchandises ne soient du goût des Boches? A votre place, je ne serais pas tranquille. Hé! ce n'est pas pour rien que Mosheim s'arrête si souvent sur le trottoir d'en face pour regarder votre maison... Méfiez-vous...

— Mosheim? interrogeait le vieillard. Qui est celui-là?

— Vous ne savez pas? Mais Prosper a dû

vous en causer souvent car il venait à chaque instant avant la guerre pour lui offrir des marchandises... Mosheim, mais c'est un représentant de fabriques allemandes... Il dit qu'il est Alsacien... un Prussien oui! Et moi je sais depuis longtemps que c'est un espion...

La stupeur effarée du pauvre vieux aiguissait sa méchanceté :

— Oui, celui-là doit vous en vouloir, car votre fils l'a toujours envoyé promener en disant qu'il ne se fournissait qu'en Angleterre et en France...

Il éprouvait une satisfaction maligne à dénigrer indirectement toutes les initiatives de Prosper, à insinuer qu'elles devenaient très compromettantes aujourd'hui.

— Ça est plein de marchandises anglaises ici. A votre place, je les bazarderais à n'importe quel prix d'autant plus, entre nous, qu'elles ne valent pas mieux que les autres.

Mais le vieillard, déjà renfoncé dans son chagrin, ne l'écoutait plus. La guerre commençait du reste à affaiblir son bon cerveau. Souvent, le petit Bernard et Jan Lust, présents à ces entretiens, s'indignaient des propos du sellier et la langue leur démangeait de lui dire son fait.

Malheureusement, le premier se sentait trop faible dans sa disgrâce physique, tandis que l'autre, nouveau venu à la quincaillerie n'osait apostropher une vieille connaissance du patron. Cela dura jusqu'au jour où Adelaïde, surgissant tout à coup de derrière un stand, s'élança au-devant du sellier et, avec son franc parler, le

poing sur la hanche, comme une servante du vieux répertoire :

— Est-ce que vous avez bientôt fini, vous, d'embêter Monsieur avec vos histoires! Et puis, je vous défends de dire du mal de notre Prosper... Si c'est pour ça que vous venez ici, vous pouvez rester chez vous!

Buellings, interloqué d'abord, voulait le prendre de haut avec la commère. Mais il ne connaissait pas Adelaïde qui profita de l'occasion pour lui dire ses quatre vérités.

— Je m'en vais, grinça-t-il frémissant de colère. Mais prenez garde seulement... Je sais beaucoup de choses...

— Allez, s'écria M<sup>me</sup> Lust, nous n'avons pas peur de vous. Bougez une fois et vous m'en direz des nouvelles... Nous aussi, on sait beaucoup d'histoires sur votre compte...

Elle en prenait son mari à témoin :

— Hein, Jan?

Quelle était cette menace? Une allusion peut-être au fameux stock de cuirs précieux qu'il avait mis en lieu sûr pour le soustraire aux réquisitions éventuelles de l'occupant. Saisi de crainte, épouvanté au surplus par l'attitude furieuse de Tom qui menaçait de lui sauter à la gorge, Buellings s'était sauvé sans demander son reste.

— Bon débarras! Maintenant on en est quitte pour longtemps, savez-vous!

Et comme le quinquardier, sortant enfin de l'ahurissement où l'avait plongé cette altercation, risquait quelques timides paroles :

— Ne vous mettez donc pas à l'envers pour ça! Ce rongeur n'a que ce qu'il mérite. Il n'osera pas bouger, je vous dis, car on le tient, nous autres, hein Jan?

\*

\* \*

C'est ainsi qu'Adelaïde prenait peu à peu des allures de serva padrona au grand profit de la maison qui, dans le chagrin de ses vieux maîtres, et les complications du ravitaillement domestique, avait bon besoin d'être gouvernée par une ménagère habile autant que robuste.

Depuis longtemps, les quincailliers la laissaient libre d'agir à sa guise; la respectueuse affection qu'elle leur portait et sa droite nature l'eussent toujours empêchée d'ailleurs d'abuser des circonstances. Cœur simple, elle n'avait d'autre ambition que de servir fidèlement et de prendre à son compte, en ces tristes jours, toutes les grosses corvées de l'existence. Lust était émerveillé du courage de sa femme, de son savoir faire et de toutes ses qualités plus intimement conjugales. Comme il se félicitait de son choix! Jamais il n'avait autant apprécié Adelaïde et, n'étaient les calamités présentes, il eût été le plus satisfait des hommes.

Or, il advint qu'à la suite d'un voyage à Jodoigne où elle avait été mandée au début de la guerre, par une parente, sœur infirmière d'un couvent de Visitandines, Adelaïde parut éprouver quelques désordres de santé qui alarmèrent beau-

coup les bons quincailliers. Mais ce ne fut qu'une alerte; M<sup>me</sup> Lust guérit promptement et n'en redevint que mieux portante dans la suite. Il semblait même que sa taille eût une tendance à s'élargir et que son corsage, encore plus avantage que jadis, voulût faire sauter ses boutons; si bien qu'un beau matin, M<sup>me</sup> Claes, qui époussetait avec elle dans la salle à manger, lui dit brusquement :

— Tournez-vous une fois Adelaïde... Est-ce que c'est une idée, mais on dirait que vous êtes en...

— Et bien oui, avoua la vaillante fille en riant, je crois que ça sera pour le mois de mars...

Elle avait quarante-trois ans et Lust naviguait au milieu de la cinquantaine. Cette grossesse inespérée était un cas de fécondité tardive mais nullement improbable; dans la tristesse des jours, elle apporta quelque contentement à tout le monde et ce fut une grande diversion pour la vieille quincaillière que d'avoir à s'occuper de la layette du futur bébé qui ne pouvait être, bien entendu, qu'un gros garçon auquel on donnerait le nom de Prosper.

Malgré son état, M<sup>me</sup> Lust grosse à pleine ceinture, continuait à se démener comme si de rien n'était; le travail entretenait sa belle santé et le docteur Buysse n'y voyait aucun mal.

— C'est cela, remuez-vous, ma bonne Adelaïde, encourageait-il, c'est encore ce qu'il y a de mieux pour que le petit entre facilement dans le monde!

Aussi n'épargnait-elle pas ses forces. Ce n'est pas elle qui vous eût pris des poses alanguies ni se fût dorlotée comme une princesse! Elle allait, venait, écurait comme par le passé sans qu'il y eût rien à dire pour lui faire prendre quelque repos. Aucune fatigue ne la rebutait, pas même ces rudes voyages qu'elle recommençait maintenant presque tous les quinze jours aux environs de Jodoigne sous prétexte de s'y approvisionner de certaines denrées qui, devenues rares à Bruxelles, se trouvaient encore en abondance et à meilleur compte dans ce coin de province où elle était née. Toutefois, elle ne rentrait pas toujours si chargée à la maison que ces courses lointaines parussent absolument utiles et nécessaires; elle les recommençait pourtant avec le même courage sans égard aux amicales observations de M<sup>me</sup> Claes qui l'engageait à se ménager dans « sa position » et la mettait en garde contre les terribles cahots du « vicinal »:

— N'ayez pas peur, bonne madame, disait-elle avec gaîté; le petit a déjà l'habitude. Il n'est pas gêné. Je sens que ça l'amuse!

Quant à Lust, ces corvées périodiques ne paraissaient nullement le préoccuper au regard de la santé de sa femme. Ce qui n'empêche qu'il semblait assez agité à chaque absence d'Adelaïde et qu'il n'attendit son retour avec impatience. Aussi bien, outre les provisions, elle devait rapporter des nouvelles qui intéressaient particulièrement son mari à en juger par la hâte qu'il mettait ces soirs-là à terminer sa besogne pour se retirer dans leur chambre et s'y absorber en

des écritures qu'il remettait le lendemain à un individu bancal et mystérieux, avec lequel il avait de longs apartés dans le fond du magasin.

De fait, cet homme était le messager de Prosper qu'il rencontrait ponctuellement à des époques et des endroits déterminés; il en rapportait les lettres adressées aux quincailliers en même temps que des instructions secrètes pour Adelaïde, qui avait réussi à découvrir la maison de retraite où M<sup>lle</sup> L'Hoest était enfermée et, à l'insu de ses maîtres selon le vœu de Prosper, servait d'intermédiaire entre les amants.

Ainsi le soldat se sentait allégé d'un grand poids dans l'accomplissement de son devoir : il continuait de veiller de loin sur Camille, à soutenir son courage, et d'autre part la jeune fille ne manquait aucune occasion de le rassurer sur son ferme propos de résister à ses parents et de n'être qu'à lui. Aussi bien, en pouvait-il douter après ce que la prisonnière lui laissait deviner dans chacune de ses tendres lettres?...

\*

\* \*

Or, l'armée belge repliée sur l'Yser tenait de nouveau en échec l'ennemi formidable. Soldat dégourdi, plein de bravoure, Prosper s'était particulièrement distingué dans les combats d'avant-garde; promu sergent et décoré de la croix de guerre, on le désignait déjà comme l'un des plus dignes d'être envoyé à l'école militaire de Gailon pour passer l'examen d'officier.

Jusqu'à présent, De Bouck ne l'avait pas quitté; nature énergique sous des dehors placides, l'interne accomplissait son devoir de brancardier avec une intrépidité tranquille et sans se croire dispensé pour cela de faire le coup de feu avec les camarades. C'était un bon troupier. L'avancement de son ami le réjouissait comme un avantage personnel et il ne lui venait pas même à l'idée de se plaindre qu'on oubliât d'améliorer sa propre situation. Toute son ambition se bornait à n'être pas séparé de Prosper; pourvu qu'il pût s'épancher avec lui de ce qui leur tenait à cœur, l'excellent garçon se trouvait suffisamment bien partagé et ne prétendait à rien de plus.

Et puis, l'arrivée de James De Leuw était un grand réconfort : le fils de Théodore auquel il avait fait l'aveu de son affection pour Martha, était un confident de plus qui lui donnait des nouvelles de la jeune fille et transmettait à celle-ci ses tendres pensées. James n'abusait pas de son rôle et gardait vis-à-vis des jeunes gens, qu'il avait si souvent « servis » dans le salon de son père, une déférence de bon aloi, encore que les amis l'eussent tout de suite mis à l'aise en le traitant comme un frère d'armes. Les trois enfants de la rue de Flandre ne se quittaient guère. Aussi, l'ordre de départ pour Gaillon, qui vint surprendre Prosper au début de février, causa-t-il à ses camarades un vif désappointement. C'était une absence d'un mois et demi environ; le sergent se reprochait presque d'abandonner ses amis dans les boues de Nieuport pour aller respirer, comme il disait, l'air léger des coteaux de la Seine

Il partit et revint sous-lieutenant. Or, en ce moment, l'ennemi tentait de vigoureux efforts contre divers postes échelonnés sur la rive gauche de l'Yser. L'un de ces derniers montrant des signes d'épuisement, Prosper fut désigné à l'improviste pour lui porter secours et investi du commandement d'une compagnie qui n'était pas la sienne.

Pour la première fois, le jeune chef se rendait au combat sans ses camarades : aussi était-il fort ému à l'heure de la séparation :

— Tu connais mon secret, dit-il, au petit De Bouck dans une dernière accolade; alors, s'il m'arrive malheur, hein vieux, c'est promis, tu veilleras sur Elle — sur Eux!...

### CHAPITRE III

---

Ce matin-là, levé de très bonne heure en l'absence d'Adelaïde repartie pour son village depuis la veille, Lust allait entre les stands, mettant de l'ordre sur les rayons, fourgonnant le calorifère dont Tom et Miaoutte assis l'un près de l'autre écoutaient le ronflement avec un air de profonde jouissance. Tout cela n'était que pour tromper son impatience de voir arriver Bernard qui, ponctuel comme d'habitude, entra dans le magasin à sept heures précises.

Après que les deux employés eurent échangé quelques impressions sur cet affreux mois de mars :

— Je sors, dit Lust en endossant son vieil imperméable de contrôleur. Entre nous, je vais à la recherche de mon homme que j'attends depuis deux jours. Qu'est-ce qui peut donc lui être arrivé? Je ne fais plus de bien. Il faut que j'aille aux nouvelles.

— Le mauvais temps l'aura retardé, repartit le jeune homme en essayant de rassurer le contre-maître. Avec ces pluies continuelles, les routes sont mauvaises; on doit être arrêté à chaque instant, lui surtout, avec sa mauvaise jambe...

— C'est ce que je me dis également... En tout cas, ne vous inquiétez pas, si je reste parti...

— Entendu, monsieur Lust! Faites à votre aise : on n'aura tout de même personne aujourd'hui...

En effet, c'était vendredi, un jour généralement assez calme, même en période normale.

— Allons, à tantôt!

Et, relevant son collet, Lust s'élança dans la rue suivi de Tom qui, peu douillet de nature, préférait encore le grand air à l'assoupissante chaleur du magasin.

Cependant, installé au bureau, Bernard commençait de feuilleter le grand livre, collationnant chaque page avec les notes cursives de son agenda. Parfois il levait la tête, distrait de sa besogne par les rafales de neige fondue qui tourbillonnaient au dehors. A ce spectacle, une rêverie l'engourdisait, mais qu'il secouait aussitôt pour se remettre à ses vérifications.

Son épaule droite contrefaite, remontée au niveau de l'oreille, lui donnait une contenance pénible dont sa figure fine, éclairée par de beaux yeux mélancoliques, atténuait la disgrâce.

Il était doux, mais avec un cœur énergique dans un corps débile. Fils d'un ancien ouvrier de la maison, orphelin de père et de mère dès l'âge le plus tendre, le petit garçon mal venu avait été placé par les Claes dans un hôpital situé au bord de la mer où sa santé s'était lentement rétablie au milieu des effluves salubres du large. Puis, à dix ans, on l'avait mis en pension dans un institut voisin de la capitale, afin qu'il reçût au moins une instruction primaire.

Mais l'enfant, bien doué, trouvait tant de charme à s'instruire qu'il en sut bientôt aussi long que ses modestes professeurs. Plus tard, quand il eut appris la comptabilité, les bons quincailliers l'installèrent à Molenbeek, chez des artisans de leur connaissance et le prirent comme secrétaire pour tenir les livres et faire la correspondance; l'infirmes avait alors seize ans à peine, quoiqu'il en parût davantage à cause de cet air de gravité, de résignation triste qui empreignait son visage.

Prosper, qui ne l'avait que rarement rencontré au cours de son enfance, s'était pris tout de suite pour l'adolescent d'un vif intérêt, lequel ne fit que grandir lorsque les circonstances l'eurent déterminé à prendre la direction des affaires. Bernard était un aide intelligent qui savait le comprendre et auquel il témoignait la plus affectueuse bienveillance. Aussi est-ce avec un profond chagrin que le commis avait vu partir son jeune patron pour la guerre, sans compter qu'il éprouvait un sentiment de honte de n'avoir pu l'accompagner. Patriote ardent, comme il l'aurait suivi avec joie! Et c'était une souffrance de plus chez le pauvre garçon que de devoir étouffer ses élans civiques, car il sentait tout le ridicule, l'inconvenance des déclamations chauvines chez un invalide, incapable de rendre aucun service à la guerre.

De nouveau, le jeune homme avait interrompu sa tâche monotone et, accoudé sur le pupitre, songeait au malheur de ne pouvoir servir quand son attention fut attirée par un soldat qui venait

de sortir du petit bouillon d'en face et demeurait planté sur le trottoir dans la contemplation de la quincaillerie sans que la pluie parût l'incommoder le moins du monde.

Le commis s'étonna d'abord, observant l'homme avec une curiosité inquiète. Soudain celui-ci traversa la rue et d'un pas délibéré entra dans le magasin.

Bernard ne put retenir un frémissement et se leva, très pâle, car rien ne lui était si pénible que d'avoir affaire avec un ennemi. Mais son malaise devint encore plus aigu lorsque, dévisageant l'intrus, il reconnut Mosheim, le commis-voyageur.

— Vous ne me remettez pas, dit celui-ci d'un ton doucereux et avec son affreux accent tudesque. Ce n'est pas étonnant. Hein, je suis drôle dans cette vilaine capote?

Bernard ne répondit pas et froidement :

— Que désirez-vous, Monsieur?

— Je ne voulais pas la mettre, continua le teuton sans paraître avoir entendu, mais la commandantur, elle m'a obligé. C'est ridicule...

En effet, sous l'uniforme trop large, sale et mouillé, ce « landsturm » à grandes lunettes rondes était assez grotesque, répugnant même avec ses fortes moustaches et sa barbe encore poissées de sauce suspecte.

— Que désirez-vous? répéta le jeune homme en retenant un haut le cœur.

— Bé, rien du tout ou du moins pas de marchandises. Je suis entré en passant pour une fois prendre des nouvelles de mossieu Prosper.

Le quincaillier ne lui avait jamais rien commandé, c'est vrai, n'empêche qu'il lui était très sympathique. Ce n'est pas à cause de la guerre qu'on devait être fâché l'un contre l'autre entre vieilles connaissances. D'ailleurs, lui, on le savait bien dans le quartier, il avait toujours été pour la bonne entente.

— Et puis, dit-il en baissant la voix, je suis Alsacien... Alors vous comprenez...

Très inquiet, bouleversé, le commis détournait la tête, affectant de ranger quelques outils à portée de sa main.

— Alors, ça va bien avec mossieu Prosper? poursuivit le fâcheux. Vous avez de bonnes nouvelles?

Mais Bernard se méfiait : on cherchait apparemment à lui faire avouer que les Claes recevaient des lettres du front.

— Oui, répondit-il, nous sommes rassurés pour le moment. Monsieur Prosper se porte bien. Il vient d'être nommé sous-lieutenant...

— Oh! oh! Eh bien ça me fait plaisir! Alors, il vous a écrit? Oh! n'ayez pas peur. Vous pouvez me dire... Je suis un ami...

— Non, reprit Bernard avec plus de sang-froid, nous ne recevons jamais aucune lettre du soldat. Nous avons appris sa promotion par les journaux de Hollande.

— Ah oui! fit le teuton désappointé, la *Gazette de Rotterdam*. Et alors vous supposez que tout va bien avec lui?

— Nous l'espérons, repartit le jeune homme, car, malheureusement, les nouvelles sont toujours en retard d'au moins quinze jours...

— Je comprends... Un malheur est si vite arrivé. Ah! comme ça est triste et bête la guerre! Tout quitter pour aller se faire tuer et pourquoi, je vous le demande!

Il regarda l'infirmes qui, mal d'aplomb sur ses jambes, la tête versée sur l'épaule droite, s'appuyait au comptoir dans une pose douloureuse.

— Hein! dit le cruel personnage avec une intention à la fois joviale et blessante, c'est une chance que vous n'avez pas dû marcher, vous?

Bernard pâlit sous l'affront et se redressant tant qu'il pouvait :

— Vous vous trompez, dit-il dans une révolte de son âme fière et diffamée, jamais je n'ai senti plus profondément le malheur de n'être pas comme les autres... Ah! sans ça, moi aussi, j'aurais fait mon devoir et crânement, je vous en réponds!

Une expression pleine de dédain crispait sa bouche et ses prunelles étincelaient.

Le réserviste eut un sourire incrédule :

— Oui, on dit ça, mais c'est tout de même bien plus agréable de rester dans ce beau magasin...

En même temps, il se retourna, soulevant ses lunettes de ses gros doigts poilus pour jeter sur le hall un regard circulaire :

— Fichtre, ça est magnifique ici! Voulez-vous croire que c'est la première fois que je vois la nouvelle installation?

Et il se mit à expliquer qu'une affaire de famille l'avait obligé de se rendre en Allemagne ou plutôt en Alsace au moment de l'ouverture et que, par suite des événements, on ne lui avait permis de revenir à Bruxelles que le mois dernier.

Il s'avança dans l'allée centrale :

— Hein, vous permettez que je jette un coup d'œil?

Bernard ne répondit pas. Accablé de douleur et de rage, cramponné au comptoir pour ne pas tomber, il ne savait quoi dire ni que faire pour empêcher l'intrus de poursuivre une inspection qui avait certainement un but. Cependant, Mosheim se promenait entre les stands, s'exclamant :

— C'est bien compris... Les marchandises sont joliment présentées...

Il remarqua que dans le compartiment des outils de mécanicien quelques rayons étaient assez dégarnis :

— Hé! je vois que la vente est bonne... Mais vous allez manquer de certains articles...

Et, revenu au milieu de la pièce :

— Si vous voulez je puis vous fournir les objets dont vous avez besoin et à bon compte. Nous en reparlerons un autre jour...

Le commis dut faire un effort pour parler :

— Ce ne sera pas nécessaire : le commerce est fort ralenti en ce moment, pour ne pas dire arrêté...

— Et puis, je suis sûr, vous avez des réserves?

— Non, aucune.

— Comment! Mais c'est de l'imprévoyance!

Il s'étonnait. Il n'aurait jamais cru cela. Et que ferait-on si la guerre se prolongeait outre mesure? Il faudrait fermer. Avoir fait tant de frais pour rien, quel désastre!

Mais une autre pensée parut lui traverser l'esprit comme soudainement :

— Et si Monsieur Prosper était... empêché de revenir?

Certes, il ne le souhaitait pas, mais cela était dans les choses possibles. Alors que deviendrait le magasin? Car ce n'est pas le père Claes, vieux et paralysé, qui pouvait encore diriger les affaires. Au surplus, il n'avait aucun proche parent auquel il pût les céder. Une petite nièce qui habitait la province, n'était-ce pas sa seule et insuffisante descendance?

Toutes ces réflexions cruelles autant qu'indiscrètes et qui témoignaient des enquêtes et bonnes informations du représentant de fabriques, accablaient le commis d'un malaise intolérable. Il se disait que pour n'avoir rien de menaçant ni de belliqueux, ce réître n'en était peut-être que plus inquiétant. Le pauvre garçon restait abandonné à lui-même : personne qui vînt à son aide, pas même un client ou quelque acheteur de hasard, dont l'opportune visite lui aurait fourni l'occasion de se débarrasser poliment de ce redoutable visiteur.

Il ne savait à quoi se résoudre et caressait Miaoutte par contenance quand un aboiement se fit entendre. En même temps la porte de la rue s'ouvrit comme par enchantement et Tom se précipita dans le magasin.

Il était assez crotté, mais Bernard n'y prit pas garde, tant la subite présence de l'animal faisait diversion à son ennui.

Cependant, le chien qui avait aperçu Mosheim, se mit à gronder :

— Silence, commanda doucement le commis, couche-toi, mon ami!

Mais Tom, les yeux ardents et le poil hérissé, résistait, continuait de grogner au soudard, contractant et retroussant ses babines sur ses solides crocs immaculés.

— Hé! attention, fit Mosheim avec inquiétude. Est-ce qu'il est méchant?

— Il y a des figures qui ne lui plaisent pas, répondit hardiment Bernard; mais soyez sans crainte, je le tiens par son collier...

Cette assurance ne parut pas tranquilliser le soldat auquel la vigueur du pauvre employé ne disait rien qui vaille. Aussi jugea-t-il prudent de ne pas flâner davantage dans un endroit qu'il avait du reste suffisamment examiné.

— Allons, je m'en vais; je reviendrai un autre jour pour causer d'affaires. Bien des compliments à Monsieur Prosper à l'occasion. Bonne chance, mon ami!

Comme le chien continuait à l'observer, il prit soin de faire un détour pour éviter le risque d'un coup de dent et sortit du magasin bien plus lestement qu'on ne l'eût attendu de ses allures pataudes.

Un soupir de délivrance s'exhala de la poitrine du jeune homme, qui alla reprendre sa place au pupitre où, de sang-froid, il se mit à réfléchir à

cette fâcheuse visite et à ses conséquences. Pour n'avoir rien d'arrogant, ce Mosheim n'en était peut-être que plus dangereux; Buellings n'avait pas menti : la quincaillerie était surveillée.

Bien entendu, et jusqu'à nouvel ordre, les vieux Claes devaient être laissés dans l'ignorance de ce qui venait de se passer. Mais Lust en serait informé, car c'était un homme de bon conseil. On aviserait ensemble. Au fait, pourquoi le contremaître ne rentrait-il pas? Près de deux heures à présent qu'il était parti...

— Eh bien Tom, dit le commis, qu'as-tu fait de M. Lust?

Car il causait volontiers avec le chien, comme faisait Prosper. En entendant prononcer son nom, Tom, qui se séchait devant le calorifère en compagnie de l'incombustible Miaoutte, quitta sa place et vint poser sa tête sur les genoux de Bernard.

— Tu l'as donc perdu en route? Oh, voilà qui m'étonne de ta part!

Le barbet fixait sur le jeune homme ses beaux yeux intelligents et modulait de petits jappements comme s'il protestait contre une telle supposition.

— A moins qu'il ne t'ait renvoyé... Hein, c'est plutôt cela?

Cette fois, Tom poussa un bref aboiement qui équivalait à un oui et, tout heureux de s'être justifié, disparut avec Miaoutte par la porte qui ouvrait sur l'escalier de la cuisine.

\*

\* \*

Le jeune homme s'était remis au travail et s'appliquait à ses additions, lorsqu'en se retournant pour prendre un catalogue dans la petite bibliothèque placée derrière lui, il aperçut la fille de Théodore qui venait de s'arrêter devant la quincaillerie. Elle parut manifester l'intention d'entrer mais, se ravisant, elle retira sa main déjà posée sur la crosse de la porte et s'éloigna rapidement.

Un éclair de joie avait passé dans les yeux de Bernard à la vue de la jeune fille; puis son visage s'était rembruni en la voyant disparaître.

— Oh, pensait-il, pourquoi n'est-elle pas entrée?

Comme sa présence l'eût réconforté en ce moment et consolé de la visite de l'odieux Mosheim! Martha lui était si bonne; elle semblait toujours si heureuse de causer avec lui; sa gentillesse, un peu timide, était encore un hommage à son instruction, à ses bonnes manières. Jamais, il n'avait surpris dans ses yeux le moindre regard d'humiliante compassion; bien sûr qu'elle ne remarquait nullement son infirmité! Ses visites lui causaient tant de plaisir! Elle entraînait dans le magasin comme un rayon de soleil qui charmait son âme douloureuse. Il l'aimait depuis longtemps d'une tendresse secrète, pleine de mélancolie, plus profonde d'être désespéré...

Pourquoi s'était-elle enfuie si vite? Et il s'inquiétait en se rappelant les traits et les allures de la jeune fille : son visage, aujourd'hui, n'avait pas cette teinte de chaud hâle qu'il avait rapporté de la campagne. Elle semblait agitée, indé-

cise. Est-ce que ses longues courses à travers le quartier, et par cette humidité glaciale, ne finiraient pas par compromettre sa santé? Très ému à cette idée, il se promettait de sermonner gentiment la petite abeille, quand le timbre électrique résonna au tympan de la porte de rue. Bernard leva la tête et ne put retenir un cri de joie :

— Vous, Mademoiselle Martha!

Il accourait en clopinant :

— Figurez-vous que je vous avais déjà aperçue tout à l'heure, mais...

Il s'interrompit brusquement en remarquant l'extrême pâleur de la jeune fille et le grelottement de fièvre qu'elle essayait en vain de surmonter :

— Mon Dieu, qu'avez-vous, mademoiselle! Vous paraissez souffrante... C'est le froid sans doute?

Il avança un siège :

— Je vous en prie, reposez-vous près du feu.

Elle fit un signe de refus et, rabattant son capuchon, resta debout appuyée sur le dossier de la chaise :

— Ce n'est rien, dit-elle d'une voix faible. Excusez-moi, j'ai...

Ses lèvres se mirent à trembler, mais elle se roidit et acheva sourdement :

— J'ai quelque chose de triste à vous annoncer...

Il la scruta d'un regard et avec hésitation :

— Votre frère... James est blessé?

Elle secoua la tête :

— Non, mais on nous a apporté une lettre de lui ce matin... Il y a eu une grande bataille... Monsieur Prosper...

Elle s'affaissa sur la chaise et posa les mains sur sa poitrine oppressée tandis que le jeune homme pâlisait à son tour :

— Monsieur Prosper, dites-vous... J'espère que...

Elle courba la tête :

— Il serait tombé, dit-elle d'une voix étranglée... James ne l'annonce pas formellement mais...

A cette affreuse nouvelle, l'infirmes, déjà ébranlé par les émotions de la matinée, ploya sur les genoux et se serait affaissé si la jeune fille ne se fût brusquement redressée pour le soutenir. Devant une autre douleur que la sienne, elle redevenait forte, pleine d'énergie et de sang-froid :

— Du courage, Monsieur Bernard!

En même temps, elle le forçait à s'asseoir, desserrait sa cravate d'une main douce et preste. Il la laissait faire sans aucune résistance, suffoqué, le regard fixe, comme en léthargie. A peine s'il respirait. Saisie d'inquiétude, Martha se reprochait à présent d'avoir parlé trop vite; mais pouvait-elle s'attendre à ce que le pauvre garçon éprouvât une telle secousse en apprenant la perte d'un homme qui n'était pour lui qu'un patron sympathique...

— Remettez-vous, Monsieur Bernard... C'est moi qui m'affole peut-être à tort... James n'est pas catégorique...

— Mon Dieu, gémit-il enfin... Oh! non, ce n'est pas vrai! Ce n'est pas possible!

De grosses larmes mouillèrent son visage :

— Les pauvres vieux! Comment leur annoncer...

Il s'était emparé de la main de la jeune fille et, suppliant :

— Voyons, racontez-moi, Mademoiselle... Que dit votre frère? Avez-vous sa lettre?

— Non, répondit-elle tristement, mais elle est courte et j'en ai retenu les termes...

James leur apprenait que Prosper, à peine rentré de Gaillon était parti au secours d'un poste avancé sur l'Yser à la tête d'une autre compagnie que la sienne. L'ennemi, extrêmement renforcé et disposant d'une artillerie supérieure, avait décimé les bataillons belges; une centaine d'hommes environ étaient parvenus à se replier sans même pouvoir ramener les blessés ensevelis dans la boue des fondrières. Hélas, leur chef n'était pas du nombre. Quelques soldats racontaient qu'ils l'avaient vu longtemps combattre au premier rang avant qu'il disparût dans la mêlée. D'autres prétendaient au contraire que le jeune officier était tombé tout de suite d'une balle dans la gorge. En ce moment, le champ de bataille ne formait plus qu'un marécage où il fallait perdre tout espoir de relever les mourants et les morts.

— Mais c'est horrible, s'écria le jeune homme en frissonnant. Oh! je vois bien que tout est fini...

Il se releva péniblement :

— Et Monsieur De Bouck? A-t-on de ses nou-

velles? Savez-vous s'il confirme le récit de votre frère?

Oui, James racontait la douleur de l'interne, mais elle ne voulait pas le dire.

— M. De Bouck est parti tout de suite pour faire des recherches malgré le danger de s'aventurer dans ces terrains bourbeux et toujours exposés au feu de l'ennemi!

— Le brave garçon!

Elle frémissait, essayant de réprimer de nouvelles angoisses :

— Oh! oui, fit-elle d'une voix sourde, c'est un grand cœur!

Elle s'absorba un instant dans sa pensée, puis, avec une feinte assurance :

— Oh! il y a peut-être encore de l'espoir, sinon M. De Bouck ne serait pas parti... Sans doute qu'il est déjà de retour... Nous allons recevoir une autre lettre de James avec de meilleures nouvelles.

— Puissiez-vous dire vrai! soupira-t-il. Car moi aussi, je serais inconsolable d'un tel malheur... Monsieur Prosper disparu, que ferais-je encore sur la terre! Il est tout pour moi. Je l'aime comme un frère...

Elle le laissait s'épancher, émue de son triste sort et de son isolement.

— Oui, je suis tout seul dans la vie... Je n'ai que lui. Il m'a toujours montré tant d'affection... Sa bonté me consolait de bien des choses... S'il ne revenait pas, oh! alors, je sais ce qui reste à faire...

Elle lui avait pris la main :

— Promettez-moi d'être raisonnable... Est-ce que moi aussi je ne suis pas votre amie? Vous me feriez beaucoup de peine en ne comptant pas sur mon affection dans ces tristes moments...

Il la regardait avec une douceur éplorée, infinie :

— Que vous êtes bonne, Mademoiselle Martha! Ah! je me dis souvent que sans vous je n'aurais peut-être pas supporté l'absence de Monsieur Prosper avec autant de patience...

— Je ne vous abandonnerai pas! s'écria-t-elle dans un élan de compassion. Ne suis-je pas devenue un peu comme votre grande sœur?

Il abaissa lentement ses paupières tant les beaux yeux de la jeune fille avaient un éclat insoutenable à son humilité d'infirmes :

— Oh! je vous remercie, dit-il en détournant la tête. C'est encore trop pour un malheureux comme moi. Mademoiselle Martha, moi aussi je vous aime bien...

Mais il craignait de laisser déborder son cœur et détournant la conversation :

— Que faire maintenant lorsque M. et M<sup>me</sup> Claes descendront tout à l'heure dans le magasin? Dois-je leur dire que vous êtes venue? Comment leur annoncer le fatal événement... Le vieux patron est déjà si affaibli, si mal portant...

Elle réfléchit un instant :

— Si l'on attendait le retour d'Adelaïde...

— Vous avez raison, dit-il légèrement soulagé. Oui, c'est elle qu'il faut prévenir d'abord, bien que la nouvelle doive la bouleverser autant que ses maîtres...

— Confiez-vous à M. Lust, reprit-elle. Il saura préparer sa femme à ce rude choc qui pourrait avoir des conséquences graves dans l'état où elle se trouve... Quand Adelaïde doit-elle revenir?

— Après-demain soir, si je ne me trompe...

— Qui sait, peut-être recevrons-nous une autre lettre de James d'ici là?

— Oh! l'incertitude, quelle chose affreuse!

Rassurée maintenant sur l'état physique du pauvre garçon :

— Allons, Monsieur Bernard, dit-elle en se disposant à prendre congé, je reviendrai peut-être cet après-midi ou demain dans la matinée...

— Oh oui! faites cela! dit-il en retenant la main qu'elle lui avait tendue. J'ai si peur de rester seul avec mes pensées...

Elle avait ouvert la porte et se retournait pour adresser un dernier signe d'adieu au jeune homme quand Lust entra, bousculant presque la jeune fille que, dans son élan, il n'avait pas aperçue tout d'abord :

— Oh! pardon... Comment, c'est vous Mademoiselle Martha!

Il n'était pas dans son humeur ordinaire et semblait farouche, préoccupé, sous son imperméable ruisselant.

— Ecoutez, Monsieur Lust, dit le commis après un instant d'hésitation, Mademoiselle vient de recevoir une lettre de son frère. Il y a de mauvaises nouvelles...

— Eh bien, fit le contremaître d'un air bourru, qu'est-ce que vous avez appris?

On le mit au fait sans qu'il interrompît d'un mot ou d'un geste.

— N'est-ce pas qu'il y a encore de l'espoir, conclut la jeune fille, et qu'il faut attendre le prochain courrier...

Alors, il les regarda tous deux d'un air sombre, découragé :

— Mes pauvres amis!

Puis, retirant des papiers de son veston :

— J'ai trouvé mon homme, dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler; il est rentré cette nuit... Tenez, voilà ce qu'il m'a remis! Ce sont les dernières lettres de Monsieur Prosper... Oui, les dernières lettres... A présent, les pauvres vieux n'en recevront plus jamais, ni personne. C'est fini... Il est tombé comme un brave.

Ils pleuraient, plongés dans un silence douloureux.

— Moi aussi, je suis bien triste, dit enfin le contremaître... Vous comprenez, je le connaissais depuis qu'on le promenait dans sa petite voiture... Quel bon gamin! Il était si gentil avec moi, avec tout le monde... Ça va être un rude coup aussi pour ma pauvre Adelaïde... Elle l'aimait comme un fils... Ah! je n'étais pas tranquille... Il y avait quelque chose... Ce n'est pas pour rien que Tom hurle toutes les nuits depuis huit jours...

Le cœur serré, ils se désolaient tous les trois quand on entendit le déclenchement de l'ascenseur :

— Les voilà! Vite, sauvez-vous, Mademoiselle Martha!

---

Il reconduisit la jeune fille jusqu'à la porte;  
puis revenant auprès du commis :

— Allons, Bernard, courage nous deux!...  
Faisons semblant de rien... Tenons ferme!

## CHAPITRE IV

---

M<sup>me</sup> De Bouck était une grande femme très sèche, qui dirigeait les affaires et le ménage avec une égale autorité.

Fille unique d'honnêtes marchands de charbons dont le commerce avait périclité, elle s'était vue contrainte à la mort de ses parents, et malgré ses diplômes de normalienne, de se placer comme demoiselle de magasin à la « Bobine d'Or », la grande bonneterie de la rue de Flandre où De Bouck, ci-devant placier en articles de lingerie, l'avait un jour remarquée et bientôt conquise par ses manières déférentes et sa bonhomie.

Intelligente, pleine d'initiative, c'est elle qui, au lendemain des noces, avait engagé son mari à déposer sa marmotte pour reprendre un commerce de charbons avec les quelques milliers de francs qu'elle apportait en dot.

Très soumis déjà, confiant du reste dans les facultés de sa femme, le placier avait tout de suite quitté sa profession pour s'installer au Marché aux Porcs, dans un vieil immeuble d'assez pauvre apparence, mais dont le vaste et profond vestibule offrait l'avantage de pouvoir servir de magasin de charbon. Quelques brouettes suf-

firent d'abord à transporter la marchandise chez les premiers clients; elles furent vite remplacées par une voiture à bras sous laquelle un molosse, bien râblé et pourvu d'un gosier éclatant, tirait de toutes ses forces. Puis, le commerce prospérant, une petite charrette s'imposa à quoi l'on attela un âne vigoureux en attendant l'acquisition d'un tombereau et d'un cheval, ce qui ne tarda guère. Une fois l'affaire bien en train, M<sup>me</sup> De Bouck, nature plus positive que sentimentale, consentit enfin à réaliser les vœux du nouveau charbonnier en lui donnant à deux ans de distance un garçon et une fille, qui grandirent entourés de tout le confort bourgeois.

Devenue ambitieuse, M<sup>me</sup> De Bouck rêvait pour son fils d'une profession qui le sortirait de sa modeste classe sociale et lui permettrait un jour de faire un beau parti. Mais, si le jeune Victor se montrait intelligent et doué des meilleures dispositions pour l'étude, il s'en fallait que sa mère fût pleinement satisfaite de son caractère bonasse quoique doucement obstiné.

Un jour qu'elle lui avait enjoint d'espionner une servante dont la probité lui était suspecte, le garçon s'y était absolument refusé, préférant être puni plutôt que de faire le mouchard. Il avait déjà un sens très net de certaines vilenies, ce que sa mère ne voulait pas comprendre et traitait de naïveté. Elle le raillait volontiers depuis cette désobéissance, le prévenant que s'il continuait à se comporter de la sorte dans la vie, il serait toujours dupe, car on devait être pratique avant d'être délicat ou généreux. Trop de

discrétion ou de scrupules ne menait à rien. Mais le jeune homme ne profitait pas de ces beaux discours, qui l'eussent promptement détaché de sa mère s'il ne s'était souvenu des grandes qualités qu'elle dissimulait sous sa rudesse.

Son père le comprenait bien mieux; sans jamais lui donner ouvertement raison par crainte de déplaire à sa femme, il ne le blâmait pas non plus et savait l'encourager par sa grande tendresse. Cet homme effacé, passif, était la bonté même; son rôle secondaire dans le ménage, les besognes matérielles qu'il accomplissait ponctuellement chaque jour sans récriminer, les observations revêches qu'il recevait si souvent de sa femme avec philosophie, tout cela attendrissait son fils qui l'eût voulu sans doute plus énergique, mais ne l'en aimait que davantage pour sa faiblesse.

Il était aussi le préféré de sa fille Charlotte pour laquelle, au rebours de sa mère, il avait toutes les indulgences, ce qui du reste ne lui était pas imputé à grief, M<sup>me</sup> De Bouck n'ayant pas pour cette « boulotte » réjouie les grandes visées qu'elle entretenait à l'égard de son fils. Aussi, lorsque Ernest Spreutels, le fils unique du boisselier s'était enfin déclaré, la charbonnière, vu la bonne mine et les ressources du jeune homme, qui jouissait d'une portion de l'héritage de sa défunte mère, n'avait fait aucun froncement de sourcils et, avec une aménité à laquelle personne ne se fût attendu de sa part, s'était montrée favorable en principe à l'union des jeunes gens. Il est vrai que pour ne pas

démentir la sévérité de son caractère, elle avait imposé aux amoureux de longues fiançailles, que la mort héroïque du jeune homme avait rompues aux premiers jours de la guerre.

Charlotte n'était pas ce qu'on a coutume d'appeler une belle personne; mais elle avait une figure aimable, des joues fraîches et colorées comme un brugnon. Quant à son cœur, il ressemblait à celui de son père. Sept mois s'étaient déjà écoulés depuis le funeste événement et la pauvre enfant demeurait inconsolable en dépit de sa grande jeunesse. Elle sentait profondément tout ce qu'elle avait perdu. Son père, affligé comme elle, respectait sa douleur taciturne et n'essayait de l'adoucir que par une tendresse plus attentive. Mais la mère trouvait sa fille un peu ridicule de s'entêter ainsi en de stériles regrets.

— Dans ce malheur, disait-elle brutalement, félicite-toi de n'avoir pas été mariée. J'étais, ma foi, bien avisée en prolongeant vos fiançailles, sinon tu serais veuve aujourd'hui et d'un établissement difficile à cause des conséquences...

« A cause des conséquences »... Les vilains mots dans cette bouche maternelle et qui augmentaient la douleur de la pauvre enfant.

Les conséquences! Oh! qu'elle les eût acceptées avec joie! Comme elle aurait été heureuse et fière dans sa détresse de sentir tressaillir en elle l'enfant de son amour, le fils d'un brave!...

L'absence de son frère ajoutait encore à sa peine, de même qu'elle remplissait le charbonnier d'une continuelle anxiété.

Le soldat avait beau les rassurer dans ses lettres, prétendre qu'il n'était pas militant comme son ami Claes, mais seulement brancardier et jouissant comme tel de beaucoup d'immunités, il ne tranquillisait peut-être que sa mère. De fait, celle-ci, assez émue tout d'abord, avait peu à peu retrouvé son sang-froid de femme d'affaires et ne s'exagérait plus les dangers que pouvait courir son fils, dont la santé et la bonne humeur ne semblaient du reste aucunement altérées après une si longue campagne.

Au surplus, elle le voyait déjà investi de fonctions sédentaires dans quelque hôpital éloigné des lignes. Sans doute, Victor lui manquait-il aux heures d'intimité; mais elle se résignait, patriote d'autant plus intransigeante avec ceux qui déploraient la continuation de la guerre que le sort de l'interne lui inspirait moins d'alarme et que, d'autre part, le commerce de charbon n'avait jamais été plus florissant.

En femme de tête, elle avait prévu la crise des transports, l'accaparement des « fosses » par l'occupant, même la rigueur des futurs hivers et, avant qu'il fût trop tard, s'était abondamment approvisionnée, au point que la cour et le jardin de la maison disparaissaient aujourd'hui sous des amoncellements de gaillettes, de têtes de moineaux et de tout-venant. Bien que les prix eussent déjà subi une forte hausse, elle attendait mieux encore, ne se faisant aucun scrupule de réduire les commandes des particuliers sous prétexte de servir tout le monde. Ainsi se ménageait-elle des réserves, escomptant la disette

qui, tôt ou tard, donnerait à ses stocks une grosse plus-value.

Le père De Bouck, aux vues courtes, n'était pas sans inquiétude au sujet de cet énorme dépôt de combustible qui avait exigé un fort décaissement et pouvait, sinon leur rester pour compte, s'écouler avec lenteur et manger de gros intérêts. Au surplus, son âme honnête répugnait à l'accaparement, surtout en ces temps de détresse, et il se sentait mal à l'aise, au *Château d'Or* ou chez le coiffeur, quand ses amis l'accusaient, doucement encore et plaisamment, de s'enrichir aux dépens du pauvre peuple. Il craignait de perdre l'estime du quartier et d'exciter un jour la réprobation générale. Mais sa femme à laquelle, timidement, il rapportait parfois les lazzis tendancieux des joueurs de whist, haussait les épaules avec dédain :

— Oui, je vois, c'est Vergust qui donne le ton. Eh bien, je l'engage à se tenir tranquille celui-là... En voilà un qui ne se gêne guère pour hausser ses prix d'une façon exorbitante. Quel exploiteur! A-t-il seulement maigri d'une livre? Regardez-le : il n'a jamais été si reluisant ni si gras. D'ailleurs, la viande, les légumes, le beurre, les épiceries, tout enfin ne devient-il pas chaque jour plus cher? Jusqu'au pâtissier Lavaert qui a doublé le prix de ses tartes et en les réduisant d'un tiers encore! Et nous serions les seuls à vendre aux anciens prix? En vérité, vous n'y pensez pas! Ce serait d'une bêtise. Voyons, il faut vivre. Qu'on vienne donc nous

reprocher quelque chose et je répondrai d'une bonne langue!...

En effet, elle l'avait assez bien pendue et son mari le savait peut-être mieux que personne. Quoi qu'il en soit, le brave homme attendait impatientement le retour de la bonne saison, laquelle, en réduisant les besoins du chauffage, supprimeraient ces files de commères qui jacassaient devant la maison avec d'autant plus de véhémence qu'elles ne pouvaient gesticuler que de bouche, leurs mains étant embarrassées de sacs, de seaux et de récipients de toutes sortes.

Il se disait encore que l'hiver prochain serait peut-être tardif, peu rigoureux et que la guerre aurait pris fin à la grande confusion des accapareurs.. Car il lui était égal de subir un gros dommage, voire de tout perdre, pourvu que son fils rentrât sain et sauf à la maison. A cet égard, le tranquille optimisme de sa femme ne le persuadait qu'à demi : le caractère généreux de Victor ne pouvait-il pas l'entraîner au-delà de son strict devoir, lui faire refuser des tâches trop simples?

Si les lettres du jeune homme, pleines de confiance et de bonne humeur, parvenaient un moment à calmer ses craintes, il n'en était pas de même de celles de Claes et du fils de Théodore qui ne se faisaient pas faute de vanter la conduite de leur ami, autant que ce dernier aimait du reste à exalter le mérite de la leur.

C'est ainsi que le brave homme perdait de jour en jour un peu plus de sa douce placidité;

il était inquiet, songeur, pressant le pas dans la rue sans nul motif de hâte; bien souvent, il ne se rappelait plus pourquoi il était sorti, chez quel client il avait affaire. Même au *Château d'Or*, où il continuait à se rendre le samedi soir pour la partie de cartes de fondation, son esprit était ailleurs; on craignait de l'avoir comme partenaire et, de fait, il n'en était pas de plus distrait. Ses bévues provoquaient d'interminables discussions que le pâtissier Lavaert, qui avait pris la place du pauvre Spreutels, exacerbait encore de sa voix de masque, aiguë comme un fifre. On se fût privé de son concours depuis longtemps n'était qu'il fournissait encore du charbon à ses copains à des prix assez modérés...

\*  
\* \*

Cependant la nouvelle de la mort de Prosper Claes venait d'éclater, provoquant dans le quartier une explosion de sympathie et de regrets.

On plaignait ce jeune homme de n'avoir pu remplir tout son mérite. L'énergique figure du soldat se réveillait dans les mémoires, entourée d'une auréole de gratitude et d'admiration. Et c'était un attendrissement général à l'égard des vieux Claes que cette perte soudaine jetait dans une affliction inexprimable.

C'est Adelaïde qui, au lendemain de son retour de Jodoigne, s'était chargée d'apprendre à ses maîtres la fatale nouvelle. Dieu sait pourtant si la brave fille était frappée, elle aussi, au plus

profond de son cœur. Mais elle avait de quoi surmonter son immense chagrin, car elle était rentrée à Bruxelles avec, dans les bras, un petit garçon dont elle avait inopinément et heureusement accouché là-bas chez les logeurs de sa cousine. Cette naissance, qui devançait le terme prévu, semblait comme une grâce de la Fatalité repentante et désireuse d'adoucir l'injuste douleur dont elle accablait la pauvre maison.

Quant au charbonnier, la mort de l'ami intime de son fils le consternait absolument, car il s'était toujours figuré que Prosper Claes, qui avait tant d'empire sur ses compagnons, était comme une sorte de bouclier, de rempart inébranlable derrière lequel Victor ne courait sans doute aucun danger sérieux .

Cette fois, M<sup>me</sup> De Bouck elle-même, délaissant ses comptes et ses livres, se sentait fort émue à son tour. Prosper lui avait toujours été sympathique à cause de l'aimable déférence qu'il lui témoignait en toute rencontre et du plaisir qu'elle prenait à montrer ses connaissances de normalienne avec un garçon aussi cultivé. Au surplus, la belle situation commerciale du jeune quincaillier n'était pas sans lui imposer beaucoup. En vérité, pensait-elle, son fils avait été plus avisé qu'il ne l'était d'habitude en conquérant l'amitié de ce condisciple distingué, d'un jugement déjà si mûr et dont l'influence sur un caractère, affecté d'une certaine mollesse, comme celui de Victor, avait été des plus heureuses. De même que son mari, elle comptait que dans l'ombre du quincaillier l'interne ne courait

à la guerre que les moindres risques et sa quiétude maternelle, un instant troublée lors des adieux, lui était bientôt revenue avec les bonnes nouvelles du soldat et les profits grandissants de la vente du charbon.

Aujourd'hui, la situation de Victor, séparé à jamais de son alter-ego, ne lui apparaissait plus aussi exempte de danger : elle persistait à le croire assez peu dégourdi dès qu'il était abandonné à lui-même. Dans une lettre désespérée, l'interne avait rapporté le terrible événement : sa douleur y éclatait en mots simples et d'autant plus émouvants; il était inconsolable, se désespérait à la pensée que le corps de son ami gisait dans un immense borbier dont il serait sans doute impossible de le dégager pour lui rendre les derniers devoirs. « Comme je regrette, écrivait-il, de n'avoir pas obtenu la faveur de l'accompagner ne fût-ce qu'à l'arrière-garde dans le cadre des ambulanciers... Je l'aurais retrouvé, moi! Oh! sûrement je l'aurais retrouvé. Mais peut-être est-il temps encore... »

Il ne s'expliquait pas davantage et la lettre s'arrêtait là brusquement, oubliant les mots habituels d'affection et de réconfort, les protestations de bonne santé...

Et les parents demeuraient sous l'impression de cette réticence, s'interrogeaient avec anxiété: le dévouement de Victor à son camarade ne pouvait-il pas le rendre téméraire au point de lui faire exposer sa vie en des recherches périlleuses autant qu'inutiles?

Un fait venait encore de les impressionner fâcheusement. Contre son habitude, Théodore ne leur avait point communiqué la lettre de son fils; il s'était borné à dire que James confirmait en tous points le récit de l'interne, omettant de mentionner le départ de celui-ci pour le champ de bataille. Cette attitude semblait étrange aux charbonniers : en vérité c'était la première fois que le coiffeur, toujours si heureux et si fier de leur faire lire les pages de son fils, montrait tant de réserve. Nul doute pourtant que, selon sa coutume, James ne parlât longuement de son frère d'armes surtout en la circonstance et lorsque Victor devait être plongé dans le plus profond abattement...

Il fallait insister pour voir la lettre : devant un refus embarrassé ou formel, on saurait au moins à quoi s'en tenir.

Le charbonnier répondait qu'il y avait bien songé, la veille, en se faisant raser chez Théodore; mais, au milieu des commentaires que la mort de Prosper avait provoqués dans le salon, un soldat allemand était entré dont la présence avait instantanément fermé la bouche de tout le monde.

Passé encore si c'avait été le premier soldat venu... On en aurait été quitte pour parler plus bas. Mais c'était Mosheim! Alors il fallait prendre garde...

— Vous auriez dû retourner ce matin chez le coiffeur avec la lettre de Victor, laquelle vous lui auriez remise en échange de celle de son fils.

De la sorte, il était impossible à Théodore de se dérober...

— Ah! c'est bien ce que j'avais l'intention de faire. Mais nous sommes samedi aujourd'hui et Théodore sera si occupé... N'importe, j'irai lui parler ce soir vers neuf heures, à la fermeture.

La charbonnière réfléchit un instant : la diplomatie de son mari lui inspirait d'ordinaire peu de confiance; il était trop timide pour pousser son interrogatoire à fond et obtenir communication de la lettre. Bien sûr qu'il se contenterait encore une fois de réponses évasives.

— Non, dit-elle tout à coup d'un ton décidé. Allez faire comme d'habitude votre partie de cartes puisque c'est le jour... J'irai, moi, chez De Leuw. Je verrai sa fille. Ce sera mieux. Entre femmes, il est souvent bien plus facile de se comprendre...

## CHAPITRE V

---

Comme Théodore venait de fermer et remettait de l'ordre sur les lavabos du salon, Martha s'occupait à couvrir la table dans la petite pièce du premier étage.

C'était une jolie chambre meublée de quelques chaises, d'un buffet bas et d'un piano de forme ancienne dont le panneau de face ajourait des entrelacs sur un fond de soie rose délicieusement fanée.

Un beau portrait de jeune femme, épreuve agrandie d'un cliché photographique, quelques gravures enluminées à l'anglaise, représentant des sites d'outre-Manche, ornaient les murs tendus d'un papier bleu sombre imitant la trame d'une grosse toile. L'unique fenêtre, qui ouvrait sur la rue, était garnie de rideaux d'un riche velours, dont la sourde nuance s'harmoniait à la tapisserie. Sur la cheminée, une petite pendule de marbre noir, flanquée de deux coupes de même matière, se reflétait dans une glace à biseaux encadrée d'une mince baguette de chêne.

Chose curieuse, aucun bibelot banal, nulle corbeille de fleurs faites, cravatées de rubans, ne

surchargeaient les meubles à tablette; trois photographies sous verre et un bouquet de fraîches giroflées étaient les seuls objets posés sur la petite étagère d'encoignure.

Cette sobriété dans l'ameublement, l'absence de tout bariolage, agrandissait la pièce tout en lui donnant un cachet d'élégance qui surprenait d'abord dans ce modeste logis, mais s'expliquait tout de suite à la vue de Martha, si gracieuse, si distinguée de manières et dont le visage avait quelque chose de fier dans sa douceur. C'est elle qui avait présidé à l'arrangement de cette petite salle à manger où se réunissait la famille après le travail du jour.

Cependant, la jeune fille, qui avait fini de dresser la table demeurait appuyée contre le buffet; elle semblait très lasse ce soir, perdue en de mornes songeries; une profonde tristesse se lisait dans ses yeux, qui avaient pleuré. Parfois un léger sanglot s'échappait de sa poitrine oppressée. Soudain, et comme attirée par une force invincible, elle s'approcha doucement de l'étagère pour s'absorber dans la contemplation d'un portrait de soldat placé entre ceux de son frère et de sa jeune sœur. Cette figure peu régulière, mais qui la regardait avec tant de bonté à travers l'ahurissement jovial et souriant de la pose, la pénétra tout à coup d'une nouvelle émotion. Elle ne put retenir ses larmes.

— Allons, allons, fille...

C'était son père, qui venait d'entrer sans qu'elle s'en doutât et l'écartait tendrement de la chère image.

Elle sécha ses pleurs :

— Pardonne-moi Pa... C'est vrai, je ne suis pas raisonnable... Assieds-toi, je vais chercher le souper.

Elle sortit vivement tandis que Théodore s'attablait en poussant un profond soupir. « Pauvre enfant, pensait-il, elle aurait pourtant le droit d'être heureuse après tant de courage et de dévouement... ».

Il demeurait plongé dans ses réflexions, méditant sur les confidences contenues dans la dernière lettre de James et sur les francs aveux de sa fille... Car il savait depuis la veille les promesses échangées entre Martha et le fils des charbonniers. Certes, il en ressentait une grande satisfaction, non exempte d'une certaine fierté. Victor De Bouck était un garçon distingué qui avait déjà donné des preuves de son talent. Sa réputation grandissante et la situation aisée de ses parents lui assuraient un bel avenir. L'affection qu'il portait à Martha ne démentait pas les qualités de son esprit et la beauté de son caractère : il avait deviné les mérites de la jeune fille et, bravant les préjugés, ne voyait aucune espèce de déchéance à devenir le gendre d'un simple coiffeur. Du reste, la sympathie que Théodore avait toujours ressentie pour son jeune client s'était encore accrue depuis que l'interne avait soigné Clairette. Donc, il ne pouvait désapprouver sa fille de répondre à la tendresse du jeune homme. Mais, comme il tremblait à présent pour la vie du soldat sans parler des craintes que lui inspiraient les parents De Bouck ! Car il

ne lui semblait pas possible que la maîtresse charbonnière consentît jamais à l'heureuse conclusion de cette idylle, en admettant que la guerre ne vint pas la dénouer brutalement.

Cependant Martha était rentrée, portant sur un plateau le frugal repas du soir. Elle servit son père qui, malgré son esprit soucieux, se mit à manger d'assez bon appétit. Mais le brave homme s'inquiéta bientôt de l'abstinence de sa fille :

— Voyons, chère, il faut prendre au moins quelque chose... Force-toi un peu sinon tu ne résisteras pas...

Elle le pria de ne pas s'alarmer :

— Je t'assure, Pa, que je n'ai pas faim. Du reste, on m'a forcé de goûter à la quincaillerie...

Et, surmontant sa peine :

— Oh! tu ne peux te figurer comme il est beau, le petit garçon d'Adelaïde!

Elle s'anima légèrement à l'évocation du nourrisson, dont la belle santé et la gourmandise amenaient presque un sourire sur ses lèvres. Car auprès d'un enfant, s'apaise toujours le plus violent chagrin.

— Et les pauvres vieux? interrogea le coiffeur d'un air attendri. Est-ce qu'ils commencent à se remettre un peu?

Elle ne les avait pas vus cet après-midi, mais, selon ce que Bernard lui avait rapporté, les patrons semblaient se résigner et reprendre courage, surtout avec ce nouveau petit Prosper soudainement apparu dans la maison. Par exemple, un surcroît dans leur malheur, c'était la dispa-

rition de Tom, le brave chien que leur cher fils avait jadis recueilli presque mourant et qui s'était si fort attaché à son maître...

De fait, l'animal était introuvable depuis tantôt huit jours et, malgré les annonces placardées dans le quartier et promettant une grosse récompense à celui qui le ramènerait à la quincaillerie, personne n'en avait encore donné la moindre nouvelle.

— C'est drôle, dit-elle, un chien si intelligent et qui ne s'est jamais perdu... Même qu'il venait souvent tout seul à Watermael avec une lettre dans son collier pour les Frémineurs et rentrait tout droit à la maison sans jamais hésiter sur son chemin... Pourvu qu'il n'ait pas été tué par un de ces vilains soldats!

— Ce serait bien triste, repartit le coiffeur, car les pauvres Claes devaient tenir à ce bon ami de leur Prosper. C'était une petite consolation pour eux... Pour moi, je ne peux pas croire qu'il s'est laissé prendre. Tom était bien trop malin... S'il est parti, c'est qu'il avait ses raisons pour ça...

Elle s'étonna doucement :

— Qu'est-ce que tu veux dire, Pa?

Mais Théodore fut dispensé de répondre, car en ce moment un énergique coup de timbre résonna dans l'escalier. Ils tressaillirent tous deux et se regardèrent un instant sans parler avec la même angoisse au fond des yeux. Qui donc venait les voir à cette heure aussi tardive? Un courrier peut-être, à moins que ce ne fût la police allemande, car ils vivaient depuis quel-

que temps dans la peur des rancunes que Mosheim nourrissait contre eux et les clients de la maison.

Soudain, le coiffeur courut à la fenêtre qu'il ouvrit avec précaution pour se pencher au dehors. Grâce au réverbère, qui clignotait à l'angle de la rue de la Cigogne, le trottoir était assez vivement éclairé devant la boutique.

— Rassurons-nous, dit-il en refermant la croisée, je crois que c'est une voisine...

Déjà la jeune fille se disposait à descendre pour ouvrir la porte quand son père l'arrêta d'un geste :

— Laisse seulement, dit-il, j'irai moi-même. Enlève vite le couvert et remets tout en ordre pour le cas où il faudrait recevoir la personne...

\*

\* \*

— Madame De Bouck!

Bouleversé par une telle visite, le coiffeur avait introduit la charbonnière dans le magasin et s'efforçait de l'y retenir afin d'épargner à sa fille un surcroît d'émotion.

Mais la riche négociante ne l'entendait pas ainsi. Elle s'était habillée pour la circonstance et son air solennel indiquait suffisamment qu'elle venait chez le voisin et non pas chez le coiffeur.

— Du reste, dit-elle d'un ton péremptoire, je désire beaucoup causer avec votre fille. Elle doit être en mesure de me fournir d'utiles renseignements...

Le pauvre homme se sentait fort mal à l'aise, tremblant à l'idée que cette redoutable femme eût appris la secrète inclination de son fils et fût venue tout exprès pour leur en demander compte avec sévérité. Pourtant, l'aspect et la voix de la visiteuse trahissaient, malgré leur sécheresse ordinaire, une sorte d'inquiétude où il n'y avait aucune nuance d'irritation. Théodore se résigna :

— Alors, voulez-vous monter, Madame... Excusez si ce n'est pas en ordre là haut... Nous finissons juste de souper. Permettez, je vous montre le chemin...

La jeune fille avait eu le temps de débarrasser la table et d'emporter le couvert dans l'office.

— Asseyez-vous, Madame De Bouck, dit le coiffeur en introduisant la visiteuse. Martha doit être à la cuisine. Un petit moment, je vais la chercher...

Cependant la charbonnière examinait la chambre et ne revenait pas de son étonnement. Jamais elle ne se fût attendue à trouver tant de simplicité et de goût dans un « intérieur » de boutiquier. En vérité, et pour la première fois peut-être, elle soupçonnait toute la vulgarité de son propre salon encombré de peintures et de bibelots de pacotille, comme une loterie de foire où il n'aurait manqué qu'un tournevis. Elle allait peut-être s'en vexer quand Théodore entra dans la pièce en précédant sa fille :

— Voici Martha, Madame De Bouck...

Renversée sur sa chaise, la charbonnière braquait déjà son pince-nez avec un air de hautaine

condescendance, lorsqu'une sorte de contrainte irrésistible l'obligea à se lever pour répondre à la révérence silencieuse de la jeune fille, tant celle-ci lui imposa subitement par l'ascendant de sa beauté à la fois fière et douce.

— Il y a bien longtemps que je n'ai eu l'avantage de vous voir, Mademoiselle! Vraiment, je regrette beaucoup de n'avoir pas encore eu l'occasion de vous recevoir moi-même, quand vous venez quêter des provisions pour vos cantines populaires. Je suis toujours si occupée par les affaires... Vous me pardonnez, n'est-ce pas?

Cette amabilité, à laquelle ils étaient si loin de s'attendre, apaisa brusquement les craintes du père et de la fille. La charbonnière ignorait certainement le secret de l'interne; dès lors, peu importait le motif de sa visite : il n'avait rien qui pût les alarmer.

— Oh! madame, repartit Martha infiniment soulagée, ne vous excusez pas, je vous prie... Vous êtes vraiment trop bonne... C'est moi qui serais fâchée si vous vous dérangiez pour une pauvre mendicante. D'ailleurs Mlle Charlotte est toujours si gentille quand elle me reçoit... J'en suis confuse... Pauvre enfant! Comme je la plains de son malheur... Est-ce qu'elle commence à se faire une raison?

A cette voix douce et musicale, encore relevée d'une pointe d'accent étranger, la surprise de la charbonnière n'était pas prête à se calmer.

— Il ne serait que temps, fit-elle avec un léger haussement d'épaules. Certes, je comprends que Charlotte ait eu un gros chagrin au début, mais

sept mois de larmes et de regrets, je trouve que c'est suffisant...

— Un brave jeune homme, ce petit Spreutels, hasarda Théodore; je comprends que mademoiselle votre fille se remette difficilement...

— Oui, un brave garçon comme vous dites, convint la charbonnière, et qui aurait rendu ma fille très heureuse, j'en suis sûre... Hélas, Charlotte n'est pas seule à souffrir : la mort de M. Claes place M<sup>lle</sup> L'Hoest dans une situation identique. Oui, tout cela est bien dommage. Mais soyons justes : la perte d'un fiancé est une chose moins douloureuse que celle d'un mari... On peut s'en consoler plus aisément...

Ces paroles, si dures, impressionnèrent péniblement Martha dont la pensée se reportait sur l'absent :

— Mais asseyez-vous, Madame, dit-elle en essayant de chasser son attendrissement. Expliquez-nous le but de votre aimable visite... Nous sommes à votre service...

— Oui, appuya le coiffeur qui croyait à quelque démarche de dame patronnesse; ne vous gênez pas. Les affaires ne vont pas trop mal. Je ne demande pas mieux que d'ouvrir ma petite bourse...

— Oh, mais je ne viens pas en sollicituse! s'écria vivement la négociante. Dieu merci, les œuvres d'assistance sont trop nombreuses pour que je doive encore m'en mêler! Rassurez-vous, il ne s'agit pas du tout de cela...

Et, baissant le ton :

— C'est à propos de mon fils que je voudrais vous parler.

A ces mots, le père et la fille échangèrent un regard inquiet :

— Vous avez des nouvelles de M. Victor? interrogea brusquement Théodore pour dissimuler son malaise. On vous a appris quelque chose?

— Mais non, répondit tranquillement la charbonnière, nous ne savons rien de nouveau depuis sa lettre d'il y a quinze jours. J'espère que tout va bien et, pour ma part, je ne me tourmente pas outre mesure de cette lenteur des nouvelles. Mais il n'en est pas de même de mon mari, qui manque tout à fait de patience et recommence à nous mettre la mort dans l'âme avec ses absurdes pensées...

Elle avait toujours posé au caractère viril et tenait à sa réputation de femme forte. C'est ainsi qu'elle entendait en ce moment masquer sa propre anxiété en ne parlant que des sombres appréhensions du bon charbonnier :

— J'ai beau le rassurer en lui montrant que Victor est moins exposé qu'un autre, il ne veut rien admettre. Voyez s'il est peu raisonnable! Il n'a pas même confiance en vous! Et savez-vous pourquoi?

Tremblant, Théodor fit un vague geste de surprise :

— Parce que vous ne lui avez pas fait lire comme d'habitude la lettre de votre fils... « Pour sûr que Théodor veut nous cacher quelque chose », répète-t-il sans cesse. C'est une idée fixe. Alors, afin de le calmer je lui ai dit que je vous

prierais moi-même de me montrer la lettre de M. James... Et voilà pourquoi je suis ici. On doit tout se dire, n'est-ce pas Mademoiselle, entre pauvres parents comme nous?

Cette femme habituée à commander et qui jouissait chez elle d'une autorité despotique, avait quelque chose de presque suppliant dans la voix. Rien qui ne parût plus simple que de satisfaire à sa demande. Et pourtant, le coiffeur et sa fille gardaient le silence dans une attitude pleine d'embarras. Ils ne savaient que répondre.

— Voyons, poursuivit M<sup>me</sup> De Bouck avec inquiétude, il n'y a rien dans la lettre de M. James que l'on doive nous cacher, n'est-ce pas?... Vous l'avez dit du reste à mon mari : elle ne contient pas davantage que celle de Victor. Alors, pourquoi ne pas me la communiquer? La tranquillité de mon mari dépend de votre obligeance. Il est comme saint Thomas, vous comprenez...

Le coiffeur avait eu le temps de prendre sur lui :

— Mais je vous répète M<sup>me</sup> De Bouck, balbutiait-il, je vous répète que... Enfin, James ne parlait que de M. Prosper. N'est-ce pas, fille, que M<sup>me</sup> De Bouck peut nous croire... Et d'ailleurs cette lettre, je ne l'ai plus...

— Oui, déclara vivement la jeune fille, mais avec une nervosité trop mal contenue pour qu'elle ne trahît pas un filial mensonge, cette lettre nous l'avons brûlée...

— Vraiment! s'écria la charbonnière avec une pointe d'impatience à peine dissimulée. J'aurais cru, moi, que l'on gardait ces lettres de soldat comme un trésor...

— Croyez, Madame, reprit Martha avec plus de calme, que ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous détruisons ces chers papiers. Mais il le faut. Vous ignorez peut-être que nous sommes spécialement surveillés par un ancien client de mon père.

— Je sais... Un certain Mosheim, se disant Alsacien...

— Prenez garde! fit le coiffeur qui s'effrayait rien qu'à entendre le nom du voyageur de commerce. C'est un vilain bougre qui ne cherche qu'une occasion de nous dénoncer...

— Je ne comprends pas vos craintes, reprit la charbonnière d'un ton rogue. C'est presque de la naïveté, permettez-moi de vous le dire. Il est si facile de cacher des lettres... Je vous garantis bien que celles de Victor échapperaient chez moi aux plus minutieuses perquisitions...

— Ce n'est pas pareil! objecta Théodore; Mosheim n'a pas les mêmes raisons de vous en vouloir. Il est furieux contre moi parce que tout le monde se tait quand il vient dans le salon... Alors nous devons nous méfier plus que les autres...

La négociante n'avait plus son air bienveillant. Elle sentait un vif dépit, presque une humiliation de ce que sa politique aimable n'eût pas abouti. Habitée, en femme impérieuse, à ce qu'on lui cédât tout de suite, elle était profon-

dément vexée de l'attitude du coiffeur et de plus en plus convaincue qu'on ne lui disait pas la vérité.

— S'il en est ainsi, dit-elle en se rajustant, je n'ai plus qu'à vous faire mes excuses d'être venue vous déranger aussi tard et à rentrer chez moi...

Mais en ce moment, ses yeux s'arrêtèrent sur le joli portrait de jeune femme qui décorait un panneau de la pièce et dont la ressemblance avec la jeune fille la frappa vivement. Alors, elle eut une idée : cette douce image devait être l'objet d'une dévotion particulière dans le logis.

— Je me retire, dit-elle d'une voix grave, mais auparavant laissez-moi insister une dernière fois... Excusez-moi, mais à votre attitude je vois bien que vous me faites un généreux mensonge...

Et fixant Martha qui détournait les yeux :

— Pourriez-vous me jurer que la lettre de M. James a été détruite et qu'elle ne contenait rien d'inquiétant au sujet de mon fils? Oui, oseriez-vous le jurer, Mademoiselle, sur la mémoire de votre chère mère?

A ces mots, la jeune fille, déjà énervée par le chagrin, ne put se contenir :

— Oh! Madame, s'écria-t-elle, comme vous nous faites mal!

Elle éclata en sanglots tandis que son père l'enfermait dans ses bras.

— Oh! fille, voyons...

Cependant la visiteuse qui ne s'attendait pas à cette brusque explosion de douleur, avait pâli :

— Oh! je savais bien que vous me cachez la vérité...

Il n'y avait plus d'échappatoire possible.

— Eh bien oui, fit le coiffeur d'une voix qu'assourdissait l'émotion, il vaut mieux que... Et puis un jour plus tôt ou un jour plus tard...

— Parlez au nom du ciel!

— Rassurez-vous, Madame De Bouck... Seulement, M. Victor est parti pour tâcher de retrouver son ami Claes, vous comprenez... Et alors... alors il a été blessé...

— Mon Dieu, fit la charbonnière, Victor est blessé! Et vous avez eu la cruauté de nous... Oh!

Elle était retombée sur la chaise et se passait la main sur le front dans une pose accablée:

— Expliquez-moi... Expliquez-moi!

Cependant Martha s'était redressée :

— Eh bien, dit-elle d'une voix encore mal affermie, dans son avant-dernière lettre, James nous apprenait déjà que M. Victor venait de partir pour retrouver le corps de M. Prosper, entreprise hardie à cause de la boue et des obus que les batteries ennemies continuaient à lancer sur ce marais de la mort... Et c'est pourquoi, Père n'a pas voulu la montrer à M. De Bouck... Or, ce matin, nous avons reçu un nouveau courrier nous annonçant que M. Victor avait été blessé par un éclat de bombe au cours de ses recherches sur le champ de bataille. Il a pu heureusement être relevé tout de suite et transporté à l'ambulance de Furnes. La blessure serait grave, mais James nous assure que son compagnon n'est pas en péril de mort...

— Oui, ajouta Théodore, c'est une blessure un peu au-dessus du côté droit, ici voyez-vous... Ça ne peut pas être très dangereux, d'autant plus que M. Victor est solide... Je suis sûr que James nous enverra bientôt de bonnes nouvelles.

Cependant la charbonnière sortait peu à peu de sa prostration :

— Que faire? dit-elle avec découragement. On ne peut rien. Oh, c'est affreux d'être emprisonné comme nous sommes! Impossible de partir. Il faut rester ici et attendre... Oh, attendre!...

— Il ne faut pas perdre courage, Madame De Bouck; d'ailleurs James est auprès de M. Victor et, alors moi je suis tranquille... C'est ce que je répète à Martha depuis ce matin.

Il en avait peut-être trop dit pour que la charbonnière ne commençât à s'étonner de l'intérêt de ses hôtes envers l'interne. L'émotion de la jeune fille, à quoi elle n'avait rien trouvé que de naturel au premier moment, lui paraissait tout à coup trop forte pour être mise sur le compte d'une sensibilité même excessive. Sans doute, la pensée de son frère se mêlait au drame, mais Martha savait que James était indemne et hors de danger pour longtemps. Alors quelle explication à ce visage décomposé par le chagrin, à ces yeux encore noyés de pleurs?

— Je vous remercie de vos bonnes paroles, et je veux espérer comme vous, dit-elle en se levant d'un effort énergique. Mais vraiment, je suis très surprise : je ne me doutais pas que mon fils avait en vous des... gens si dévoués...

Le mot « amis » lui était venu aux lèvres,

mais elle l'avait écarté comme trop flatteur pour eux. Sa fierté reprenait le dessus :

— Ce n'est que juste, repartit le coiffeur repris de gêne. Nous ferions tout pour M. Victor. C'est un si brave cœur!

— Et puis, ajouta la jeune fille, il a si bien soigné notre petite Clairette...

Mais ces explications n'atténuaient pas l'étonnement de la visiteuse :

— N'importe, dit-elle avec un semblant d'ironie, je trouve qu'on a déjà bien assez de ses propres peines sans s'émouvoir encore de celles qui ne nous regardent pas ou du moins qui n'affligent que des étrangers... Vous êtes vraiment trop bons...

Son esprit était soudainement traversé d'un étrange soupçon, car elle venait de se rappeler les fréquentes visites que son fils avait faites aux « Peupliers » au cours du dernier été. Était-ce uniquement pour aller voir la petite Clairette qu'il partait ainsi tous les dimanches, gai comme un pinson et vêtu avec une recherche de coquetterie dont il n'était pas coutumier? Et pourquoi donc, au retour de ces courses champêtres ne parlait-il jamais de Martha dont la beauté charmante ne pouvait certes pas laisser un jeune homme si indifférent... Ce silence commençait à fortifier ses soupçons quand, soudain, elle se récria en apercevant sur l'étagère, devant une touffe de giroflées hâtives, la souriante image de son fils.

— Comment, vous avez son dernier portrait! Ce n'est pas lui qui vous l'a envoyé, je suppose...

Ils étaient consternés tous deux :

— Pardon, murmura la jeune fille, c'est mon frère qui nous l'a adressé de la part de M. Victor.

Déjà la grande femme s'était élancée vers l'étagère et d'un lorgnon fébrile examinait la photographie au bas de laquelle il y avait cette dédicace : « A ma chère Martha! »

Elle était stupéfaite :

— Ah ça! je rêve sans doute... Qu'est-ce que cela veut dire?

Mais devant ces paroles outrageuses, ce visage dur, plein d'une colère concentrée et méprisante, Martha retrouva subitement sa fierté et tout son courage de fille qui va lutter pour son bonheur.

Son père voulait parler : elle lui adressa un regard qui le suppliait de ne pas intervenir :

— Cela veut dire, Madame, dit-elle d'une voix calme et grave, que nous nous aimons et que nous nous sommes promis de n'être à personne si nous ne pouvons être l'un à l'autre...

— Et vous croyez que je...

— Non Madame, continua la jeune fille, je ne pense pas que vous consentiez jamais à m'accepter comme belle-fille... Croyez du reste que j'ai tout fait d'abord pour persuader à M. Victor que, dans sa position, je n'étais pas la femme qui lui convenait... Je l'ai supplié, lui faisant prévoir votre mécontentement, votre refus... Mais le cher garçon s'est obstiné. Hélas, moi aussi maintenant, je l'aime de tout mon cœur!

— Je le regrette, Mademoiselle, fit la négo-

ciante avec hauteur, mais, moi vivante, un tel mariage ne...

— Vous jugez sans doute qu'il serait une més-alliance... Je ne veux pas même entreprendre de vous détromper. Je sens comme cela serait inutile surtout en ce moment. Mais rassurez-vous, Madame, ni Victor ni moi ne feront rien contre votre volonté...

— C'est fort heureux, ricana la charbonnière, mais encore faut-il que mon fils accepte le parti que nous avons en vue pour lui...

Et comme la jeune fille fixait sur elle son regard d'une expression douloureuse :

— Oui, Mademoiselle, nous avons nos projets un peu différents des vôtres. Aussi, j'attends de votre dignité que vous fassiez connaître à mon fils, et le plus tôt possible, que vous retirez votre parole, que vous ne l'aimez plus.

— Y pensez-vous, Madame! Mais c'est impossible! Il faut craindre de le désespérer surtout en ce moment...

— C'est vrai, dit le coiffeur sourdement, il n'aurait qu'à se faire tuer à la première occasion...

La charbonnière ne put retenir un mouvement d'effroi. Oui, ils avaient peut-être raison. Plus elle regardait Martha, si pétrie de distinction et de charme, si droite de sentiment, plus elle comprenait qu'elle dût inspirer à son fils un attachement profond auquel il pouvait être dangereux pour le soldat de s'opposer avec une rigueur immédiate, inexorable. Il fallait attendre, dénouer lentement ces liens ridicules.

— C'est peut-être une grande prétention de votre part, Mademoiselle, de croire que mon fils ne se remettrait pas d'un tel coup... J'ignore le degré de sa tendresse pour vous et les gages que vous lui avez donnés de la vôtre... Mais passons. Je veux être bienveillante. Laissons s'écouler quelque temps. Mais vous me promettez qu'un jour, lorsque les circonstances...

— Oh non, Madame, interrompit la jeune fille, c'est vous qui ferez connaître à M. Victor ce que vous avez résolu. Il décidera. Quant à moi, je n'en aurai jamais la force...

— Soit, j'aviserais moi-même, repartit la négociante avec dépit. Un mot encore : vous m'obligerez infiniment en gardant le plus complet silence sur cette absurde aventure... Il ne faut pas que le quartier...

— Oh! soyez sans inquiétude, Madame, personne ne connaît notre secret, à part mon père et mon frère qui ne l'ont d'ailleurs appris que depuis peu... Oh, je vous le jure!

La charbonnière n'en doutait pas puisqu'il avait même échappé à sa propre sagacité.

— C'est bon, je vous crois, dit-elle sèchement. De mon côté, je m'engage à ne pas tracasser mon mari de cette sotte histoire. Je ne lui en parlerai même pas...

Et se tournant vers le coiffeur :

— Il n'aura donc jusqu'à nouvel ordre aucune raison de vous quitter, Monsieur, et cela vous mettra plus à l'aise avec un ancien client.

Si peu hardi qu'il fût de nature, Théodore se

rebiffa aussitôt contre cette marque d'injurieuse condescendance.

— M. De Bouck est un brave homme et pas fier, dit-il fermement, et je me demande s'il n'est pas convenable de ma part de le mettre tout de suite au courant de ce qui se passe...

— Je vous défends... je vous prie de n'en rien faire, repartit vivement la charbonnière. Le pauvre homme aura déjà assez de chagrin en apprenant que Victor est blessé...

— Soit, Madame, répondit doucement Martha, mon père s'abstiendra, bien que je pense, moi aussi, qu'il vaudrait mieux ne rien cacher à votre mari...

— Non, ne l'importunez pas avec cela. D'ailleurs, j'ai mes raisons...

Elle allait prendre congé et cherchait sans doute une phrase d'insolente politesse qui marquât bien la distance qui la séparait de ses hôtes, quand elle réfléchit qu'ils étaient en mesure, grâce à leurs relations secrètes avec des courriers spéciaux, de lui fournir des nouvelles beaucoup plus abondantes et plus promptes qu'elle n'en eût obtenu par ses propres moyens. Il fallait donc les ménager, ne pas rompre avec eux d'une manière définitive. Aussitôt, changeant d'attitude :

— Je ne voudrais pas m'en aller en vous laissant de moi une mauvaise impression, dit-elle avec une émotion affectée. Je comprends combien mes paroles ont dû vous causer de peine, mademoiselle, mais soyez raisonnable et mettez-vous à ma place... L'avenir d'un fils est une si

grosse préoccupation pour une mère! Aussi, ai-je été bouleversée autant qu'irritée, j'en conviens, d'apprendre que Victor s'était engagé sans juger à propos de connaître notre avis... S'il nous avait consultés, tout chagrin nous eût été épargné de part et d'autre; notre entrevue de ce soir aurait pu être plus cordiale et nos relations futures plus aisées...

A cette phrase ambiguë, ses yeux s'humectèrent.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle prise d'un subit ressouvenir, pourvu maintenant que le pauvre enfant en réchappe! Oui, c'est la question qui prime toutes les autres. Que dois-je faire? Je n'en sais rien. Pardonnez-moi ma dureté et laissez-moi croire que vous m'informerez des nouvelles que vous recevrez...

— Nous vous le promettons, Madame, répondit Martha simplement. Vous avez été sévère à mon égard, mais je n'oublie pas que vous êtes une mère... Et pour vous rassurer tout de suite, sachez qu'aujourd'hui même un courrier est parti qui rejoindra mon frère, déjà demain soir peut-être. Oh! nous avons tant de confiance en notre bon James!

Une flamme d'espérance brilla tout à coup dans ses yeux qui lui restituait toute sa beauté. Et la visiteuse, quoiqu'elle fût, ne pouvait s'empêcher de dévisager la jeune fille avec une curiosité presque sympathique, de même qu'elle était de nouveau charmée par l'euphonie de cette voix si douce à l'oreille. L'éducation, les manières de cette enfant la plaçaient bien au-des-

sus de sa condition. Qui aurait jamais supposé qu'elle fût la fille d'un simple petit coiffeur? Elle s'encadrait à merveille dans cette chambre meublée avec tant de sobre élégance; et d'ailleurs n'eût-elle pas été à sa place et fait figure dans le plus beau salon du monde?

— Je ne sais comment reconnaître votre bonté, répondit la riche négociante sur un ton de douceur qui la surprenait elle-même. Je vous remercie sincèrement. A votre tour, comptez sur moi : je veux vous aider dans vos bonnes œuvres. Dès demain, je donnerai des instructions à ma fille afin qu'elle double notre contribution hebdomadaire en remplissant votre corbeille...

Elle s'inclina légèrement :

— Je vous souhaite le bonsoir, Mademoiselle...

— Père va vous reconduire, Madame...

Déjà, le coiffeur s'était élancé pour ouvrir la porte de la chambre, heureux que cette visite ne se fût pas terminée en catastrophe.

— Par ici, Madame De Bouck! Faites attention à la marche...

Tandis qu'ils s'aventuraient dans l'escalier tortueux, Martha demeurait pensive. Certes, elle n'espérait rien; la riche négociante ne transigerait jamais avec son orgueil et ses préjugés bourgeois. Mais la pauvre enfant éprouvait quand même une sorte d'allègement de ce que la mère de son ami eût été enfin informée de leur secret. D'être connu de cette redoutable femme, il semblait que son amour en devînt

plus légitime, comme il deviendrait plus fort d'être contrarié.

Elle s'était remise à ranger les choses, lorsque son regard se posa sur le guéridon où le cher portrait lui souriait de toute sa figure un peu ahurie, timidement joviale et tendre... Et, chose extraordinaire, voilà qu'il se prenait à parler :

— Brave chère petite, disait sa voix lointaine conduite par un fil invisible, attendez-moi avec confiance et ne pleurez plus jamais. Hélas, mon cher ami Claes n'est plus, mais vous me consolerez de ce grand malheur. Car James et moi nous reviendrons un jour, et alors, je vous le jure, vous serez ma femme avec le consentement et l'affection de tous!

## CHAPITRE VI

---

Cependant, le mois de juin était venu, débutant par une série de journées magnifiques, dont les ciels d'azur réveillaient l'espoir dans l'âme la plus morne. Mais la chaleur montait jusqu'à devenir intolérable, surtout dans la ville basse que n'éventait aucune brise bienfaisante et où l'ombre des petites rues semblait elle-même embrasée.

Dans cette atmosphère torridienne, le grand magasin de la rue de Flandre, grâce à la hauteur du plafond autant qu'aux épaisses jalousies qui offusquaient les fenêtres exposées au midi, formait comme une oasis de fraîcheur; aux heures brûlantes de l'après-midi, les hôtes de la maison occupaient d'ordinaire cette pièce privilégiée dont les marchandises d'acier et de fer, à l'aspect frigide, et le murmure d'eau de la fontaine qu'on laissait couler dans son bassin de marbre, abaissaient encore la température par illusion...

C'était dimanche, aujourd'hui, et la vieille cloche du beffroi Sainte-Catherine, sonnait justement les vêpres par dessus la rumeur du quartier. Descendus dans le magasin après le dé-

jeuner, les vieux Claes écoutaient cette musique aérienne avec un hochement de tête d'impatience contre cet appel à l'adoration d'un Dieu qui permettait tant de massacres inutiles :

— C'est plutôt le Diable qu'il faut prier, murmura le quincaillier; le Diable ne peut pas être aussi méchant que ce bon Dieu-là!...

La mort de Prosper plongeait le brave homme dans un désespoir d'autant plus profond et inquiétant qu'il n'avait ni cris, ni larmes. Le mois dernier, son état de consommation s'était à tel point aggravé que M<sup>me</sup> Claes en avait été distraite de sa propre douleur; pourtant, à la faveur du radieux été, le malade commençait à se remettre et, depuis quelques jours, il sortait parfois de son mutisme obstiné.

Occupée à un petit tricot de laine, M<sup>me</sup> Claes remonta ses lunettes en poussant un soupir :

— Et dire qu'il y a des gens qui continuent à avoir la foi!...

— Tant mieux pour eux... En attendant, les cloches peuvent sonner, elles ne feront pas taire le canon...

Mais la cloche ralentissait ses volées; soudain, au milieu de son dernier branle, un léger cri se fit entendre.

— Est-ce qu'il se réveille? dit la bonne quincaillière. Ce n'est pourtant pas encore son heure...

Brusquement, elle avait déposé son ouvrage pour se rendre près d'une voiture d'enfant placée dans la pénombre, un peu en deçà de la cabine du téléphone :

— Mais non, dit-elle d'un ton rassuré, il continue à dormir. C'est un rêve qu'il fait, sans doute...

Le vieux s'était redressé et son regard, subitement animé et plus clair, s'efforçait de percer les demi-ténèbres de la salle :

— Il fait si sombre de ce côté, dit-il à voix basse; est-ce qu'il n'y a pas moyen de l'amener ici? Ça m'amuserait de voir dormir ce petit gaillard...

— Attendez, Père...

Et, avec grande précaution, la vieille dame poussa la voiture jusqu'au fauteuil du paralytique.

L'enfant reposait presque nu, tout rose au milieu des blancs coussins de son berceau roulant. Penchés sur son sommeil heureux, les bonnes gens contemplaient ce petit masque volontaire que plissait parfois une grimace furtive, et les merveilleuses miniatures de ses mains qui remuaient, ouvrant et refermant leurs doigts comme pour saisir quelque joujou invisible. Déjà, un soyeux duvet blondissait son crâne, tandis que certains fils plus longs et plus dorés s'en échappaient, qu'une moiteur collait à son large front.

Sa figure n'avait plus rien de strapassé et commençait à prendre de la physionomie. C'était un marmot de bonne charpente, sans tare, dodu, bien parti pour la vie.

— Qu'il est heureux d'être si petit! dit la bonne dame. Il ne sait pas comme il fait triste maintenant...

— Est-ce une idée, soupira le paralytique, mais il me semble par moment que je revois notre Prosper dans son équipage...

Et c'était effectivement la même voiture qui avait servi il y a vingt-cinq ans aux promenades de leur fils d'adoption, cette berlinette que la jeune Adelaïde poussait alors avec tant d'orgueil au milieu des passants attendris et charmés. Elle luisait toujours sous son laqué blanc et ne montrait aucun signe de dislocation, encore bien assise sur ses flexibles ressorts et ses roues fines comme au temps de son acquisition. Il est vrai qu'elle était de bonne marque et qu'après son service, on l'avait soigneusement recouverte d'une housse pour la remettre en bonne place, dans la chambre aux reliques. Elle était pour ainsi dire intacte, nullement démodée même, et prête à fournir une autre carrière.

De ce qu'un nouvel enfant reposait sur ses moelleux coussins, les vieux se rappelaient peut-être avec moins d'amertume les doux moments qu'elle évoquait dans leur cœur. Du reste, le voisinage d'un enfant est presque toujours salutaire au chagrin, qu'il apaise du moins s'il ne l'écarte tout à fait...

Ce petit paquet de chair rose, si tendre, si joyeux à l'œil et qui dégageait une sorte de lueur dans le sombre hall, telle la crèche du Nazaréen au fond de l'étable, leur donnait parfois l'hallucination de revivre les anciens jours. L'enfant trouvé était revenu sous sa première forme, aussi doux, et sage, et facile qu'autrefois. L'adolescence, la jeunesse de leur Prosper, ils les avaient

peut-être rêvées; voilà seulement que le marmot venait de leur être apporté et qu'il commençait à vivre pour la joie de leur vieillesse.

Inclinés sur le poupon, ils échangeaient presque un sourire dans l'oubli momentané du drame affreux qui les avait terrassés; car ils n'étaient pas de cette sorte de vieilles gens qui se déshumanisent avec l'âge et reprennent leur égoïsme d'enfant à la fin d'une longue vie...

Mais le bébé venait d'étendre ses petits bras dont les menottes s'agitaient hors de la voiture. Une amusante grimace sillonna sa figure et, soudain, il ouvrit les yeux.

— Bonjour le nouseke, s'exclama doucement la bonne dame d'une jolie voix de grand'mère. et comment ça va? Vous avez bien dormi?

L'enfant la regarda fixement, puis sa frimousse s'épanouit tout à coup dans une ineffable expression de plaisir.

— Je suis sûr qu'il a faim, dit le quincaillier en lui chatouillant le menton. Un peu de patience, mon gaillard. La maman va venir... Et tenez, la voilà!

Et c'était Adelaïde qui entrait avec impétuosité en secouant un biberon dans sa main :

— Il a été sage? interrogea-t-elle. Vous n'avez pas eu trop d'embarras avec lui?

Elle s'excusa d'être un peu en retard, mais ce n'était pas sa faute : le soleil donnait encore une fois sur la cheminée et le poêle ne tirait pas : impossible de faire chauffer le lait au bain-marie...

Jamais son rustique visage n'avait relui d'un

tel éclat de santé. De fait, elle se portait à merveille malgré les fatigues que lui imposaient la maternité et ses fonctions de cuisinière. lesquelles, sous aucun prétexte, elle ne prétendait abandonner à personne.

— Ah! grosse comme je suis, dit-elle en soupirant, c'est qu'à même bisquant que je ne sais pas le nourrir moi-même! Alors, ça serait si facile...

Mais l'enfant, qui avait entendu sa voix, se démenait à présent, gigotait sur les coussins, imprimant à la caisse de la voiture bien suspendue de brusques mouvements de roulis et de tangage. En même temps, il poussait de petits grognements joyeux :

— Oui, oui, mon ancheke! Je viens, je viens!

En l'apercevant, il tendit ses jolis bras à fossettes ce qui provoqua chez la bonne âme une crise d'adoration pleine de risettes et de ces mots baroques dont seuls les bébés peut-être saisissent le sens hermétique et profond.

Elle l'enleva, le couvrit de baisers et disparut un moment avec lui dans le fond du magasin pour des précautions point inutiles, tandis que, d'une main preste, la quincaillière rajustait la couchette demeurée sans aucune souillure.

— Non, non, dit la bonne dame, il a été bien sage. Vous pouvez seulement le remettre Adelaïde...

Le vieux Claes hochait la tête :

— C'est comme notre Prosper, dit-il rêveusement. Lui aussi était un si propre petit bonhomme...

Cependant le bambin avait été replacé dans sa voiture et, têtait maintenant avec une voracité comique, pianotant le ventre du biberon, ouvrant et fermant les yeux, ballonnant et creusant ses joues tour à tour sans le moindre souci d'être regardé comme une merveille de gourmandise par ces trois personnages extasiés, non plus que par Miaoutte qui, d'un bond subreptice venait de se percher sur le toit de la cabine téléphonique et, pelotonnée sur ses pattes, semblait, elle aussi, prodigieusement intéressée par l'appétit magnifique de ce nourrisson, plus rose encore que son museau...

\*

\* \*

L'heure violente étant passée, on se disposait à habiller le petit pour sa promenade habituelle sous les ombrages du Nouveau Marché aux Grains, quand le timbre de la maison résonna coup sur coup. C'étaient des visites. Charlotte De Bouck et Emma Vergust entrèrent ensemble, apportant aux quincailliers les amitiés de leurs parents. Elles venaient ainsi presque tous les dimanches s'informer de la santé des vieilles gens, avec un empressement d'autant plus vif que le plaisir de voir le nouveau petit Prosper y entraît pour une grande part. Leurs exclamations ravies retentissaient dans le magasin en duo harmonieux, où Charlotte faisait la partie haute et la charcutière le contralto. Car celle-ci, malgré l'opulence de sa ferme poitrine, indice

presque infaillible d'une voix grêle, perchée au bout du flageolet ou du fifre, avait, par hasard, un organe bien approprié à ses charmes rubéniens, c'est-à-dire grave et barytonnant, comme il convient à une vraie fille de Bruxelles.

— Mon Dieu, clama-t-elle d'une voix qui faisait vibrer l'acier des grandes scies suspendues au plafond, comme il a encore profité depuis la dernière fois!... Mais c'est un Manneken maintenant!

Elle l'enlevait dans ses fortes mains habituées au coutelas et au hachoir, le baisait de ses lèvres de pourpre, tandis que le nourrisson séduit par les gras colliers de son cou et la chair reluisante que découvrait son corsage largement échancré, fourrageait des menottes, du nez et de la bouche dans ces roseurs appétissantes, à la recherche instinctive des sources de la vie...

— Oh! oh! ça est déjà un petit coquin, savez vous!

Car elle était bonne fille, point prude ni bégueule, d'autant plus à l'aise avec les hommes qu'elle était sûre de pouvoir leur résister avec toute la vigueur de sa vertu d'abord et puis de ses muscles, s'il fallait.

A côté d'elle, la fille des charbonniers, à qui le chagrin avait fait perdre ses rondeurs de « boulotte » sans pourtant l'amincir outre mesure, semblait bien menue. Ce qui n'empêche que l'enfant l'appréciait aussi, souriant à ses gentilles caresses, charmé par sa petite voix douce comme celle d'un oiseau :

— A mon tour de l'avoir, Mademoiselle

Emma, disait-elle suppliante, moi aussi je dois l'embrasser...

Et, la tête inclinée sur le poupon, elle le berçait dans ses bras avec une tendresse infinie, pensant au petit que son cher Ernest lui aurait donné...

On bavardait. M<sup>me</sup> Claes et Adelaïde ne perdaient pas leur temps et profitaient de l'occasion pour consulter la charcutière sur les approvisionnements de la semaine et les morceaux avantageux, tandis que le quincaillier interrogeait Charlotte :

— Eh bien, fille, on a toujours des bonnes nouvelles de Victor? Est-ce qu'il est encore en Angleterre?

Oui, il était pour ainsi dire tout à fait rétabli maintenant et reviendrait bientôt en France ou en Belgique pour occuper un poste d'ambulancier. Cette fois, on était tranquille : il ne serait plus exposé.

— Oh! M. James a été si gentil pour lui, continua-t-elle tout en faisant sauter le bébé sur ses genoux; il l'a soigné avec un dévouement, n'est-ce pas? Comme si c'était son propre frère. C'est grâce à lui que Victor a pu se remettre si vite... Mais à présent, il est de nouveau au front, lui... Il est déjà sergent vous savez... Ah! pourvu qu'il revienne seulement!

— Oh! oui, soupira le paralytique, qu'ils reviennent tous, les chers amis de notre enfant, et que je vive assez pour leur entendre raconter les grandes choses qu'il a faites...

La blessure de son cœur s'était rouverte et il

courbait la tête, lorsqu'un coup de timbre résonna qui le sortit d'un accablement douloureux.

Adelaïde s'était précipitée à la vitrine pour tâcher d'apercevoir sous le volet à demi baissé, les personnes qui stationnaient devant l'entrée particulière :

— Bon Dieu, dit-elle d'un ton de mauvaise humeur, c'est encore une fois M<sup>me</sup> Buellings et sa demoiselle... Qu'est-ce qu'elles ont maintenant à venir comme ça tous les dimanches? Est-ce qu'il faut les faire entrer?

— Mais oui, fit M<sup>me</sup> Claes, après avoir échangé un regard avec son mari; ça n'est pas une raison parce que Buellings ne vient plus ici qu'on doit leur en vouloir...

Tant de condescendance n'était pas du goût d'Adelaïde : mais elle se résigna et s'en fut ouvrir. Un moment après, la femme du sellier et sa fille, en toilettes voyantes et jupes courtes, entrèrent avec une mine toute confite de mielleuse amabilité, encore que la présence d'Emma Vergust, qu'elles détestaient, leur causât une impression plutôt désagréable.

Furieux d'avoir été mis à la porte du magasin, le sellier avait ruminé d'abord de sinistres projets de vengeance. Mais, les menaces d'Adelaïde lui donnant à réfléchir, son ressentiment s'était calmé peu à peu sous la crainte qu'on ne découvrit un jour les cachettes où il croyait ses richesses introuvables. Enfin, la mort de Prosper avait éteint sa rancune contre le jeune homme et ses parents adoptifs, pour lesquels il affichait à présent une commisération d'autant plus sincère en

apparence que leur malheur, au fond, ne lui déplaisait pas. C'est alors qu'il avait engagé sa femme et sa fille à retourner chez les quincailliers sous prétexte de compatir à leur chagrin, mais en réalité pour les amadouer et préparer sa réconciliation avec eux. Toutefois les Claes, qui recevaient poliment la mère et la fille, n'avaient fait jusqu'à présent aucune espèce d'allusion au bourrelier dont le caractère envieux encore plus que le pessimisme décourageant, n'était pas fait pour les engager à renouer de sitôt avec lui. Néanmoins, les deux femmes ne se décourageaient pas, revenant presque toutes les semaines prendre des nouvelles des malheureux parents, mais sans parvenir à leurs fins.

Cependant M<sup>lle</sup> Vergust, qui rendait à Hortense Buellings toute l'antipathie que celle-ci lui témoignait à cause de son opulente santé et de l'attrait qu'elle exerçait sur les galants du voisinage — notamment sur le fils du pâtissier Lavaert, élève au Conservatoire — s'était levée pour prendre congé. Elle serra la main des vieux Claes et, reprenant le bébé des bras de Charlotte, elle l'éleva dans les airs pour le contempler un instant avec admiration et le baiser ensuite délicatement de sa bouche vermeille :

— Och arm! dit-elle en le rendant à Adelaïde, c'est un amour! Il rit toujours et ne pleure jamais. Ah! ça sera un jour un brave petit homme!

— Oh, oui! s'écria la bonne Charlotte. Voyez comme il est bien bâti! Ce sera un solide garçon et très intelligent, pour sûr!

Alors Hortense Buellings, qui ne voulait pas être en reste d'amabilité, approcha de l'enfant sa longue et méchante figure de carême en essayant une risette qui ne ressemblait tout de même qu'à une grimace. Cette fois, le bambin, épouvanté, rejeta sa tête dans le cou d'Adelaïde et se mit à pousser des cris aigus.

— Est-ce qu'on ne dirait pas que je lui fais peur, grinça la demoiselle très vexée. Et pourquoi donc? Oh, ce sera un poltron!

Après les souhaits des bonnes fées, c'était la prédiction de la Carabosse.

— Mais non, qu'il n'a pas peur, se récria Adelaïde avec impatience et réfrénant une réponse agressive qui démangeait ses lèvres, seulement il veut aller se promener maintenant, n'est-ce pas mon ancheke?

— Oui, partez vite, dit M<sup>me</sup> Vergust, ou il va gagner quelque chose à crier comme ça... On l'embête, ce petit...

Et pleine de désinvolture, elle se retira lançant à M<sup>me</sup> Claes pour exaspérer les nouvelles venues :

— Soyez tranquille, chère Madame, vous n'aurez pas à vous plaindre... Je soignerai moi-même pour vos commandes...

Car les Buellings n'allaient plus à la charcuterie Vergust sous prétexte que, malgré leur qualité de vieux clients, on ne les servait pas mieux ou moins mal que le premier venu. Aussi, dès que le petit garçon, calmé à présent et remis en nature, s'en fut allé dans son blanc équipage, M<sup>me</sup> Buellings aborda-t-elle avec la quincaillière

la question de la nourriture, geignant sur le prix des denrées alimentaires, principalement de la viande de boucherie et de charcuterie. Ce Vergust était tout de même un exploiteur éhonté et qui s'enrichissait d'une façon scandaleuse. Tandis que son pauvre mari maigrissait à vue d'œil et perdait chaque jour de son poids déjà si insuffisant, le tripier-charcutier, au contraire, avait gagné un nouveau bourrelet de graisse à son cou; quant à son ventre, il ne faisait que s'arrondir au point qu'on serait bientôt obligé, disait Buellings, de le cercler comme une futaille. Et sa femme et sa fille donc! Celles-là non plus ne se privaient de rien. Elles se bourraient de bonnes choses quand les pauvres gens mouraient de faim. Vraiment, elles enlaidissaient à force de manger...

Mais la bonne madame Claes n'était pas de cet avis :

— Bien sûr que Vergust ne maigrit pas, dit-elle tranquillement; mais il faut avouer qu'il se donne beaucoup de mal pour son commerce malgré les difficultés du moment. Et sa femme et sa fille aussi travaillent encore plus que dans le temps. Du reste, c'est leur nature d'être gras et bien portants tous les trois. Ne croyez pas qu'ils vendent plus cher que les autres, et c'est au moins de la bonne marchandise qu'on achète chez eux, hein Isidore? Et puis, on dira ce qu'on veut, Vergust n'est pas un avare, il donne beaucoup aux cantines populaires, et alors on peut bien lui pardonner que ses affaires ne marchent pas mal...

— Oh! repartit aigrement Hortense, c'est facile de donner quand on est si riche...

— Hé! fit le vieux Claes, il y en a d'autres qui sont encore plus riches et qui jouent la comédie de la gêne pour ne donner rien ou presque rien... Sans compter qu'ils se privent bêtement de tout jusqu'à se rendre malades... Tant pis pour eux, ils n'ont que ce qu'ils méritent!

M<sup>me</sup> Buellings, qui n'était pas assez maligne pour saisir dans ce propos aucune allusion directe à la ladrerie de son époux, continuait à geindre sur la situation de son ménage et la méchanceté de sa servante qui menaçait de la planter là, si elle n'était pas mieux nourrie. Ah! ces filles ne doutaient de rien. Elles voulaient manger à leur faim alors que tout le monde se restreignait par suite des prix exorbitants. Elles seules ne se ressentaient pas de la guerre; on continuait à les payer « recta » comme avant et, malgré ça, elles se montraient d'une exigence!

Tandis qu'elle se lamentait de la sorte, se plaignant en outre de devoir tout faire soi-même, de n'être aidée ni par son mari ni même par sa fille tout occupée à ses vocalises, celle-ci, adossée au comptoir, causait avec Charlotte d'un air de hautaine condescendance, et comme si elle se fût adressée à une ouvrière. Cette grande fille, ossue et sèche, n'était susceptible d'aimer personne. Mais elle en voulait particulièrement aux demoiselles de son âge pourvues d'un fiancé: il semblait toujours qu'elles le lui eussent volé par des intrigues malhonnêtes. C'est ainsi qu'en apprenant les fiançailles de Charlotte avec le fils

Spreutels, elle s'était reconnue comme un droit de priorité aux hommages de ce jeune homme et n'avait plus tari de méchants propos à l'égard de son peu de goût et du sot mariage qu'il faisait. La mort du brave garçon n'avait pas éteint sa rancune contre Charlotte; le sort s'était chargé d'anéantir les espérances de la pauvre enfant, mais elle restait la sœur de Victor De Bouck, cet empoté et bonasse interne qui, en dépit des avances du sellier, n'avait pas jugé à propos de demander la main de sa fille dont la dot, les grâces et le talent l'eussent pourtant poussé dans sa carrière plus qu'il n'en était capable par lui-même.

Elle reniflait en parlant :

— Alors, vous continuez toujours à servir la soupe dans les cantines? Eh bien je préfère que ce soit vous que moi, vous savez!

— Oh! j'aime beaucoup les petits enfants, répondait Charlotte; ceux de mon quartier sont si gentils... Vous devriez les voir! Ils ont l'air si contents de manger à leur faim... Je crois qu'ils m'aiment bien aussi. Tenez, il y en a un surtout qui...

— Les mioches sont malpropres et mangent comme des petits porcs. Pour rien au monde je n'irais regarder ça!

— Mais non, ils ont au contraire de très bonnes manières. D'ailleurs, à ceux qui sont encore trop petits, j'apprends comment ils doivent tenir leur cuiller et leur fourchette... Ainsi, il y en a un qui...

— Il ne faut pas être dégoûtée pour faire ce

métier-là! Moi, ça me tournerait le cœur. Et puis pour la reconnaissance qu'on en a...

— Mais ça m'est égal qu'ils ne me remercient pas avec des mots, repartit naïvement la jeune fille. Ils ne savent pas, vous comprenez. Ils me remercient en montrant leur bon appétit. Quelques-uns pourtant sont déjà très bien élevés. Ainsi, il y en a un qui n'oublie jamais d'ôter sa casquette en disant : « Merci, ma bonne Moïse ». C'est le petit Jocske... Oh! celui-là je l'embrasse encore plus fort que les autres...

— Comment, vous les embrassez! Hé, vous en avez du courage. Merci bien de salir ma figure à tous ces marmots-là!

Et son long et dur visage de pimbêche, enfariné de poudre, faisait une grimace de suprême dégoût qui en accentuait encore la méchanceté.

Charlotte la regardait avec stupéfaction, commençant à se sentir assez mal à l'aise :

— Vous vous trompez, Mademoiselle, dit-elle après un instant; ces petits sont tous très bien frottés... Enfin, moi je les aime comme ça, et je les soigne avec plaisir... Et puis, on est si content et le temps passe si vite quand on fait quelque chose d'utile...

— Oh! utile, c'est beaucoup dire! Vous encouragez seulement les parents à ne pas travailler. Quant à moi, je me garderais bien de m'occuper de ça. D'ailleurs, je n'ai pas le temps.

— Ah! fit Charlotte naïvement, vous cousez sans doute pour les orphelinats?

— Oh! mais non... J'ai mon piano et mon

chant... Je travaille des huit heures par jour, vous savez!

Elle ne mentait pas trop et c'est même ses roulades de klacson en délire qui exaspéraient leur cuisinière encore plus que ne faisait l'avarice de ses maîtres.

La cantatrice renifla un grand coup et, se rengorgeant :

— Vous connaissez l'air des Clochettes de Lakmé, n'est-ce pas? C'est très difficile... Et bien, mon ancien professeur dit que je le chante maintenant encore mieux qu'au théâtre. Car j'y mets du sentiment, moi! Le sentiment, c'est la chose principale... On en a ou on n'en a pas... Il y a des chanteuses qui ne savent pas même ce que c'est. Ainsi, par exemple...

Elle était lancée et jacassait sans même s'apercevoir de l'ahurissement de Charlotte, quand une rumeur lointaine, bientôt grossissante, domina les conversations et finit par éclater en terribles coups de gueule. C'était toute une bande de crieurs de journaux qui couraient à travers la rue, et, d'un gosier éraillé, clamaient une nouvelle à sensation.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est maintenant? s'écria M<sup>me</sup> Buellings saisie de peur.

M<sup>me</sup> Claes elle-même semblait très émue, car elle pensait au petit d'Adelaïde : cette trombe, en passant, ne pouvait-elle pas renverser la voiture de l'enfant?

— J'espère, dit-elle, que Prosper n'est pas au milieu de ce vacarme!

Quoique les aboyeurs missent, eux aussi et à

leur manière, beaucoup de sentiment dans leurs vociférations, on n'en comprenait pas encore très bien le sens.

— Oh! déclara le quincaillier sans s'émouvoir, c'est presque tous les jours la même histoire. Ces abominables journaux payés par les Allemands ne savent quoi inventer pour qu'on les achète. Quant à moi, je ne les lis et ne les lirai jamais. Je suis sûr que tous les vrais Belges font comme moi...

Soudain, en passant devant le magasin, un marchand doué d'un organe plus clair, articula nettement :

— Terrible accident du tramway vicinal de Liège!

— Allons bon, gémit le vieillard, il n'y a pas encore assez de tués comme ça!

Mais la sellière ne tenait plus en place :

— Vite, Hortense, on part!

Et, frémissantes toutes deux du besoin de lire les détails de la catastrophe, elles se sauvèrent en toute hâte pour acheter l'affreuse gazette.

\*

\* \*

Cependant cinq heures venaient de sonner au cartel du magasin. Charlotte s'excusa de n'être pas encore partie. On voulait la retenir :

— Non, restez seulement Fille, vous nous faites tant de bien!

Mais elle avait promis d'aller chercher M. Spreutels pour se promener avec lui avant de le ramener souper au Marché-aux-Porcs.

— Vous êtes une bonne petite, dit le paralytique. Oui, il faut le distraire car ça doit être dur pour ce pauvre ami de rester maintenant tout seul à la maison avec sa vieille Catherine...

Le boisselier avait enfin promis de venir les voir cette semaine :

— Vous comprenez qu'on parlera des braves enfants, continua le vieillard en retenant la main de la jeune fille dans les siennes. Et puis, on va essayer de reprendre nos parties de cartes avec lui et votre papa... Ça nous fera peut-être oublier pour un moment notre chagrin. Allons, chère petite, bien des compliments n'est-ce pas et revenez le plus souvent possible.

La jeune fille venait à peine de se retirer que Lust apparut, guêtré jusqu'aux genoux, un panier en bandoulière, une canne de jonc sous le bras gauche et un journal déplié dans la main droite. Il rentrait d'une partie de pêche le long du canal. Son air d'extrême agitation, vraiment inusité chez un pêcheur à la ligne, inquiéta tout de suite les quincailliers.

— Eh bien mon ami, dit le père Claes avec reproche, vous avez eu le courage d'acheter ce sale papier? Ça m'étonne de votre part...

— Excusez patron, mais j'ai cru bien faire...

— Ah! et pourquoi donc?

— Je vais vous dire? C'est parce que...

Il hésitait à poursuivre.

— Allons, insistèrent les deux vieux, qu'est-ce qu'il y a?

— Eh bien, j'ai rencontré Bernard à la porte

de Ninove. Il m'a dit que le journal annonçait un terrible accident et que...

Il s'interrompit de nouveau :

— Oui, oui, nous savons. Les crieurs sont passés dans la rue. Il s'agit d'un déraillement du tramway vicinal...

— Oui, c'est ça...

— Alors?

— Eh bien! il y a au moins cinquante morts et une foule de blessés.

— Mais c'est affreux! soupira la quinquaiïère. Ah! nous ne sommes donc pas encore assez malheureux...

— Vous avez bien raison de le dire, Madame, repartit l'employé. Le pis c'est qu'il y avait des gens que vous connaissez parmi les voyageurs...

— Des gens que nous connaissons? interrogea le paralytique en fixant le contremaître. Dans ce vicinal de Liège? Cela nous étonnerait, hein femme?

— Eh bien! c'est pour ça que j'ai acheté la feuille vous comprenez. J'ai voulu voir si des fois Bernard ne se serait pas trompé.

— Mais quelles sont ces personnes que nous connaissons? Quant à moi je ne vois pas bien...

Alors Lust avec une timide précision :

— C'est peut-être des gens de... des gens de la famille...

Le quinquaiïer réfléchissait :

— Voyons, fit-il après un instant, il ne s'agit pas des L'Hoest, n'est-ce pas?

Cette fois, le contremaître garda le silence et pour toute réponse remit le journal à M<sup>me</sup> Claes

qui, raffermissant ses lunettes, parcourut hâtivement la relation du dramatique fait divers.

— Mon Dieu, est-ce possible! s'écria-t-elle tout à coup les larmes aux yeux. Mais c'est terrible!

— Allons, femme, fit le quincailleur, n'ayez pas peur de me dire... Après ce que nous avons passé...

Et il eut un geste las qui traduisait son indifférence pour des maux accessoires.

— Ecoutez...

Et d'une voix tremblante, la vieille dame lut ce fragment d'article : « Parmi les morts, il faut citer M. Antoine L'Hoest, le grand brasseur de Tirlemont et sa femme qui se rendaient aux environs de Jodoigne pour voir leur fille chez les Visitandines ».

Le vieillard resta d'abord muet de pénible surprise. Mais la mort de Prosper l'avait peut-être rendu insensible à toutes catastrophes contingentes. Aussi bien, il s'était détaché de ses parents dont la cupidité intransigeante, l'inflexible rigueur envers leur fille et Prosper l'avaient profondément révolté.

— C'est peut-être leur Dieu qui les punit, murmura-t-il. Que faire à présent?

Lust s'était approché :

— Vous savez, Patron, que vous pouvez compter sur moi, dit-il, d'un ton décidé. Il y a un convoi à 7 heures à la place Dailly. Je partirai dès qu'Adelaïde sera rentrée. Ne vous inquiétez pas, je me charge de tout...

— Merci, mon brave, répondit le vieillard en

sortant de son accablement. Oui, nous avons confiance en vous. Vous allez faire le nécessaire et nous représenterez là-bas...

Soudain, il se redressa sur son fauteuil et avec presque un éclair de joie dans les yeux :

— Mais alors Camille est libre! s'écria-t-il d'une voix raffermie et sonore. Hein, femme, si elle y consent, est-ce qu'on veut la prendre chez nous?

De grosses larmes ruisselaient sur les joues de la bonne dame :

— Oh! oui, dit-elle du plus profond de son âme. Oh oui!, qu'elle vienne la pauvre enfant! Elle remplacera notre cher garçon!...

## CHAPITRE VII

---

Tout de suite, Camille s'était accommodée à sa nouvelle existence avec une bonne volonté qui tenait bien plus d'une sorte d'apaisement que de la résignation.

Certes, la mort tragique de ses parents, malgré leur inqualifiable conduite à son égard, l'avait quand même bouleversée profondément; mais la joie d'être libre, la vive tendresse que lui témoignaient les vieux Claes, les attentions des Lust et de Bernard lui étaient autant de raisons de se remettre promptement de ce nouveau malheur. Au surplus, la mort de Prosper, toujours récente à son cœur d'amante, l'eût empêchée de s'obstiner longtemps dans une autre affliction.

Lust avait justifié, et au-delà, la confiance de ses vieux patrons. Après les funérailles des L'Hoest, il était demeuré quelque temps à Tirlemont auprès de Camille pour régler avec elle et le notaire de la famille les multiples questions d'intérêt qui résultaient de ce deuil inopiné. Puis il était rentré à Bruxelles avec l'orpheline.

Ç'avait été un moment de grande effusion où, de part et d'autre, les larmes avaient coulé abondantes, quoique mêlées pour la première fois de

quelque douceur. Tout de suite, la gratitude de Camille se manifesta par une affection empressée que les bons quincailleurs lui rendaient d'un cœur attendri et qui semblait se reprendre à l'espérance.

Près de quatorze mois qu'ils n'avaient vu leur petite-nièce; elle était un peu changée; sous la robe de deuil, le buste gardait son galbe, son dessin très pur. Mais, le visage s'était légèrement amaigri; il n'en avait peut-être que plus de charme avec son expression de jeunesse si gracieusement mélancolique. Ce sourire, tendre et sérieux, était d'une jeune veuve plutôt que d'une jeune fille : le chagrin la faisait femme aujourd'hui.

On l'avait installée au second étage dans l'appartement de Prosper où tout était demeuré à la même place depuis le départ du soldat. La chaise, placée devant le bureau gardait sa position de biais comme l'avait laissée le jeune homme en se levant pour s'en aller à jamais. Une boîte de papier à lettre reposait encore sur le buvard, entr'ouverte; Prosper s'en était servi pour rédiger à la hâte son bref testament. Et derrière l'écritoire, dans le grand vase de grès, s'épanouissait toujours une gerbe de fleurs saisonnières, renouvelée chaque matin par des mains pieuses.

Ce n'est pas sans ressentir de nouvelles souffrances qu'elle avait pris possession de ces chambres qui lui rappelaient de si brûlants souvenirs, et bien des jours s'écoulèrent avant que son âme finit par y trouver le recueillement. C'est le

soir surtout qu'elle s'y enfermait avec le plus de douceur, dans une solitude qui exaltait ses pensées au milieu de tous ces objets familiers, choisis et disposés avec tant de goût.

Elle s'y délassait aussi dans la lecture des livres préférés du jeune homme, après des journées de grande activité. Car elle avait assumé tout de suite les corvées du ravitaillement; aussi bien, ces courses quotidiennes, ces longues attentes à la file devant les divers bureaux de l'Alimentation étaient autant de dérivatifs à son chagrin. Elle sympathisait déjà beaucoup avec Charlotte et Martha, qui venaient souvent la chercher pour se rendre ensemble au marché ou chez les fournisseurs.

La curiosité du quartier, fort ralentie depuis la guerre, ne l'importuna pas longtemps. Personne du reste qui ne fît bon accueil à cette étrangère dont le malheur ajoutait comme un nouveau charme à sa personne. Seuls, les Buelings continuaient à commenter l'arrivée de l'orpheline avec leur malveillance habituelle, ne pardonnant pas à la jeune fille de ne jamais se montrer aux visites que la femme et la fille du sellier multipliaient chez les Claes dans le seul but de l'observer de plus près.

M<sup>lle</sup> Hortense, qui la rencontrait souvent en compagnie de Martha et de Charlotte, était la plus outrée de jalousie :

— Qu'est-ce qu'elle pense donc celle-là avec ses grands airs! Qu'on est au-dessous d'elle peut-être? Et ça se promène avec la fille d'un coiffeur!

L'idée que ce malotru de Vergust avait fait la connaissance de Camille à la faveur des parties de cartes hebdomadaires lui était particulièrement intolérable, d'autant plus que le charcutier s'en était vanté devant elle en paroles superlatives :

— Une belle personne, savez-vous!... Il paraît qu'elle joue si bien le piano et qu'elle chante encore mieux que Madame Melba! C'est comme un rossignol!

Car le vieux renard savait bien que cette concurrence allait exaspérer la demoiselle plus que tout le reste. De fait, et dans le vague espoir d'établir un jour son éclatante supériorité sur toutes les chanteuses des alentours, M<sup>lle</sup> Lakmé Buellings ne quittait plus son piano et vocalisait, rouladait, trillait du matin au soir d'un gosier éperdu que la rage, encore plus que la fatigue, n'avait jamais éraillé ni faussé à ce point. Cette fois, la cuisinière des Buellings, absolument affolée, avait jeté son tablier et s'était enfuie sans retour.

\*  
\* \*

Camille faisait mieux que s'habituer à sa nouvelle existence : celle-ci lui plaisait par la diversité des occupations et l'atmosphère bienveillante, tout imprégnée de tendresse, qui régnait dans la maison. Aussi, les vieux Claes éprouvaient-ils grande satisfaction à lui voir reprendre peu à peu la force et l'éclat de ses vingt ans. Ce beau visage affectueux leur était une consolation.

L'enfant d'Adelaïde était sans doute pour quelque chose dans cette confiance que la jeune fille accordait de nouveau à la vie. Tout d'abord, elle avait paru assez indifférente à l'égard de ce petit que nul élan ne la portait à caresser, bien qu'un observateur pénétrant eût sans doute remarqué le regard prolongé qu'elle attachait parfois sur lui. Après cela, craignait-elle de déplaire à M<sup>me</sup> Lust en accaparant le marmot. Pourtant, cette contrainte qu'elle semblait imposer à son sentiment ne dura guère : l'enfant eut vite fait de l'appivoiser jusqu'à devenir son cher souci et comme son idole.

Sous prétexte de rendre service à Adelaïde, qui n'entendait pas s'affranchir des rudes besognes du ménage, l'orpheline avait décidé qu'elle s'occuperait dorénavant du petit garçon, et son zèle de nurse ne fit que croître en voyant la préférence que le marmot se mit à lui témoigner manifestement dès les premiers jours de son noviciat. De fait, il aimait cette voix câline, ce visage plus jeune, ces mains si douces, et il souriait à Camille de toute sa petite frimousse ronde et joyeuse.

— Mais Fille, disait parfois le bon père Claes émerveillé de la dextérité de sa nièce, on dirait que tu n'as jamais fait autre chose dans ta vie!

Tandis que la quincaillière ajoutait pardessus son éternel tricot :

— Mais oui, Chère, où est-ce que tu as appris ça donc?

Puis ils retombaient tous deux dans un silence dont il était facile d'interpréter les pensées.

Quelle consolation dans leur douleur si le cher soldat leur eût laissé un petit-fils qui, bien sûr, n'eût pas été moins vigoureux ni moins éveillé que celui-là! Oh! alors, quelle bonne raison de continuer à vivre! Et leur rancœur envers les parents de Camille reprenait toute sa force, en dépit de leur ferme propos d'oublier les vilénies de ceux qui n'étaient plus.

Lorsque le terrible accident s'était produit, le brasseur et sa femme se rendaient apparemment auprès de leur fille pour lui faire de nouvelles sommations d'avoir à se conformer au vœu de sa marraine défunte: l'exécuteur testamentaire, un prêtre, avait reçu mandat de choisir l'époux de la légataire, celle-ci étant deshéritée en cas de refus de se marier au gré de l'homme d'église. La guerre n'avait pas encore permis à ce dernier d'intervenir. Mais nul doute qu'il ne sortît tôt ou tard de sa réserve et n'entreprît de persuader la jeune fille en employant toutes les ressources de son ministère.

Ah! quel chagrin pour les quincailleurs s'il arrivait que l'orpheline se laissât convaincre! Mais ils s'alarmaient à tort; Camille gardait toujours dans son cœur le souvenir du bien-aimé: elle avait juré de refuser tout mariage et ne se préoccupait nullement de la visite éventuelle de ce prêtre d'affaires qu'elle saurait éconduire avec le dédain qu'il méritait.

Non, tout ce qu'elle espérait encore de douceur dans la vie, cette maison, seule, pouvait le lui donner; elle ne la quitterait plus pour se

dévouer à ses vieux parents. Et puis, elle chérissait maintenant ce petit garçon imprévu qu'elle prétendait élever, adopter à son tour comme avaient fait les bons quincailleurs avec l'enfant trouvé.

Il ne semblait pas du reste que Lust et sa femme prissent le moindre ombrage de cette tendresse accapareuse; ils en paraissaient même extrêmement heureux et n'en témoignaient que plus d'attachement et de déférence à la jeune fille. A leurs yeux, le bonheur de l'enfant passait avant tout, et quand même il dût être acheté au prix de l'effacement de leur propre tendresse. Aussi n'avaient-ils fait aucune objection lorsque la jeune nurse, sous prétexte que le nouveau bâtiment d'arrière-corps ou logeait les bons serviteurs était encore humide et malsain, s'était avisée d'installer le marmot dans sa chambre.

Les Claes lui avaient bien adressé quelques timides représentations sur cette fantaisie, qui devait l'exposer à tant d'embarras et de fatigues :

— Prends garde, Fille. Tu ne sais pas ce que tu vas entreprendre... Les petits ne sont pas toujours commodes surtout pendant la nuit...

Mais elle ne s'était pas laissé convaincre; la santé de l'enfant exigeait ce petit sacrifice qui n'aurait du reste rien de pénible avec un bébé d'aussi bonne composition. Et les vieilles gens, qui s'attachaient de plus en plus au petit garçon, avaient fini par approuver leur nièce dont la vaillance pleine d'initiative ajoutait une sorte d'admiration à la grande tendresse qu'elle leur avait tout de suite inspirée.

Et c'est ainsi qu'un berceau charmant, qui n'était autre que celui où Prosper avait dormi ses sommeils de nourrisson, égayait maintenant la chambre de l'orpheline.

\*  
\* \*

Elle avait retrouvé sa voix et, le soir, tôt retirée au second étage, elle fredonnait de jolies plaintes wallonnes pour endormir le petit. Les Claes, un peu surpris d'abord d'entendre chanter dans la morne maison, en étaient bientôt venus à attendre comme une joie le frais ramage de la jeune fille, de même que le bruit léger de ses allées et venues au-dessus de leurs têtes leur rappelait, sans amertume à présent et presque avec une sorte de plaisir, le gai tapage que faisait jadis leur grand garçon en se couchant, encore qu'il prît soin de feutrer ses pas. Oui, c'était comme un baume pour leurs oreilles d'écouter de nouveau les craquements des vieilles poutres du plafond, et ils s'endormaient d'un cœur moins douloureux dans le rêve que le passé ressuscitait...

Or, un soir de juillet, ils s'étonnèrent de ne pas entendre le doux chant qu'ils attendaient d'ordinaire pour se retirer dans leur chambre.

— Camille est en retard aujourd'hui, dit le quincaillier. Sans doute qu'elle reste bavarder avec les Lust avant de remonter avec le petit...

— Mais non, repartit M<sup>me</sup> Claes, il me semble bien qu'elle est chez elle... Seulement, il fait si

chaud ce soir que l'enfant n'est peut-être pas disposé à dormir.

— En effet, convint le paralytique, on respire péniblement. Je me dis parfois que, par un temps pareil, il fait malsain ici pour l'enfant...

— Je trouve que depuis ce matin, il n'a plus aussi bonne mine, remarqua la vieille dame. Mais c'est à cause de cette température...

Elle avait déjà songé à l'envoyer passer quelques semaines chez les Frémineurs où Clairette continuait de se fortifier et devenait une robuste paysanne. Mais elle n'osait en faire la proposition à son mari, tant elle redoutait que l'absence du petit garçon, qui entraînerait fatalement celle de Camille, ne replongeât tout à coup le brave homme dans une crise de léthargie morale.

En ce moment, le plafond fit entendre un craquement :

— Vous voyez qu'elle est remontée, dit M<sup>me</sup> Claes. C'est drôle tout de même que le petit est encore éveillé... Il est presque neuf heures.

Ils attendaient toujours que Camille chantât sa berceuse. Mais, ce soir, elle se taisait, occupée à une besogne qui devait l'agiter quelque peu à en juger par les gémissements successifs que proféraient les vieilles poutres de la chambre. Or, voilà que le bruit se renforça au point d'inquiéter les quincailleurs :

— Ça n'est pas naturel, déclara tout à coup M<sup>me</sup> Claes, Camille ne remue jamais comme ça. Pour sûr qu'il y a quelque chose qui ne va pas aujourd'hui. Si je montais une fois voir?

Déjà la vieille dame avait déposé son ouvrage et se levait pour sortir, quand soudain, la porte de la salle à manger s'ouvrit et Camille entra, la figure bouleversée :

— Tante Anna, dit-elle d'une voix angoissée, le petit n'est pas bien... On dirait qu'il ne peut plus respirer... Adelaïde est là-haut et ne sait que faire!

En même temps, elle fondit en larmes :

— Mon Dieu, j'ai si peur!... Oh, j'ai si peur que ce ne soit le vilain mal...

Très ému lui-même, quoique surpris de l'extrême pâleur de la jeune fille, le paralytique essayait de la rassurer :

— Voyons, Chère, ne te mets pas dans un état pareil... On va tout de suite aller chercher le docteur Buysse.

Et tandis que M<sup>me</sup> Claes sortait vivement de la pièce, il appuya sur un bouton électrique qui se trouvait toujours à portée de sa main. Quelques instants après, Lust apparaissait dans la salle et redescendait en toute hâte pour se rendre chez le vieux médecin, qui habitait rue de Jéricho, à deux pas de la quincaillerie.

Cependant la jeune fille était tombée sur une chaise à côté de son oncle; toute courbée, les mains appliquées sur son visage, elle demeurait dans un état de prostration profonde.

Et le vieux la considérait avec une compassion mêlée d'étonnement. Une telle sensibilité ne lui semblait pas naturelle chez la jeune fille; c'était maladif. Camille prenait décidément son rôle trop à cœur et sa santé ne manquerait pas de

s'en ressentir. Déjà il avait remarqué aussi cette flamme qui s'allumait dans ses yeux lorsqu'elle parlait de l'enfant :

— Allons, Fille, dit-il en lui posant la main sur l'épaule, tu t'effrayes peut-être pour un rien. En tout cas, il n'y a certainement pas de ta faute et tu sais bien que les Lust ne peuvent t'en vouloir...

Elle avait laissé retomber ses mains sur ses genoux et regardait le vieillard d'un air étrange :

— Oh! dit-elle d'une voix faible, ce n'est pas cela que je redoute... Mais s'il devait arriver malheur à ce petit, je me demande ce que je deviendrais!

En ce moment, un bruit de pas retentit dans l'escalier :

— Voilà le docteur!

Elle avait retrouvé ses forces. Elle se redressa et s'enfuit tandis que le paralytique restait seul dans l'anxiété de connaître le diagnostic du vieux médecin. Il avait roulé son fauteuil près de la porte ouverte et tendait l'oreille pour tâcher de saisir les paroles qu'on échangeait là-haut. Tourmenté de n'y rien démêler, il s'impatientait quand il entendit des cris d'enfant à plein gosier. En même temps, la quincaillière apparut sur le palier.

— Eh bien, femme?

— Ça n'est rien! Ça n'est rien! le petit va mieux! Buysse a fini, il arrive derrière moi...

En effet, le docteur entra justement dans la salle, sa trousse à la main, l'air très satisfait :

— Rassurez-vous mes amis, dit-il avec son bon sourire, tout va bien. N'empêche qu'on a bien fait de me faire chercher tout de suite sinon...

Il expliqua qu'au premier abord, il avait redouté la diphtérie... Fort heureusement, ce n'était pas la membrane qui obstruait la gorge de l'enfant, mais un mince tampon de ouate qu'il avait absorbé, on ne sait comment. Une petite opération l'en avait débarrassé en un clin d'œil, et ses cris, qui commençaient à s'apaiser, célébraient sa délivrance.

— Hé, dit-il avec une admiration joviale, c'est un solide gaillard! Un petit Hercule. Il n'y en a pas beaucoup comme lui, surtout en ce moment où les privations font tant de rachitiques. Allons, allons tout ira bien. Les Lust sont tout à fait rassurés maintenant. Le gamin va dormir et je parie que demain il sera encore plus gai que les autres jours...

Le médecin s'était depuis longtemps retiré que les vieux, oubliant de se coucher, continuaient à échanger leurs impressions au sujet de cette alerte, déplorant la forte commotion qu'en avait ressentie la jeune fille.

— Pourvu que celle-là ne tombe pas malade, à présent! dit le vieillard en hochant sa tête blanche. C'est très bien de se dévouer ainsi, mais il faut être raisonnable. Du reste, je lui parlerai sérieusement demain.

Ils allaient enfin se retirer lorsque la porte s'ouvrit doucement :

— Je ne vous dérange pas?

C'était Camille qui allongeait la tête dans l'entre-bâillement.

— Viens seulement, dit la vieille dame? Non, non, tu ne déranges pas du tout... Et, puis, tu comprends que nous n'avons guère envie de dormir...

La jeune fille entra vivement. Son visage, encadré d'une splendide chevelure fauve à moitié dénouée, rayonnait par dessus la robe de deuil...

— Il dort si bien, dit-elle en souriant. Je suis sûre qu'il ne s'éveillera pas avant six heures... Le pauvre petit! Il doit se rattraper vous pensez!

Elle n'avait jamais été aussi verbeuse et parlait avec volubilité, contant en ses moindres détails la journée de l'enfant :

— Oui, depuis ce matin, je voyais qu'il n'était pas comme les autres jours... Lui, qui est toujours si facile, et bien il geignait à chaque instant, ne restait pas tranquille une seconde. Et avec cela, impossible de lui faire prendre son biberon. Oh! que j'étais inquiète!

— Oui, Fille, repartit le vieillard d'un ton de reproche, nous comprenons que tu étais tourmentée; mais de là à te manger les sangs! Nous aussi, nous aimons beaucoup ce petit « frise poulet » et nous étions bien tristes en apprenant qu'il était peut-être en danger. Mais était-ce un motif pour perdre la tête comme tu l'as fait, surtout quand le souvenir d'un grand malheur... Vraiment, tu n'aurais pas été plus affolée si ce petit avait été ton propre fils...

Il poussa un profond soupir :

— Oh! oui, ton fils, l'enfant de notre Prosper!

La bonne quincailière intervenait à son tour :

— Ton oncle a raison, dit-elle affectueusement. Nous avons si peur que tu ne deviennes malade. Promets-nous d'être plus calme à l'avenir...

L'animation de la jeune fille était tombée; son visage avait subitement perdu sa coloration joyeuse et l'on eût dit qu'il se contractait comme sous un violent débat intérieur. Elle hésitait à répondre. Alors, elle s'approcha de son oncle dont elle saisit tendrement la tête vénérable dans ses mains :

— Et si j'avais mes raisons pour ne pas être aussi raisonnable que vous le voulez, dit-elle d'une voix sourde et tremblante, si ce petit Péro...

Ses paroles s'arrêtèrent devant une révélation formelle. Soudain, elle tomba aux genoux du vieillard dont elle couvrit les mains de larmes et de baisers frémissants.

Et le brave homme, stupéfait, interrogeait sa femme accourue près d'eux et regardait la jeune fille pâmée à ses pieds sans oser comprendre encore, essayant de démêler ces soupçons confus qui le hantaient depuis quelques jours, effaré tout à coup de voir poindre comme la douce aurore d'une grande joie au milieu de sa douleur.

— Ma pauvre enfant, murmura-t-il enfin, ma pauvre enfant, est-ce que tu deviens folle!

Mais elle, relevant son visage soudainement transfiguré par le bonheur :

---

— Demandez à Adelaïde si Péro n'est pas  
« mon » fils! Le fils de votre Prosper bien-aimé!  
Et dans un cri de supplication pathétique :  
— Oh! pardonnez-nous, Bon Papa! Pardon-  
nez, Bonne Maman!...

## CHAPITRE VIII

---

Comme on abaissait l'immense volet mécanique, le tripier Vergust retroussa ses manches et commença le triage des abatis destinés aux cantines du quartier.

La face mi-cramoisie, mi-bleue, le ventre bridé par un tablier maculé de sang, le gras petit homme ressemblait, avec le coutelas et l'affiloir passés dans sa ceinture, à l'un de ces personnages pantagruéliques échappés de quelque gravure de Gustave Doré.

La grande boutique avait arrêté les frais d'illumination pour ne garder qu'une seule lampe électrique dont la lumière, qui rejaillissait en vives paillettes sur les lambris de faïence, était encore fort suffisante pour permettre aux trois alertes servantes de se livrer, en toute frénésie, au nettoyage du parquet et des étals, tandis que M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Vergust calculaient posément au comptoir le gain de la journée.

La recette devait être assez fructueuse à en juger par l'entrain du tripier à jeter toute sorte de reliefs, peaux, fressures, cœurs de veau, pieds de porc et autres dépouilles de bêtes, dans le panier posé près du billot.

C'était sa contribution gratuite aux soupes populaires, et le gaillard ne lésinait pas.

— Eh bien, Femmes, dit-il en interrompant sa besogne, est-ce que vous avez maintenant fini avec les comptes?

— Presque, papa, répondit Emma Vergust; un peu de patience : c'est encore plus long aujourd'hui que les autres jours...

Et, comme les servantes venaient de sortir par la petite porte ménagée dans le volet afin d'inonder le trottoir, l'imposante M<sup>me</sup> Vergust prononça en se rengorgeant :

— On a fait cinq cents marks de plus que samedi passé...

— Femme, observa son époux avec sévérité, je vous ai déjà dit que je n'aime pas que vous comptez en marks, c'est du trop sale argent.

Car il avait ses délicatesses de patriote. En attendant, le boutiquier était fort satisfait; aussi, empoignant un cœur de bœuf violacé, dur et lisse comme une pierre vitrifiée, il le lança dans le panier aux provisions.

— Voilà, dit-il en essuyant ses mains à un torchon, les pauvres ne se plaindront pas que le bouillon est trop maigre!

Cependant les servantes s'apprêtaient à fermer quand un jeune homme enjamba lestement la bordure de la porte et sauta dans le magasin :

— Je vous salue, nobles dames! s'écria-t-il avec une plaisante emphase. Et vous, bonsoir, messire Vergust!

C'était le petit Louis comme on continuait à le nommer, un grand garçon de vingt-deux ans

à longue crinière blonde, fils du pâtissier Lavaert qui demeurait en face.

-- Le père m'a chargé de vous prévenir qu'il ne pourrait se rendre au *Château d'Or* avant dix heures à cause de la fabrication du pain blanc pour les malades, vous comprenez.

— Ca tombe bien, repartit Vergust; moi aussi, je dois encore travailler...

— Faites donc à votre aise, dit le jeune homme avec condescendance, le premier arrivé attendra l'autre...

Et se tournant vers les tripières qui rangeaient l'agenda et le grand livre dans le pupitre :

— J'espère, Mesdames, que vous êtes contentes de la journée? Hein, je n'ai pas besoin de le demander, ça marche toujours à vos souhaits?

Décidément, il n'entendait pas se retirer si vite et avait envie de causer. Après cela, son message n'était sans doute qu'une bonne occasion de visite. Comment imaginer en effet qu'un jeune artiste comme lui, élève dans la classe de déclamation au Conservatoire, eût consenti à remplir ce rôle de commissionnaire, à moins qu'une raison supérieure ne dominât sa fatuité de cabot?

Le riche corsage de M<sup>lle</sup> Emma, ses joues colorées des tons de la court-pendue, exerçaient sur lui un vif attrait depuis l'époque de sa précocité puberté, c'est-à-dire depuis six ou sept ans que le pâtissier Lavaert était venu s'établir en face de la triperie. De fait, Emma Vergust lui avait toujours semblé fort appétissante et il cherchait à être en coquetterie avec elle.

Bien longtemps déjà que l'aspirant cabotin la guettait chaque jour derrière les rideaux de sa chambre d'où, avec ses très bons yeux, il contemplait la jeune fille trônant au comptoir à côté de sa mère. C'est pour elle qu'il déclamaient du Corneille et du Racine devant le miroir de son lavabo, qu'il était tour à tour le Cid, ou Titus, se récompensant d'une tirade bien « gueulée » par un coup d'œil sur la charcuterie. Sans doute, arrivait-il parfois que Chimène ou Bérénice fût précisément occupée en ce moment à peser des oreilles de porc, à moins qu'elle ne renversât tout un lot de rouges et visqueuses nourritures dans le cabas d'une pratique au nez pointu... Qu'importe! Tel est l'éclat souverain de la jeunesse et telle la dose d'illusion dont elle remplit les yeux amoureux qui la regardent, que le jeune homme ne recevait aucune secousse fâcheuse de cette réalité, dont le prosaïsme, d'ailleurs plantureux et sain, le remplaçait agréablement de l'autre côté de la rampe...

Le petit Louis n'était pas un lourdaud; même il ne manquait pas d'intelligence ni d'une certaine grâce physique; nul doute qu'avec de l'étude, il ne devint quelque jour un assez passable Delaunay bruxellois.

A présent, quels étaient les sentiments de M<sup>lle</sup> Emma à l'égard du Campéador? Elle l'avait connu éphèbe et s'était fort amusée de voir pousser ses moustaches. Elle le regardait sans déplaisir, trouvant de la gentillesse à ses manières. Mais il ne lui faisait « piquer aucun fard » comme disent les petites ouvrières et n'avait pas

encore réussi à toucher son cœur. Du reste, elle ne le prenait pas au sérieux, le considérant comme bien plus jeune qu'elle, encore qu'il fût son aîné de près de trois ans.

Certes, il était impossible qu'elle n'eût pas remarqué la flamme de ses yeux quand il la regardait, et son furtif manège derrière les rideaux de sa fenêtre; mais elle n'en était nullement émue, bien qu'elle n'en fût pas agacée non plus.

Elle plaisantait volontiers avec lui sans l'autoriser, toutefois, à aucun propos trop hardi.

Telles étaient du moins ses façons envers le jeune Lavaert avant la guerre. Depuis, elles s'étaient modifiées sensiblement et jusqu'à devenir très réservées, voire très sèches. La jolie tripière, fille énergique et dont le patriotisme s'était éveillé en apprenant la mort du fils Spreutels et de tant d'autres vaillants Bruxellois du quartier, rendait des services à certains émissaires du Gouvernement belge. Elle les documentait dans la mesure de ses moyens et leur fournissait des vivres gratuitement. Aussi, comprend-on le profond mépris qu'elle nourrissait contre ces jeunes gens en âge de servir mais trop lâches pour passer la frontière.

En dépit de ses vingt-deux ans et d'une constitution très robuste, le petit Louis n'avait pas encore été appelé sous les armes. Grâce aux démarches de son père, il avait obtenu plusieurs sursis, sous prétexte de hernie. Mais son cas ne trompait personne d'autant plus que pour se rendre au Conservatoire, l'étudiant gravissait les

fortes rampes de la ville à bicyclette. Il n'avait du reste pas l'air de se douter, de sa naïve outrecuidance et continuait à mener bonne vie sans prendre souci des réserves que certaines gens mettaient dans leur façon de l'accueillir. La subite froideur de M<sup>lle</sup> Emma qu'il avait attribuée d'abord au trouble sentimental que son beau physique causait à la jeune fille, finit, en persistant, par le tirer de sa suffisance. Il lui était extrêmement pénible de supposer que la jolie tripière eût le cœur engagé autre part. Aussi redoublait-il de ruses pour la voir et lui adresser force madrigaux sous une forme railleuse. Ce soir, il s'était habillé avec plus de recherche que d'habitude. Peut-être se croyait-il irrésistible avec cette lavallière de soie multicolore dont les pattes voltigeaient sur un veston de velours noir, assortiment de nuances qui eût déconcerté un peintre, même futuriste.

Cependant, les deux dames ne semblaient guère pressées de répondre à l'aimable question du jeune premier et continuait à ranger les livres sous la tablette relevée du pupitre. Enfin, la placide M<sup>me</sup> Vergust se redressa lentement :

— C'est vrai, dit-elle, on n'a pas encore trop à se plaindre, nous autres...

Et, se tournant vers son mari :

— Il est temps que je vais soigner pour le souper...

Sur ces mots, elle disparut, non sans une certaine majesté, par la porte qui donnait accès dans les appartements privés.

— Attendez, Caroline, s'écria le tripier, vous devez...

Il n'acheva pas la phrase et sortit précipitamment à son tour, comme pour faire une recommandation urgente à sa femme. Mais ce n'était qu'un prétexte pour laisser aux jeunes gens toute liberté de « se causer ».

Certes, le petit Louis ne lui inspirait qu'une très médiocre sympathie; à son point de vue ce n'était qu'un poltron et un désœuvré. Mais il n'oubliait pas que le père Lavaert faisait fortune tout comme lui et que son fils n'était pas un gendre à dédaigner. C'est pourquoi le sentiment de Louis pour Emma, sans le réjouir absolument, ne le contrariait pas outre mesure; selon les jours, il l'envisageait même avec plus ou moins de complaisance. Fallait-il encourager ou non cette amourette? La question embarrassait le gros homme qui hésitait encore à y répondre et temporisait, confiant du reste dans l'intelligence de sa fille, qui n'était pas une nature à se laisser embobeliner. Toutefois, cela traînait et il était à souhaiter que les choses prissent une allure plus décidée: le tripier voulait savoir à quoi s'en tenir sur les intentions du jeune homme et sa brusque retraite de ce soir n'était qu'un moyen de le mettre à l'aise afin qu'il pût s'expliquer librement.

\*

\* \*

Cependant, la jolie fille n'avait pu réprimer un mouvement de dépit en se trouvant seule avec son soupirant. Elle descendit les deux marches du comptoir, ouvrit la grande armoire frigorifique et, sans mot dire, se mit à enfermer les reliefs de triperie rassemblés sur un dressoir.

— Vous êtes comme si sérieuse, ce soir, M<sup>lle</sup> Emma?

Faute de mieux, il avait mis une intention bruxelloise dans ces mots. En vérité, il ne s'était pas attendu à la chance d'un entretien sans témoin. L'occasion le prenait de court sans lui avoir permis de « répéter », et le raccord s'en ressentait.

— C'est vrai, repartit froidement la jeune fille, je n'ai pas du tout l'envie de rire.

Il s'appuyait du coude droit au comptoir, le pouce dans l'entournure du gilet, une jambe croisant l'autre :

— Vous avez du chagrin? fit-il sur un ton plaisant. Voyons, contez-moi ça, je vous consolerais...

Elle se retourna brusquement dans l'intention de lui décocher quelque verte réplique, mais demeura sans voix devant l'élégante désinvolture de sa pose. D'ailleurs, il essayait son sourire le plus caressant, ses regards les plus magnétiques. En dépit de sa ferme résolution de l'éconduire promptement, elle ne pouvait quand même s'empêcher de le trouver bien fait. Et une honte lui venait de constater qu'elle le méprisait plus de loin que de près.

— Eh bien! dit-il, vous ne répondez pas!

Comme vous avez tort! Je serais un si bon confident!...

Elle s'était baissée pour saisir le panier de victuailles préparé par son père et essayait de le soulever dans l'intention de le déposer au fond de l'armoire réfrigérante. Mais, quelle que fût la vigueur de ses bras, la charge était décidément trop lourde.

— Attendez, Mademoiselle Emma, je vais vous aider!

En même temps, il accourut, empoigna le panier par ses deux anses, le balança et, d'un effort facile, le lança dans le coffre.

Elle le regardait avec surprise :

— Je ne vous croyais pas si fort, dit-elle d'une voix moins indifférente. Ça n'est pourtant pas au Conservatoire que...

— Bé, c'est justement ce qui vous trompe! répondit-il avec une joyeuse fatuité. On nous oblige à faire toute sorte d'exercices dans les classes. Car un acteur ne doit pas seulement avoir une bonne voix, mais aussi des muscles. Il faut être un « costaud », quoi!

— Allons donc, et pourquoi ça?

— Hé, les pièces ne manquent pas où l'on est forcé d'emporter sa maîtresse à bras tendus, à moins qu'on ne l'étouffe comme Othello!

— Eh bien! c'est du propre!

Il sourit à ce cri naïf : elle était vraiment drôle mais combien plus séduisante encore!

De fait, jamais Emma Vergust n'avait été plus en beauté que ce soir. C'était une superbe blonde d'une carnation chaude, lactée comme les

Madeleines de Rubens. La chevelure, étagée et trop fournie d'ondulations ne convenait peut-être pas très bien au caractère de son visage qui se fût mieux accommodé d'une mode plus simple. Mais tel quel, cet édifice capillaire ne laissait pas que de faire impression; aussi bien, le jeune artiste en admirait surtout la couleur rutilante et la soyeuse matière. Comme d'habitude, la jeune fille portait un corsage assez échancré qui découvrait la naissance d'une gorge aux fermes contours au-dessus de la bavette dentelée d'un coquet tablier à pochettes; cette tenue de travail lui donnait comme un charme de plus, celui de l'intimité.

Cependant, le petit Louis, que les aromes bizarres flottant dans la triperie achevaient de troubler, se rapprocha tout à coup de la jeune fille. Il éprouvait la sensation que l'air était brûlant autour d'elle et comme chargé d'un invincible parfum d'amour...

— Mademoiselle Emma, dit-il avec une sorte de hardiesse mêlée d'embarras, est-ce que vous ne me donnerez pas quelque chose pour ma peine?

— Eh quoi donc, s'il vous plaît?

— Oh, vous savez bien ce que je veux dire...

Elle devint sérieuse :

— Non, pas de plaisanterie, savez-vous!

Mais comme elle se retournait sans défiance pour fermer le bahut frigorifique, le jeune homme l'empoigna soudainement par la taille et lui appliqua dans le cou la ventouse ardente de sa bouche.

Elle se dégagea d'un brusque mouvement et saisissant un affiloir qui traînait sur le billot :

— Allez-vous-en! s'écria-t-elle, blême de colère en se frottant la nuque avec dégoût. Allez vous-en ou je vous...

Il s'était vivement reculé et, tout déconfit :

— Ça été plus fort que moi! Il faut me pardonner Mademoiselle Emma... Vous savez bien que je vous aime!

— Allez-vous-en, je vous dis!

Il prit un air humble et soumis :

— Oui, je m'en vais... Mais je suis bien triste... Je croyais que, vous aussi, vous m'aimiez un peu...

Elle s'était ressaisie : un flot de sang empourpra son visage.

— Moi, vous aimer! s'écria-t-elle avec véhémence. Ah! merci bien, alors!

— Oh! pourquoi donc?

Elle le regarda fixement :

— Parce qu'on ne sait pas aimer un lâche!

— Oh!

— Oui, un lâche! poursuivit-elle en déchargeant tout ce qu'elle avait sur le cœur, un lâche qui s'amuse ici, fume des cigarettes, embrasse les femmes quand les compagnons de son âge se battent pour nous de l'autre côté!... Oui, vous êtes un lâche et encore plus lâche de ne pas avoir honte de votre lâcheté!

C'était la première fois peut-être qu'on lui disait aussi brutalement, en face, l'opinion qu'on avait de lui. Il en restait tout abasourdi et, mal-

gré son habituel aplomb, ne trouvait aucune réplique.

— Voyons, finit-il par murmurer, vous savez bien que je suis régulièrement exempté du service... J'ai été malade...

— Taisez-vous! Vous avez été malade pour la frime, oui!

— Alors, il eut un sourire de compassion :

— Oh! ma chère enfant, je pourrais vous répondre beaucoup de choses, mais vous ne comprendriez pas!

— Parce que je suis trop bête, peut-être!

— Non, mais c'est de la... philosophie, comme nous disons...

Elle éclata d'un rire strident :

— Parce que je suis trop bête, peut-être!

— Je ne plaisante pas, fit-il froidement. Et bien, s'il faut que je m'explique, je ne veux pas marcher parce que la guerre est un non-sens au point de vue social... La guerre, c'est tout à fait contraire à mes principes!

Elle se demandait s'il parlait sérieusement.

Mais oui, il avait l'air tout à fait convaincu.

— Et vous croyez, s'exclama-t-elle avec emportement, que ça n'est pas contraire aux principes des autres? Ils doivent pourtant se battre, eux! Ah! on serait propre si tout le monde pensait comme vous!

— N'empêche que j'ai raison, reprit-il avec assurance. D'ailleurs, mon père, qui est un homme de sens, m'approuve absolument et ça me suffit.

Tant d'impudence la confondait :

— Est-ce que vous êtes fou?

— Et puis, continua-t-il sans prendre garde à cette remarque insultante, il y a encore une raison supérieure qui me défendrait de partir...

— Et quoi donc? Ça, je serais une fois curieuse de savoir!

Il se redressa et, avec une écrasante dignité :

— Je me dois à mon art!

C'en était trop. Il se moquait d'elle. De nouveau, elle lui cria d'une voix exaspérée :

— Allez-vous-en pour l'amour de Dieu! Vous me dégoûtez. Je ne sais plus vous voir!

Il ne la connaissait pas sous cet aspect violent qui ne la rendait que plus excitante encore. Ah! elle ne jouait pas un rôle : elle était la vérité, l'indignation même!

Il comprit tout à coup qu'elle avait une âme et qu'il ne l'en aimait que plus profondément. Alors, avec timidité :

— Voyons, Mademoiselle Emma, si je m'en allais là-bas, près des autres, est-ce que vous seriez contente? Est-ce que vous me pardonneriez? Est-ce que vous...

Il n'osait plus exprimer toute sa pensée. Elle éclata d'un rire furieux, outrageant...

— Partir, vous! Quelle farce! Est-ce que vous sauriez quitter vos petites femmes du Conservatoire!

\*  
\* \*

En ce moment, trois coups secs résonnèrent sur la porte du volet-rideau. Effrayé, le jeune homme s'était vivement rapproché du comptoir.

— Oui, cachez-vous seulement, dit-elle d'un ton de pitié. Ce sont peut-être les boches qui viennent vous chercher. Ça vous apprendra!

En même temps, d'un pas résolu, elle se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit sans défiance.

Un étrange individu surgit dans la triperie.

— Bonsoir, mademoiselle!

C'était une sorte de chemineau, misérablement vêtu, qui marchait courbé et clochant sur un pied bot. Son visage bruni, émacié, était entouré d'un collier de barbe sombre, hirsute. Sous son large front ombragé de cheveux grisonnants, un seul œil étincelait, le droit, tandis que le gauche demeurait invisible sous les paupières fermées et comme aspirées du dedans. Embossé dans une cape flottante et rapiécée que soulevait le bras armé d'un bâton, le visiteur, auquel il eût été difficile d'assigner un âge exact, ressemblait à un gueux de Callot.

Il aperçut tout à coup le fils du pâtissier :

— Oh! excusez, mademoiselle, je vous dérange sans doute?

— Mais pas le moins du monde, protesta vivement la jeune fille encore frémissante, je mettais justement monsieur à la porte...

— Oui, balbutia le jeune homme, je partais.

— Non, non, rectifia énergiquement M<sup>lle</sup> Vergust, je vous flanquais dehors!

Tout pantois, le jeune comédien lui adressa

un regard de reproche à attendrir le marbre des étals :

— Vous êtes impitoyable, mais vous verrez si je...

— Allez-vous-en! repartit la jeune fille, et ne remettez jamais les pieds ici, savez-vous!

Mais il ne bougeait pas, cherchant une phrase de congé.

Cependant, le borgne s'était redressé sur son gourdin et regardait l'artiste avec une insolente fixité :

— Eh bien, Monsieur, dit-il d'une voix impérieuse, qu'est-ce que vous attendez pour obéir à l'injonction de Mademoiselle? Faut-il que je m'en mêle?

Stupéfait, le fils Lavaert dévisageait cet étrange individu dont la façon de s'exprimer contrastait avec sa minable apparence. Pourtant, il eut un haut-le-corps de révolte et, d'un ton d'acteur, dans une pose à la Corneille :

— Ah ça, mon ami, à qui donc croyez-vous parler?

L'homme fit un pas et dardant sur lui son œil acéré :

— A un lâche! dit-il tranquillement.

— Monsieur!

— Oh! tout le monde vous connaît fort bien reprit le vagabond. Vous êtes le fils du pâtissier d'en face. Vous êtes un pleutre et de vingt-deux ans encore! Après cela, ce n'est peut-être pas votre faute. Vous n'avez apparemment dans les veines que le sirop de grenadine que fabrique Monsieur votre père!

Le garçon pâlit sous l'outrage :

— Misérable! s'écria-t-il dramatiquement d'un ronflant organe d'acteur. Vous m'insultez quand vous devriez trembler. Ah! prenez garde que le plus lâche de nous deux ne soit pas celui que vous pensez!

Et, emporté comme dans l'élan d'une tirade il emprunta tout à coup le tutoiement de l'invective :

— Hé, tu comptes sans doute sur tes infirmités pour m'insulter impunément? Et bien, que ce soufflet sur ta chienne de face te détrompe!

Mais, prompt comme un lutteur, le vagabond avait saisi au vol le poignet du Lovelace et le broyait dans sa main puissante. Le jeune homme poussa un cri et s'affaissa sur les genoux.

— Mon petit monsieur, dit le chemineau, c'est moi qui vous giflerais si je n'en avais le dégoût!

Cette fois, M<sup>lle</sup> Vergust était accourue, effrayée des progrès de l'altercation :

— Lâchez-le seulement, dit-elle, et qu'il s'en aille!

— A vos ordres, Mademoiselle!

Et, desserrant l'étreinte de sa poigne, il abandonna le jeune premier qui se releva piteusement. Toute la morgue du beau Louis était tombée : dans son effarement, il avait la sensation de jouer un drame :

— Qui donc êtes-vous? dit-il sourdement et comme s'il était en scène.

L'homme se mit au diapason et donna la réplique en ricanant :

— Un justicier!

Puis, ramassant son bâton, il continua avec une tranquille ironie :

— Mon petit, je vous ai souvent entendu pérorer au cabaret parmi vos pareils. Il paraît que la guerre est contraire à vos principes philosophiques. Ah, qu'il est beau d'être philosophe à votre âge! Je croyais, moi, que l'une des grandes qualités de la jeunesse c'était d'être enthousiaste, exaltée, voire un peu folle... Je croyais aussi que la jeunesse aimait la liberté... Est-ce que la Liberté serait contraire à vos principes? Oubliez-vous donc que c'est pour elle que nous luttons? Car, cette guerre, nous ne l'avons pas cherchée, je suppose? Nous la subissons. La Belgique se défend contre un odieux envahisseur. Que répondez-vous à cela? Que vous vous rendez à discrétion au plus fort? Non, vous n'allez pas sans doute jusque là. Mais vous dites : « Que les autres résistent et se battent. Moi, je m'en dispense. Je me dois à mon art! ». En vérité, c'est admirable! Ah! quelle perte immense ferait le Monde si vous succombiez, le fusil à la main!  
*Qualis artifex pereo!*

Le vagabond fit une pause. Il y avait dans l'éclair de son œil unique, dans le son âpre de sa voix quelque chose qui angoissait le jeune homme.

— Je veux être juste pourtant, reprit-il avec dérision; est-ce une idée, mais il me semble que, chez vous, la couardise garde encore un peu de tact. Au moins, vous ne vous êtes pas encore avisé de faire des conférences, comme certains de vos amis. L'autre jour, n'ai-je pas entendu

déclarer par l'un des vôtres — un jeune gaillard qui se croit poète — que ce qu'il y avait de plus cruel pour nous dans cette affreuse guerre, c'est « le silence des lettres françaises »! Hé! les massacres, ça ne fait pas matière! Mais « le silence des lettres françaises »! pensez donc! Voilà le deuil, voilà le désastre! Et il débitait cela, en smoking, sur une estrade, sans se douter de son ignominie... Ah! sinistres petits pîtres qui posent au penseur, dissertent sur la guerre, osent même parler de leurs sentiments patriotiques du haut d'une tribune, oubliant qu'il leur est interdit d'ouvrir la bouche et qu'ils n'ont d'autre droit que d'être muets, comme des eunuques qu'ils sont. Ah! ceux-là, on les démasquera un jour!

Le petit Louis écoutait ce gueux dominateur sans faire un geste de protestation. Il n'essayait plus de se donner le change : il était réellement un oisif, un inutile, un lâche. La rougeur de la honte lui brûlait le front. Sa toilette de fantaisie augmentait encore son malaise, car l'uniforme du soldat lui semblait à présent le seul vêtement que pût endosser un garçon de son âge. Non, la voix de sa conscience ne pouvait plus être étouffée : elle parlait plus haut que ses sophismes. C'en était fait : une résolution lui venait de se réhabiliter vis-à-vis de soi-même et de tous.

Assez de déclamations. Il voulait être un héros réel, non plus fictif.

— Et maintenant, fit le vagabond qui estimait en avoir assez dit, je crois que Mademoiselle ne vous retient pas...

Soudain, le jeune homme se cacha la figure derrière ses mains :

— Mademoiselle Emma, Mademoiselle Emma, implorait-il avec des larmes, ne me chassez pas comme cela! Je vous aime sincèrement. Dites-moi seulement une bonne parole. Oui, je vous le jure, je partirai... Mais pardonnez-moi avant que je m'en aille... peut-être pour toujours!

Le visage de la jeune fille s'était détendu. Les pleurs de ce grand garçon l'attendrissaient visiblement. Cette fois, elle croyait presque à la sincérité de sa détermination.

Elle fit signe au chemineau d'abandonner son attitude provocante et, d'une voix radoucie :

— Eh bien oui, je vous pardonnerai si vous faites votre devoir.

La physionomie du jeune homme s'éclaira :

— Je partirai et pas plus tard que demain!

Peut-être n'exigeait-elle pas autant de hâte :

— Et comment ferez-vous? interrogea-t-elle avec un accent de sollicitude. Passer la frontière n'est pas aussi commode que vous pensez...

— Tant pis, fit-il d'un air résolu, je saurai bien me débrouiller...

Mais elle n'avait pas confiance dans le génie pratique de cet intellectuel.

— Vous ne connaissez pas le pays. Vous vous ferez tout de suite pincer...

En même temps, elle adressait un regard à l'étrange visiteur comme pour l'engager à donner son avis.

— Mademoiselle a raison, confirma ce der-

nier. Il faut suivre des chemins que peu de gens connaissent. Un guide est nécessaire...

Il toisa le jeune homme d'un air moins dur et, satisfait sans doute de son examen :

— Etes-vous bien décidé? dit-il en dardant sur lui son œil fulgurant. Vous ne jouez pas la comédie?

— Oh, Monsieur, épargnez-moi!

— Allons, c'est bien... Trouvez-vous ce soir à dix heures au *Lion Belge*, rue Saint-Géry. Et ne vous étonnez pas si je vous apparaissais sous un autre costume. Nous causerons. C'est moi qui vous ferai passer...

— Vous?

— Moi-même.

Le jeune homme le regardait avec une stupéfaction profonde. Il ne put s'empêcher de répéter la question qu'il avait déjà posée tout à l'heure :

— Mais qui êtes-vous donc?

Le gueux eut un mouvement d'épaules :

— Vous êtes bien curieux. Vous voulez le savoir? Et bien moi aussi, je joue un rôle dans ce drame gigantesque qui bouleverse le monde. Je suis un acteur, mais un vrai!

Le fils Lavaert ne put réprimer un frisson qui fit sourire le chemineau.

— Allons, n'ayez donc pas peur, reprit celui-ci d'une voix plus calme. Soyez discret surtout et fiez-vous à moi.

Il le congédia :

— A ce soir!

Alors, le jeune artiste prit son feutre mou posé

sur le comptoir et le tourna un instant dans ses mains à la recherche d'une phrase de retraite :

— Mademoiselle Emma, balbutia-t-il enfin, je ne vous reverrai pas avant longtemps, peut-être même que...

L'émotion l'empêcha de continuer. Mais la jeune fille s'était avancée :

— Allons, Louis, j'oublie tout, dit-elle d'une voix affectueuse. Partez et tâchez de revenir!

— Oui, je reviendrai, fit-il avec exaltation. Et alors, est-ce que vous... m'aimerez un peu?

Elle détourna légèrement la tête, mais tendit sa main. Il comprit que c'était son « Va, je ne te hais point ».

— Ah! s'écria-t-il transfiguré par la joie, je veux vous conquérir!

Et se jetant sur la main qu'on lui abandonnait, il la baisa longuement avec toute la ferveur d'un beau Léandre.

— Oh! merci! merci! dit-il en se redressant. Cette fois, je me sens le courage de tout braver! Adieu!

Sa sortie fut bien faite. Il était parti depuis quelques instants que la jeune fille demeurait encore toute rêveuse, appuyée contre le billot.

Le chemineau la regardait en souriant :

— Un conscrit de plus, grâce à vos beaux yeux, Mademoiselle!

Alors, posant son bâton sur une table, il fouilla dans la doublure de sa veste et en retira une enveloppe qu'il tendit à la jeune fille :

— N'oublions pas le principal. Voici le courrier pour les Claes et consorts. Un de mes hom-

mes viendra chercher les réponses demain soir à la même heure. C'est convenu?

— Bien, répondit la jeune fille avec docilité, je ne bougerai pas d'ici.

— A propos, reprit l'étrange personnage, je me suis procuré un cochon pour votre père. On vous l'apportera vendredi, parfaitement occis et salé.

Elle le remercia et lui remit à son tour un paquet ficelé d'avance :

— Vos provisions, dit-elle. Je les ai préparées moi-même.

— Oh! ce n'est pas de refus, reprit-il, en enfermant l'objet dans sa musette. Je vais entamer ça au *Lion Belge*. La route a été longue et je meurs de faim.

En ce moment, la voix de Vergust se fit entendre dans l'antichambre.

— Eh bien, fille, qu'est-ce que vous chipotez encore par là? On mange, savez-vous!

L'homme sourit, sachant que le prudent tripier était depuis longtemps aux écoutes, mais se garderait bien de paraître.

— Je me sauve, Mademoiselle; jusqu'au revoir!

Il remarquait son air soucieux, ses yeux humides :

— Au moins, vous ne regrettez pas?

Elle rougit et alla ouvrir la porte principale :

— Soyez bon pour lui, dit-elle avec embarras.

Il est encore si...

— Compris, ma chère enfant, fit-il avec une cordialité joviale. Allons, point de mélancolie.

Hé! on vous le ramènera un jour ou l'autre votre beau garçon!

Elle entendit le bruit de sa chaussure de bois retentir sur le trottoir, puis s'éteindre brusquement au détour de la rue.

On l'appelait de nouveau :

— Eh bien! Emma?

— Och, mais oui, je viens, je viens!

Deux larmes brillaient au bord de ses paupières. Vite, elle les écrasa du doigt et s'élança dans la maison...

## CHAPITRE IX

---

Le petit De Bouck ne s'était pas remis aussi promptement de sa blessure qu'il l'avait fait accroire à ses parents. Après une longue convalescence, c'est seulement au cours de l'hiver, et sur son insistant désir, qu'il était enfin rentré en Belgique pour occuper à l'ambulance de Furnes les fonctions de médecin suppléant en vertu d'un diplôme régulier de l'Université d'Oxford.

En effet, grâce aux « honneurs » conquis à ses examens précédents, à son talent de praticien suffisamment éprouvé, il avait été promu d'emblée au grade de docteur malgré les deux ans d'internat qui lui restaient à faire pour obtenir en Belgique le parchemin définitif.

Sa spécialité d'oculiste le recommandait du reste au moment où l'ennemi, dans sa barbarie systématique — seul domaine où il puisse se prétendre raffiné — s'ingéniait à l'expérimentation d'une arme d'autant plus odieuse, qu'elle devait, sinon produire la mort de l'adversaire, s'attaquer à ses yeux et les brûler pour toujours.

Il fit des cures heureuses et sauva nombre de soldats d'une cécité complète. Dans ses lettres clandestines, il ne disait rien de son renom grandissant; mais celles de James De Leuw, moins discrètes, s'en faisaient l'écho enthousiaste.

Si le médecin parlait peu de lui en dehors de ce qui regardait sa santé, en revanche il ne tarissait pas sur la bravoure de son compagnon et la popularité dont il jouissait au régiment. A diverses reprises, on avait offert à James un emploi d'interprète auprès de l'état-major, étant donné qu'il parlait couramment l'anglais. Mais il l'avait décliné ne voulant pas quitter ses vaillants camarades. Son courage, sa dextérité, son sang-froid surtout l'avaient tout de suite recommandé à l'attention des chefs. C'était un troupière modèle et « un good humoured fellow ». Ami de la chance et du hasard, il n'avait encore reçu que de légères blessures.

Promu sergent depuis la dernière rencontre, on venait de le désigner pour l'école militaire de Gaillon, où l'on formait hâtivement de jeunes officiers avec les soldats d'élite.

Cette nouvelle valait à Théodore une foule de compliments dont il n'osait trop se réjouir à la pensée du rôle encore plus militant que son fils remplirait par la suite. Confiante dans l'avenir depuis la guérison de son ami, Martha tâchait à reconforter le brave homme; mais, quant à elle, sa vie, très occupée, ne lui laissait guère le temps de s'abandonner à de sombres prévisions. Au surplus, son cercle de relations s'étendait de plus en plus. Elle voyait maintenant Charlotte

De Bouck tous les jours depuis que leurs cantines avaient été réunies dans le même local; la jeune fille s'était prise pour elle d'une grande sympathie et lui parlait volontiers de James qu'elle ne pouvait assez remercier du dévouement qu'il avait témoigné à son frère; elle se rappelait à peine la figure du soldat, mais elle le connaissait si bien à présent par les lettres de Victor!

Un jour, à la cantine, elle demanda à Martha le portrait de son frère :

— Oh! je voudrais tant l'avoir, Mademoiselle, pour le mettre avec ceux de Victor, de Prosper Claes et de mon cher Ernest!

Craignant que M<sup>me</sup> De Bouck ne se formalisât d'un tel caprice, Martha fit une réponse évasive: elle ne possédait qu'une seule photographie de James : à la première occasion, elle demanderait à celui-ci de lui en envoyer un autre exemplaire. Mais l'échéance était trop longue au gré de la jeune fille :

— Est-ce qu'on ne peut pas tirer un portrait d'après celui que vous avez?

— Je ne pense pas, fit Martha en se déroband, l'épreuve n'est pas assez nette.

Charlotte la prit gentiment à la taille :

— Et si vous me donniez votre portrait en attendant?

— Oh! mais je n'en ai pas!

— Mais vous pourriez vous rendre chez le photographe... Tenez, voulez-vous y aller avec moi... On se ferait tirer ensemble...

— Oh! non il ne faut pas!

— Et pourquoi donc? insista Charlotte. Ce serait si gentil. Est-ce que nous ne sommes pas des amies maintenant...

— Oh! je vous aime de tout mon cœur, chère Mademoiselle, mais ce que vous demandez est impossible...

— Mais pourquoi donc, voyons?

La troupe enfantine venait de sortir du réfectoire et les jeunes filles demeuraient seules au fond de la grande salle :

— Je vous en prie, repartit Martha dont les yeux s'étaient humectés, ne m'interrogez pas davantage. Oh! ce n'est pas que j'y mette de la mauvaise volonté mais...

Elle éprouvait un profond regret de faire violence à son affection pour Charlotte. Très émue, elle s'était assise au pupitre du contrôle affectant de compter une pile de bulletins et de cartes. Soudain, deux bras enlacèrent son cou et une voix lui murmura à l'oreille :

— Voyons, Mademoiselle, puisque maman n'en saura rien...

La jeune fille se retourna stupéfaite, mal impressionnée d'abord. Mais Charlotte lui souriait de toute sa tendresse :

— C'est le désir de Victor d'avoir notre portrait ensemble, dit la bonne enfant. Pardonnez-lui, mais il m'a tout raconté dans sa dernière lettre...

Elle resserra son étreinte et, comme si un premier rayon de bonheur perçait tout à coup à travers sa mélancolie :

— Oh! chère sœur, que je suis contente!

Une joie profonde inondait tout à coup le cœur de Martha :

— Charlotte!

Et les amies se tinrent longuement embrassées, mêlant leurs douces larmes.

\*

\* \*

Martha ne se doutait pas qu'elle eût une autre alliée, et c'était Camille qui savait en détail le roman du petit De Bouck.

La beauté de M<sup>lle</sup> L'Hoest, son éducation, sa fortune faisaient grande impression sur la charbonnière qui, depuis l'installation de l'orpheline chez les Claes, apparaissait volontiers à la quincaillerie et se montrait heureuse des visites que lui rendait la jeune fille. Or, dans ses entretiens avec la négociante, il était rare que Camille ne fût amenée à parler de Martha et ne se complût à vanter ses mérites. Elle aimait du reste sincèrement la fille du coiffeur et s'était promis, en accomplissement du vœu que lui avait souvent exprimé Prosper, d'aplanir les obstacles que la vanité de la charbonnière apporterait au bonheur de son fils.

Certes, l'impérieuse femme reconnaissait toutes les qualités de M<sup>lle</sup> De Leuw et se faisait à présent très indulgente aux relations plus intimes que sa fille avait nouées avec elle. Martha continuait du reste à rendre de grands services aux De Bouck en se chargeant de leur courrier secret, qu'elle avait le moyen de faire parvenir

à destination et de recevoir avec une singulière ponctualité.

Toutefois, la charbonnière n'allait pas encore jusqu'à comprendre, ou à excuser du moins, l'inclination de son fils pour une jeune fille de si modeste condition; elle ne pouvait se figurer que ce sentiment fût bien profond. D'ailleurs, dans sa position nouvelle et avec la réputation qu'il était en passe d'acquérir, Victor ne manquerait pas de revenir de lui-même à une plus saine appréciation d'un acte qui s'opposait peut-être à sa dignité et à celle des siens. Il saurait se dégager : elle l'y aiderait au moment opportun. Au fond, l'orgueilleuse commerçante entrevoyait à présent une autre union pour son fils, parfaite et honorable en tous points celle-là, et c'était son mariage avec M<sup>lle</sup> L'Hoest. Car il lui semblait impossible qu'à son retour, le médecin ne se sentît irrésistiblement attiré par la belle fiancée de son ami Claes, de même qu'elle ne doutait pas que celle-ci, son deuil terminé, ne considérât comme un devoir très doux d'accorder sa main au plus cher camarade de Prosper.

Cette perspective lui apparaissait avec une telle évidence que la fille de Théodore ne lui causait plus la moindre inquiétude : elle allait même jusqu'à compter sur le tact de la jeune fille pour la faire renoncer de soi-même à son rêve impossible. Aussi, se sentait-elle disposée à convenir de ses mérites avec une bonne grâce, qui tenait autant de la sincérité que du désir de complaire à Camille en se rangeant à son avis.

De fait, elle n'avait jamais été si aimable ni

si conciliante vis-à-vis de personne. Sa figure, plutôt dure et sèche, s'adoucissait en présence de Mlle L'Hoest et souriait aisément; elle gardait même son expression bienveillante longtemps après que la jeune fille s'en était allée, de telle sorte que le charbonnier pouvait connaître à l'humeur agréable de sa femme les jours de visite de Camille.

Cependant M<sup>me</sup> De Bouck était trop intelligente pour rien laisser transparaître de ses dessein en face de l'orpheline. C'est ainsi qu'elle s'abstenait de faire l'éloge de son fils et même d'en parler. Il est vrai que Camille la prévenait à cet égard : pénétrée de reconnaissance envers le jeune médecin, elle s'informait de lui avec une sollicitude à laquelle la négociante était d'autant plus sensible qu'elle lui semblait de bon augure pour la réalisation facile de ses espérances. Toutefois, et par des transitions dont elle avait le secret, l'orpheline savait toujours mêler le nom de Martha à l'entretien, exprimer sa vive affection pour la fille de Théodore en insistant avec une douce mélancolie sur l'amitié qu'elle inspirait à Prosper, lui qui savait combien son cœur était fait de bonne complaisance, de dévouement et d'abnégation.

— J'ai pensé souvent, avoua-t-elle un jour, qu'il l'aurait épousée si nos parents n'avaient pas eu l'idée de nous fiancer. Elle était digne de lui plus que moi...

— Etes-vous sincère? s'était récriée la charbonnière. Mais c'eût été une mésalliance!

— Prosper ne l'eût pas envisagé comme cela,

répondit Camille fermement : il était au-dessus des préjugés pour une foule de raisons dont la meilleure était encore la générosité de son caractère...

— La fille d'un coiffeur!...

— Sommes-nous sûres que nos ancêtres n'aient pas exercé des professions aussi modestes? Et puis, ne vous êtes-vous jamais demandé d'où M<sup>lle</sup> Martha tenait cette grande distinction... Sa mère était Irlandaise m'a dit Prosper, apparentée à une noble famille...

— Pensez-vous?

N'importe, M<sup>me</sup> De Bouck, tout en protestant de son estime pour M<sup>lle</sup> De Leuw, ne lui accordait plus qu'une importance très secondaire, persuadée que son fils, dont la longue absence aurait attiédi l'amour, se résignerait sans peine à remplir les vœux de son cœur maternel.

En attendant, elle comblait M<sup>lle</sup> L'Hoest d'attentions et de flatteries délicates, mais sans laisser deviner à personne son projet ambitieux. Toutefois, les visites de Camille chez la négociante, n'avaient point échappé à l'espionnage infatigable d'Hortense Buellings. Tout de suite, la fille du sellier s'était émue de ces relations amicales et avait soupçonné les intentions de la charbonnière. Jadis, elle s'était facilement résignée à l'indifférence de Victor De Bouck, qui n'avait guère été qu'un pis-aller pour elle. Mais la réputation du jeune docteur réveillait aujourd'hui ses rancunes contre lui, en même temps que son désir de le retrouver après la guerre moins dédai-

gneux de sa personne. Encore fallait-il pour cela qu'une provinciale tombée du ciel ne vînt pas se jeter en travers de ses espérances. C'est pourquoi, elle avait renoué avec les De Bouck un commerce aimable pour se faire bien venir et s'assurer en même temps de leurs véritables sentiments à l'égard de l'étrangère. Mais M<sup>me</sup> De Bouck, qui n'était pas dupe au point de se méprendre sur la cause de ce faux empressement, apaisa tout de suite la curiosité dangereuse de sa voisine en lui répétant à chaque visite que M<sup>lle</sup> L'Hoest avait juré de rester fidèle au souvenir de son fiancé et de retourner un jour au couvent pour n'en plus sortir jamais. C'était une décision irrévocable. Puis elle parlait de son fils et transmettait ses bons souvenirs, laissant entendre que, dès son retour, le jeune homme ne manquerait pas d'épouser une demoiselle de son entourage à laquelle il ne fût pas antipathique et dont les talents le délasseraient des fatigues de sa profession...

Et Hortense Buellings s'abandonnait à ce patelinage, ne doutant pas que la charbonnière ne lui fît des avances discrètes. Aussi, le portrait du soldat en uniforme kaki, qu'elle avait l'occasion de voir dans le salon des De Bouck, l'inspirait-elle à tel point que, rentrée chez elle, la méchante « pecque » se dévêtait en Lakmé pour vocaliser à tue-tête devant son armoire à glace, jusqu'à ce qu'elle s'abattît, toute frissonnante de désir, dans les bras d'un invisible Gérald...

A présent, elle faisait bon mépris de toutes ses rivales et passait fièrement devant la triperie

Vergust pour échanger un regard de défi avec M<sup>lle</sup> Emma qui n'y prenait pas garde :

— Oui, elle fait semblant de rien, celle-là, disait-elle à ses parents, mais ça n'empêche que son beau Louis en avait assez et l'a plantée là!

\*  
\* \*

Car c'était vrai que le comédien Lavaert avait disparu depuis tantôt un mois, sans qu'on sût par quelle coulisse ni quelle trappe.

Le pâtissier stupéfait, et qui tremblait d'être mandé à la kommandantur, accusait son fils de la plus noire ingratitude. Mais ses lamentations ne trouvaient aucun écho sympathique dans le quartier qui approuvait généralement le jeune homme et considérait sa fuite comme une réhabilitation. L'insolent damoiseau avait enfin laissé sa vie coquette, sa douce paresse, ses plaisirs amoureux et les tartelettes de son père. Le soufflé héroïque l'avait visité. Il était parti pour faire son devoir. Que sa conduite servît d'exemple à ses lâches compagnons et purgeât les rues de cette jeunesse musclée et couarde qui flânait sans vergogne dans la ville!

L'événement défraya longtemps les conversations au Château d'Or, où le pâtissier avait reparu après quelques jours de découragement et d'anxiété. Comme le beau Louis était plus que majeur, on ne pouvait sérieusement incriminer son père de l'avoir laissé partir; au surplus, celui-ci n'était pas suspect de s'être jamais mon-

tré « militariste », comme il disait, vu les démarches qu'il avait faites jadis pour soustraire le jeune homme à la conscription.

La Kommandantur le laissa donc tranquille, ce qui apaisa ses craintes d'être frappé d'une amende, sinon son ressentiment d'avoir été « joué » par son fils.

Pourtant, l'évasion du conservatorien était loin de faire tort à la pâtisserie : le magasin et le salon de consommation ne désemplissaient plus depuis ce jour, malgré les dix pour cent dont Lavaert, profitant aussitôt de l'affluence, avait encore majoré le prix, déjà doublé, de tous les gâteaux. Ses deux demoiselles de magasin étaient sur les dents, et lui-même, qui n'avait pour tout aide qu'un petit gâte-pâte de quatorze ans à peine, eût succombé devant ses fours si, de temps à autre, il n'était remonté des souterrains, la toque de percale en arrière, son blanc costume maculé de taches, pour humer le frais de la boutique et éponger avec un torchon son visage cramoyé, ruisselant de sueur. Loin d'inquiéter les estomacs susceptibles, cette apparition était aussitôt saluée d'un concert de compliments, auxquels tout d'abord le défiant bonhomme ne voulut rien comprendre.

Mais peu à peu, il se laissa persuader qu'il était un père patriote et que ses récriminations n'avaient été qu'une manière de donner le change à la Kommandantur. Le soir, au *Château d'Or*, il devenait belliqueux et, excité par Vergust, prononçait de véritables philippiques contre les em-

busqués et leurs parents. Ah! s'il avait eu seulement dix ans de moins!...

— Vous dites ça, faisait le tripier goguenard, mais vous êtes bien content de ne pas être plus jeune...

— Parole d'honneur! s'enrageait le pâtissier en frappant du poing sur la table. Et tenez, il y a des moments où je me demande si...

Il s'arrêtait de parler comptant sur l'effet de cette réticence.

— Qu'est-ce que vous vous demandez? reparlait Vergust, si vous n'iriez pas faire des « pâtées » au front? Mauvaise affaire, car vous ne sauriez pas les vendre aussi cher qu'ici!

Mais le pâtissier se contentait de hausser les épaules. Et attendant, il dénonçait à l'indignation du quartier le boulanger Decock établi quelques maisons plus loin, lequel s'était avisé de faire de la pâtisserie soi-disant bourgeoise avec de la farine prélevée vraisemblablement sur les sacs de l'alimentation. Oh, ce n'était pas cette concurrence qui fâchait l'orateur! Mais Decock avait deux fils en âge d'être soldats, qui ne s'étaient pas encore engagés. Encore si ces gaillards se fussent occupés à quelque chose! Mais non, ils flânaient toute la journée en chantant, pour comble, des airs de bravoure!

— Oui, depuis le matin, ils sont en train de gueuler « Toréador en garde! » et « Gloire immortelle de nos aïeux! ». C'est un peu fort! Je ne sais plus les entendre. La première fois que je les rencontre je leur f... ma-main sur la figure!

Mais ces rodomontades ennuyaient Buellings

toujours impatient qu'on entamât la partie de cartes :

— Est-ce qu'on joue oui ou non? grognait-il. Tout à l'heure, il va être temps de partir...

Le sellier se desséchait de plus en plus, ressemblant à une momie démaillotée d'une époque très ancienne. Il jeunait avec l'héroïsme de l'avare, soutenu par sa bile et les perspectives de gain que lui assuraient ses réserves de cuir enfermées en d'impénétrables cachettes. Pourtant, les confidences de sa fille sur l'amabilité de M<sup>me</sup> De Bouck avaient quelque peu adouci son humeur à l'égard du charbonnier; depuis ce jour, il l'acceptait plus volontiers comme partenaire, lui épargnant ses injures quand celui-ci commettait quelque bévue. Du reste, rassuré sur le sort de son fils, De Bouck se montrait à présent moins distrait, sinon plus adroit.

En revanche, le hargneux bourrelier en voulait plus que jamais à Vergust, quoique son attitude envers lui continuât à garder ostensiblement les formes de la bonne entente. Il reprochait au tripier l'activité de son commerce, ses bénéfices énormes et, par dessus tout, cette bienfaisance qui n'était certainement chez lui que du calcul et un moyen de se rendre populaire. Est-ce qu'il n'avait pas imaginé à présent d'exposer dans sa boutique le portrait d'une demi-douzaine de prisonniers auxquels la maison envoyait régulièrement des « colis »? Quelle ostentation de philanthropie!

Buellings enrageait de l'entendre partout appeler « ce brave Vergust », « ce généreux

Vergust », « cet excellent Vergust »; comme le paysan d'Athènes, il l'eût volontiers proscrit, en inscrivant son nom fut-ce sur une simple écaille de moule, tant ces éloges sempiternels lui étaient insupportables. Pourtant, la pensée de voir un jour la consternation du poussah, lorsqu'il apprendrait l'inclination du glorieux fils De Bouck pour Hortense, apaisait parfois sa haineuse rancune. Car il ne doutait pas que le tripier, après le départ inopiné du fils Lavaert, n'eût tout de suite reporté ses vues sur le jeune médecin. Aussi, essayait-il de le faire parler.

Un soir que ces ennemis intimes venaient de quitter le charbonnier et s'attardaient encore dans la rue, la conversation tomba tout naturellement sur l'oculiste et le brillant avenir qui lui était réservé.

— Ce qui est bien chez ce garçon, dit le sellier d'un air détaché, c'est qu'il n'oublie pas ses connaissances... Voulez-vous croire que dans sa dernière lettre il a dit à sa mère qu'elle doit nous faire beaucoup de compliments?

— Tiens, fit le tripier, De Bouck ne m'a pas causé de ça...

— Ça se comprend, M. Victor a seulement parlé de nous... Il a même demandé si Hortense avait toujours du goût pour le chant et le piano...

Vergust s'était arrêté pour souffler selon son habitude et, appuyé sur son gourdin, une jambe croisée sur l'autre dans une pose d'Incroyable :

— Eh bien! il en a du temps pour penser à ça!

Quoique très froissé de cette remarque inconvenante, le sellier se contint :

— Ça n'a rien d'étonnant, dit-il d'une lèvre pincée, M. Victor est un fin connaisseur en musique. Quand il est venu à notre petite soirée avant la guerre, j'ai bien vu que ça lui faisait plaisir d'entendre ma fille... Il l'a beaucoup félicitée.

— Mais oui, accorda Vergust en reprenant la marche, c'est un garçon bien poli...

— Non, non, s'écria Buellings, c'est parce qu'il admire ma fille. Je dois dire du reste que ce soir-là Hortense a chanté mieux que sur le théâtre!

Vergust stoppa de nouveau :

— Et bien, c'est dommage que vous ne savez pas entendre M<sup>lle</sup> L'Hoest chez les Claes... Ça c'est quelque chose!

A cette remarque, qui réveillait sa rage de n'être plus reçu chez les quincailliers et que terminait une exclamation si dédaigneuse pour le talent de sa fille, le sellier ne put retenir un grincement de dents :

— Ah oui! celle de Tirlemont!

— L'autre jour, poursuivit le gros homme, elle a chanté en haut pendant que nous faisons la partie en bas dans le magasin. Eh bien, ça est bête à dire, mais je ne savais plus continuer à jeter mes atouts tellement que j'avais des larmes dans mes yeux! Et puis, après, elle a joué sur le piano un petit air mais si vite, si vite, qu'un piano mécanique n'aurait pas su le faire comme elle. Oh! tout le monde dit que c'est une artiste de premier ordre...

Et le tripier s'enflammait : M<sup>lle</sup> L'Hoest

n'était pas seulement une virtuose... Jamais on n'avait vu une si belle personne, si gracieuse et si aimable, sans compter que c'était une ménagère modèle. Ah, ce n'est pas elle qui avait peur d'aller au marché Sainte-Catherine ou de faire la file avec son cabas devant le bureau de l'alimentation! Non, elle n'était pas fière...

— Et puis, ajoutait-il en se cambrant sur sa canne, elle est si bonne pour les enfants! Vous devriez la voir avec le petit d'Adelaïde. On dirait que c'est elle qui est sa maman... De Bouck a raison : il me disait encore l'autre jour que celui qui mariera la nièce des Claes ne sera pas à plaindre. Il aura une femme d'intérieur, une bonne mère de famille, et un gros sac par dessus le marché!

Et, mettant une sourdine à sa voix qui résonnait dans la rue silencieuse :

— Entre nous, est-ce que vous ne croyez pas que les De Bouck ont des intentions sur elle? Pour moi, ça est clair comme le jour!

Jamais la bile de Buellings n'avait été si fortement remuée; cet éloge de M<sup>lle</sup> L'Hoest, qui n'était qu'une façon de faire ressortir le profond égoïsme et tous les autres défauts de sa fille, le mettait hors de lui. Seule, la crainte de laisser entrevoir son but secret par quelque riposte de colère l'avait empêché d'interrompre le tripier. Mais recouvrant peu à peu son sang-froid :

— Une chose que vous ignorez, ricana-t-il, c'est que M<sup>lle</sup> L'Hoest a juré de ne pas se marier et qu'elle rentrera dans un couvent après la

guerre. C'est elle-même qui l'a dit à M<sup>me</sup> De Bouck, qui l'a répété à ma fille...

— En voilà une bonne!

Et Vergust d'éclater de rire.

— Puisque je vous le dis, grînça le sellier. Oui, oui, c'est comme ça.

— Et vous le croyez? Alors vous êtes encore de la bonne année! Avec ça que les jeunes filles ne changent pas d'idées tous les jours!

Et, jubilant de ruiner les sottes prétentions de son compère, il représentait la nièce des Claes tout émue à la fin de la guerre de revoir l'ami intime de son fiancé et finissant par lui inspirer un profond amour aussitôt partagé. Le couvent, quand on était si jeune, si belle et si « fortunée », quelle farce!

— Vous dites que Victor De Bouck est un fin connaisseur en musique : oui, mais il s'y connaît en autre chose aussi. Et il sera bien servi avec M<sup>lle</sup> L'Hoest sous tous les rapports : ça je vous le garantis!

— Vous ne savez pas ce que vous dites, repartit sourdement le sellier. Alors pourquoi est-ce que M<sup>me</sup> De Bouck aurait raconté à ma fille que la nièce des Claes devait rentrer dans un couvent?

— Tiens donc, interrompit le tripier, pour cacher son jeu!

Certain des propos tenus par la charbonnière, Buellings n'en avait jamais suspecté les motifs, tant la fausse amabilité de la négociante berçait son espoir. N'empêche que la remarque de Vergust lui causait du malaise :

— Vous vous trompez, c'est si facile de dire que les gens se moquent de vous...

Et oubliant de dissimuler :

— Alors, les compliments de M. Victor, ça est aussi de la farce peut-être?

— Pourquoi pas? Est-ce qu'on vous a montré le papier?

Buellings haussa les épaules :

— Comme ça, il n'y a pas moyen de discuter et je vais me coucher.

Il faisait brusquement demi-tour sans même souhaiter le bonsoir à son compagnon, quand un homme déboucha d'une impasse et lui barra le passage :

— Fotre carte t'itentité!

C'était un gros soldat barbu, le casque profondément enfoncé sur la tête, le fusil en bandoulière, qui braquait sur le sellier l'œil fulgurant d'une torche électrique.

Tremblant, Buellings se fouilla :

— Un instant, dit-il avec humilité, je l'ai sur moi.

Soudain, il frémit : son portefeuille n'était pas dans sa poche.

— Et pien?

— Ecoutez, Monsieur, je n'ai pas ma carte, mais je suis M. Buellings; j'habite ici tout près...

Cependant Vergust ne s'était pas éloigné, et son carnet à la main, attendait tranquillement l'issue de ce petit colloque. En désespoir de cause, le sellier en appela à son témoignage :

— Hein, Vergust, que j'habite au 42 de la rue?

— Vous dites ça, répondit le tripier, mais ce monsieur n'est pas forcé de vous croire...

— Allons, intima le soldat, il faut me suivre à la Kommandantur.

Le sellier essaya de parlementer, mais rien ne faisait : le patrouilleur semblait inexorable.

Tout à coup, Vergust eut un haut-le-corps.

— Hé, mais c'est M. Mosheim ! Je me disais bien... Pardon de ne pas vous avoir remis dans l'obscurité.

— Ça n'est rien, mon cher mossieu Vergust... Comment ça va ?

Il expliqua que ce n'était pas pour son plaisir qu'il était de ronde ; mais il devait s'incliner devant les ordres supérieurs et faire son service avec d'autant plus de conscience qu'on se défiait de lui, vu sa qualité d'Alsacien.

Depuis longtemps des relations aimables s'étaient établies entre le landsturm et le tripier : celui-ci, malgré sa répugnance, avait jugé imprudent de garder une attitude hostile envers cet homme impénétrable. Aussi avait-il donné des ordres pour qu'on servît Mosheim royalement et à prix réduit chaque fois qu'il viendrait s'approvisionner à la boutique.

Cependant, cet échange de politesse, commençait à rassurer le sellier :

— Allons, vous savez bien à qui vous avez à faire M. Mosheim, dit-il, de sa voix la plus mielleuse. Vous me connaissez depuis longtemps.

Mais Mosheim lui envoya de nouveau dans la figure le jet fulgurant de sa torche électrique :

— Oui, je fous connais pien, dit-il froide-

ment. C'est la première fois que fous êtes si boli avec moi...

— Oh! monsieur Mosheim...

— Non, fous n'êtes pas boli avec moi... Mais ça ne fait rien, un jour fous le regretterez, car moi, je sais beaucoup de choses...

Buellings s'effarait :

— Mais je vous assure, Monsieur Mosheim, que jamais je n'ai eu l'intention de...

— C'est bien, repartit le policier, mais je dois faire mon devoir. Fenez avec moi.

Alors, Vergust s'interposa, et, avec la bonhomie de sa grosseur :

— Voyons, M. Mosheim, ne faites pas attention pour cette fois. Tenez, mon ami Buellings va vous donner vingt marks et ce sera bon comme ça...

L'homme fit d'abord quelques objections, mais il était évident que cette transaction ne lui déplaisait pas :

— Et bien pour fous, mon cher mossieu Vergust, je veux faire quelque chose car il n'y a rien à dire sur fous qui êtes un prave homme...

Et se retournant vers le sellier atterré :

— Allons, donnez seulement vingt marks pour mon embrunt de kuerre et fous êtes libre...

Force fut à Buellings de s'exécuter.

— Est-ce qu'il est pon au moins? dit le soldat en examinant le billet de banque à la lumière de son projecteur, je fiendrai vous porter un reçu demain matin...

— Non, non, c'est inutile! repartit vivement le sellier qui ne redoutait rien tant qu'une visite

du louche personnage. Ne vous dérangez pas, Monsieur Mosheim, j'ai confiance en vous...

— Comme fous foulez...

Minuit sonnait au beffroi de Sainte-Catherine. La rue était déserte et noire. Alors, sans crainte de se compromettre, le tripier offrit au landsturm de l'accompagner :

— Puisque nous allons du même côté, on fera un bout de chemin ensemble...

— Mais afec blaisir!

Et les deux hommes s'enfoncèrent dans l'obscurité, tandis que Buellings se traînait chez lui, tout penaud de sa coûteuse mésaventure, furieux contre Mosheim, contre Vergust et même contre lui.

— Ils me le payeront, ils me le payeront! répétait-il entre ses dents.

Mais cette menace ne le calmait pas, tant il sentait son impuissance à rien entreprendre contre de si redoutables adversaires.

En attendant, il alla réveiller sa femme pour lui faire partager sa colère et l'accabler de malédictions à propos de ce portefeuille que, dans sa négligence, elle lui avait laissé oublier...

— C'est votre faute, c'est votre faute! criait-il; et maintenant vous me devez vingt marks! Non, je ne vous en fais pas quitte!

## CHAPITRE X

---

L'occupant devenait nerveux, se sentant incapable d'imposer la paix comme fait le seul vainqueur.

Cette guerre, qu'elle ne pouvait finir à son gré, épuisait l'Allemagne; depuis longtemps, les réserves étaient épuisées et les munitions n'arrivaient plus qu'au jour le jour. Il fallait donc que la guerre défrayât la guerre et qu'on décrêtât le vol de tout ce dont commençait à manquer la race pillarde et déprédatrice par excellence.

Les bureaux d'embusqués travaillaient sans répit aux arrêtés de réquisition, qui devaient bientôt recouvrir les murs des carrefours. L'idée de la grande gêne que dénonçaient ces brutaux oukases apaisait la rage impuissante du patriote, bien résolu du reste à lutter contre les vautours avec toute l'astuce de la faiblesse et à ne laisser dans leurs serres que ce qu'il ne lui coûterait rien de perdre.

Pour l'instant, c'était surtout la pénurie de cuivre qui inquiétait l'ennemi; déjà les états-majors avaient recommandé à leurs troupes de ne pas gaspiller les munitions. Afin de donner le change et ne point paraître agir sous la con-

trainte d'une nécessité absolue, on avait annoncé la réquisition du cuivre comme éventuelle et sans en fixer la date. N'importe, le Belge s'était défié; aussi des quantités énormes du précieux métal avaient-elles disparu quand l'arrêté comminatoire fut soudainement placardé aux quatre coins de la Ville.

On s'y soumit avec nonchalance. Mais l'apport de quelques kilos de bronze ne satisfaisait pas l'occupant. Les perquisitions commencèrent, effectuées par des soldats qui ne sentaient pas la honte d'être devenus des cambrioleurs.

Il va sans dire que Mosheim était tout désigné pour accomplir cet office dans la rue de Flandre; en effet, il n'était guère de maison, tant soit peu importante, où il n'eût fait jadis ses offres de service et dont sa mémoire ne se rappelât les moindres détails de l'ameublement avec une fidélité de plaque photographique. Or, il arriva que ses perquisitions, en général peu fructueuses, finirent par éveiller la méfiance de l'autorité; celle-ci, sans parvenir à établir le fait, soupçonna que le landsturm transigeait pour son compte avec les particuliers qu'il connaissait de longue date, et le délégua dans un autre quartier de la ville où, d'ailleurs, ce ne fut qu'un jeu pour lui de nouer de nouvelles relations qui le dédommageaient de celles qu'il avait été obligé de rompre.

Il s'ensuivit que la plupart des constats de Mosheim furent considérés comme nuls et que de nouveaux sbires, incorruptibles ceux-là ou moins accommodants, enquêtèrent derechef dans

certaines maisons et notamment chez Buellings, qui en fut pour son pot-de-vin au landsturm et se vit condamné à une forte amende à raison des cuivres que l'on découvrit dans ses caves. Le sellier était d'autant plus exaspéré que ses amis et connaissances avaient échappé aux nouvelles perquisitions ou les avaient subies impunément. Aussi roulait-il dans sa tête de sinistres projets à l'égard de ce damné Vergust, de Spreutels, de Lavaert, et surtout du père Claes, lequel jusqu'à présent, on ne savait pourquoi, n'avait reçu la visite d'aucun soldat allemand.

✱

\* \*

En effet, la quincaillerie, qui plus que tout autre maison devait appeler l'attention de l'autorité, attendait toujours les perquisiteurs. Il était impossible qu'on l'eût oubliée et qu'elle ne fût activement surveillée.

Il est vrai que Lust et Bernard avaient livré une assez notable quantité de métal pour ne pas craindre d'être sérieusement inquiétés au sujet des énormes réserves de marchandises qu'ils s'étaient chargés d'enfouir en lieu sûr. Au surplus, les livres avaient été revisés de telle sorte qu'ils pussent au besoin témoigner de la sincérité de leurs déclarations. Quant au vieux quincaillier, il se reposait entièrement sur ses employés et ne montrait aucune inquiétude.

Que lui importaient d'ailleurs à présent les arrêtés, les vols, les vexations de l'ennemi? Il

avait son petit-fils et dès lors tout lui devenait indifférent de ce que faisait la kommandantur.

« Pardonnez-nous Bon Papa! » s'était écriée Camille le jour de sa confession pathétique. Ah! s'il avait pardonné! Mais la vraie faute, jugée au point de vue d'aujourd'hui n'eût-elle pas été de ne l'avoir point commise! Comment ne pas la bénir comme un bienfait quand elle lui donnait cet enfant tant de fois rêvé, ce robuste petit gars qui, vivante image de Prosper, avait du vrai sang des Claes dans les veines! A présent, d'avoir reçu une telle consolation dans leur malheur, les pauvres vieux étaient presque tentés de croire à une Providence.

La fausse grossesse d'Adelaïde, ses fréquents voyages dans le pays de Jodoigne, ses connivences avec la sœur tourière du couvent où se trouvait enfermée Camille, l'accouchement clandestin de la jeune fille, toute cette intrigue feuilletonesque s'était dénouée sans dommage pour aucun de ses acteurs.

Il est vrai que Camille avait exigé que son fils fût inscrit sous son nom sur les registres officiels. Mais personne ne la connaissait dans le village perdu où elle était venue s'accoucher et rien ne faisait craindre que son secret ne s'ébruitât avant qu'elle y consentît elle-même pour son fils et la fierté de sa conscience.

Le petit Prosper avait près de quinze mois aujourd'hui et tenait solidement sur ses jambes. Déjà, il donnait les signes d'une vive intelligence et articulait à ravir certains mots.

Aussi bien, on s'en occupait beaucoup mais

sans qu'il devînt pour cela volontaire et insupportable. On eût dit qu'il comprenait la joie de sa venue dans cette maison douloureuse et voulait se montrer patient sous les tendresses dont on l'accablait. Sa ressemblance avec son père, quand celui-ci avait le même âge, était telle que l'on pouvait redouter qu'elle ne frappât les personnes qui avaient connu Prosper enfant. Mais les vieilles gens ne s'en réjouissaient que davantage. La vue de cet enfant les rajeunissait d'un quart de siècle et leur cœur, un moment engourdi par le chagrin, s'ouvrait de nouveau aux émotions joyeuses d'une sorte de résurrection du fils bien-aimé. L'âme de Prosper habitait dans ce petit garçon : c'est ainsi qu'elle était immortelle...

Le vieillard goûtait une telle félicité qu'il se demandait parfois s'il ne faisait pas un heureux songe. Mais non, le petit était là qui jouait gentiment et sans bruit à ses pieds; il le voyait remuer ses cubes colorés, les juxtaposer avec une attention suivie, une adresse surprenante. Penché sur l'accoudoir de son fauteuil, le paralytique s'intéressait à ses jeux, lui donnait des conseils :

— Hé, Fils, moi, je ferais comme ça. Regarde...

Et du bout de sa canne, il poussait les cubes à la vraie place. L'enfant battait des mains, levait sa jolie tête bouclée et souriait au bonhomme en le remerciant de ce mot qu'il disait le mieux :

— Bon papa!

Camille n'avait qu'un regret, celui de ne pouvoir avouer sa maternité devant tous. Mais quel-

ques âmes d'élite avaient deviné son secret et ne lui en témoignaient qu'une affection plus respectueuse ou plus tendre. C'est ainsi que Bernard savait la vérité, prenant sur lui pour cacher la joie qu'il en ressentait.

Or, il arriva qu'un jour, surpris par Camille dans une pose d'adoration auprès de l'enfant endormi, cette exclamation lui était échappée :

— Oh! excusez-moi, Madame!

Il avait oublié de l'appeler Mademoiselle comme à l'ordinaire. Mais la jeune femme ne voulut pas qu'il essayât de réparer sa prétendue méprise :

— Oh! laissez, dit-elle affectueusement. Oui, mon ami, c'est le fils de Prosper. Votre cœur l'avait deviné et j'en suis bien heureuse!

Depuis la mort de son patron, le pauvre infirme n'avait encore goûté un si doux moment.

Au reste, la beauté de Camille le subjuguait au point que son affection pour la fille de Théodore s'en était épurée sinon amoindrie : la souffrance d'un amour impossible ne le torturait plus. Il aimait Martha comme une sœur, ce qui l'avait affranchi de sa timidité et lui donnait à présent cette confiance charmante avec laquelle il entretenait la jeune fille à chacune de ses visites dans la quincaillerie.

Elle y venait plus souvent que jadis, attirée non tant par ses devoirs de pourvoyeuse que par la tendresse que lui inspirait le petit garçon. Et Camille la chérissait depuis le séjour qu'elle avait fait aux *Peupliers* en suite de l'ordonnance du docteur Buysse. Martha était venue l'y rejoin-

dre; sous les ombrages de cette paisible retraite, les deux femmes, dans le cœur à cœur de l'intimité, s'étaient fait de mutuelles confidences et leur amitié, selon le vœu de Prosper avait été scellée pour toujours.

C'est également au cours de ces vacances à Watermael que la vieille maman Frémineur s'était bien vite doutée de la véritable identité du soi-disant « fils d'Adelaïde ». D'abord elle avait décidé de se taire dans la crainte de contrarier la jeune femme; mais sa joie devait bientôt l'emporter sur la discrétion.

Un soir, penchée sur le berceau de l'enfant, elle ne put s'empêcher de dire à Camille :

— J'ai tant prié madame Sainte-Marie qu'elle nous a rendu notre Prosper. Car le voilà qui dort dans son petit lit comme il y a vingt-cinq ans... C'est lui! Oh! moi je sais que c'est lui!...

## CHAPITRE XI

---

Un matin, deux soldats apparurent dans la quincaillerie et, très poliment, annoncèrent à Lust qu'ils venaient perquisitionner.

C'étaient de jeunes hommes, simples lignards, mais d'apparence distinguée sous le vilain uniforme gris. En l'absence de Bernard, le contremaître leur exhiba les reçus délivrés par le bureau des cuivres et constatant que la maison avait fourni tout le métal dont elle disposait.

— Bien, fit celui qui semblait le plus âgé et s'exprimait couramment en français; nous nous permettrons de visiter d'abord le magasin si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Très surpris de ces manières courtoises, mais qui ne laissaient pas quand même de lui inspirer quelque méfiance, Lust répondit aussitôt :

— Faites à votre aise!

Ils croyaient que les recherches allaient être minutieuses, mais, contre toute attente, les soldats avaient terminé leur examen au bout d'un instant.

De nouveau l'aîné des deux s'adressa au contremaître :

— Mon compagnon va m'attendre ici pendant que je visiterai le premier et le second étage. Voulez-vous bien prévenir le patron?

Lust se disposait à monter dans la salle à manger où se tenait la famille quand il se ravisa. En effet, pour inspirer plus de confiance aux policiers, il demeura dans le magasin :

— Un instant, dit-il, je vais téléphoner...

Et il décrocha le cornet du petit appareil placé près du pupitre. Aussi bien, on entendait les recors d'un moment à l'autre et tout le monde était sur ses gardes.

—Allo! C'est vous patron? Ces messieurs de la kommandantur sont ici pour faire la visite. On va venir chez vous... Y a-t-il du dérangement? Non? Très bien...

Et remettant le cornet en place :

— Vous pouvez monter, messieurs; pas besoin que je vous accompagne?

Mais en ce moment la porte s'ouvrit et Camille s'avança dans le magasin. La vue de cette belle jeune femme impressionna si vivement les soldats que, spontanément, ils se découvrirent au lieu de se contenter du simple salut militaire.

— Messieurs, dit-elle avec une hauteur polie, je vais vous conduire...

— Il n'est pas nécessaire que nous montions tous les deux, répondit le plus âgé. Mon compagnon restera ici et je ferai seul la visite des appartements.

— Comme vous voudrez, Monsieur, acquiesça la jeune femme. Je vous montre le chemin...

Les Claes achevaient de déjeuner.

— Ne vous dérangez pas, je vous prie, dit le soldat en ôtant son calot qu'il garda à la main. Excusez-moi, je ne serai pas long...

Il parcourut rapidement la salle à manger dont les beaux meubles parurent l'intéresser un instant, entra dans la chambre à coucher et revint aussitôt :

— J'ai fini au premier étage, dit-il en s'inclinant devant les vieux quinquaiillers que la surprise restait muets. Pardonnez-moi, mais je dois faire mon devoir...

Et se tournant vers Camille :

— Mademoiselle veut-elle me conduire au second?

La contenance de la jeune femme ne semblait plus aussi ferme. Son visage s'était altéré. Très pâle, elle hésita un instant à répondre, interrogeant des yeux ses parents dont la tête venait de se courber comme sous une soudaine tristesse. Mais avant que le soldat eût pu s'étonner, elle se dirigeait vers la porte :

— Je vous précède, Monsieur...

Et l'Allemand, après un profond salut aux deux vieillards, sortit derrière elle. Camille avait gravi la première volée de l'escalier quand elle s'arrêta comme oppressée et dut s'appuyer à la rampe. Déjà le soldat l'avait rejointe sur l'étroit palier. Il vit qu'elle éprouvait un grand malaise :

— Je vous en prie, Mademoiselle, ne vous gênez pas pour moi, reposez-vous le temps qu'il faudra. Rien ne presse.

— Merci, Monsieur, murmura-t-elle, j'ai monté un peu vite... Cela va passer...

Mais elle ne parvenait pas encore à réagir. Quant au soldat, il n'osait lui proposer son aide soit qu'il craignît de la froisser par un attouchement, soit qu'il éprouvât une certaine timidité devant une si belle personne. A tout hasard, il posa une main sur la rampe afin que la jeune femme se retint à son bras en cas de défaillance. Cette main n'avait rien de celle d'un tâcheron : elle était au contraire d'une élégance nerveuse, ornée à l'annulaire d'une jolie bague d'or de forme ancienne. Ce bijou d'une simplicité artistique, frappa l'attention de Camille. La douce lueur qu'il dégagait dans l'ombre de l'escalier parut soudain la remettre :

— Montons, dit-elle.

Et, suivie du jeune homme, elle se mit à gravir les dernières marches qui aboutissaient au second étage. Une grande armoire de vieux style, adossée au mur, occupait une partie du palier. La jeune fille en ouvrit les portes :

— Voyez, il n'y a que du linge...

— Je vois. Vous pouvez refermer...

Le soldat demeura un instant :

— C'est un beau meuble, dit-il timidement, qui me rappelle un bahut de chez nous...

Cependant Camille avait ouvert l'une des deux portes donnant sur le palier :

— Voici ma chambre, dit-elle d'une voix qui perdait de nouveau de son assurance; entrez, je vous prie...

L'homme fit un pas dans la pièce qu'il par-

courut d'un coup d'œil et regagna le carré où il attendit que la jeune femme lui ouvrit la porte de l'autre chambre.

Mais Camille, angoissée et tressillante, avait posé la main sur son corsage :

— Un moment, soupira-t-elle, d'une voix étouffée et comme si elle luttait contre une nouvelle oppression :

Le soldat se retourna et plein de courtoise sollicitude :

— Demeurez seulement, Mademoiselle, je vais pénétrer dans cette chambre et...

Il n'eut pas le temps d'achever, Camille s'était élancée devant lui et, les bras étendus, s'opposait à ce qu'il passât outre :

— Oh! je vous en prie, s'écria-t-elle d'un ton suppliant, n'entrez pas dans cette chambre!

— Calmez-vous, fit-il doucement, ce ne sera qu'une simple formalité...

— Oh! n'entrez pas! répéta la jeune femme avec une véhémence croissante. Faites-moi cette grâce de m'accorder ce que je vous demande!

Une expression de contrariété passa sur le visage du soldat. Certes, il ne demandait pas mieux que de se montrer accommodant, mais la complaisance ne pouvait aller jusqu'à l'oubli complet de ses instructions.

— Il m'en coûte beaucoup, Mademoiselle, mais je suis obligé...

— Je vous en prie, reprit Camille d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge. N'entrez pas là!

— Oh! mais vous allez me faire croire que cette chambre recèle...

— Non! ce n'est pas cela, ce n'est pas cela!

— Alors quel motif?...

Elle se décida à l'aveu :

— Ecoutez-moi, Monsieur : cette chambre est celle de mon fiancé...

— Et bien?...

— Il est à la guerre...

Une expression de profonde tristesse passa sur la physionomie du soldat :

— Il suffit, Mademoiselle. Non, je ne dois pas entrer là. Je comprends... je comprends. Rassurez-vous...

Il semblait ému, très touché lui-même.

Alors, avec intérêt :

— Ainsi votre fiancé est à la guerre... Dans l'armée active? Parmi les combattants ?

— Oui, au neuvième de ligne. Parti simple soldat, il est aujourd'hui sous-lieutenant...

— Ah! c'est un brave, et je vous félicite. Me permettez-vous de demander s'il y a longtemps que vous avez reçu de ses nouvelles? J'espère qu'il est en bonne santé...

A ces mots, et quelle que fût son héroïque résolution à mentir, Camille ne put surmonter son émotion et éclata en sanglots.

La figure du jeune homme se contracta :

— Pardonnez-moi...

Et soudain, prenant la position militaire, il salua respectueusement la chambre de l'adversaire tombé dans la bataille. Puis, se tournant vers la jeune femme soulagée et tout attendrie :

— Ma mission est terminée, je me retire.

Il voulait s'y opposer, mais Camille reconnaissante, tenait à le reconduire :

— Oh, merci, Monsieur. Je vous souhaite de rentrer sain et sauf dans votre famille...

Le soldat parlait d'une voix grave et douce :

— Moi aussi, j'ai une fiancée... Est-ce que je reverrai jamais ma pauvre Anny? J'avais deux frères. Ils sont tombés à Verdun. Je reste le seul fils. Dans quelques jours je repars pour le front. S'il m'arrive malheur que deviendront les vieux parents? Ah! c'est une triste époque, Mademoiselle, une bien triste époque pour tout le monde!

Devant la porte du magasin, il la pria de ne pas l'accompagner davantage et, ôtant son calot, il la salua profondément :

— Adieu!

\*

\* \*

La brutalité des soldats qui se livraient à des perquisitions avait jeté la terreur dans le quartier; aussi n'est-ce pas sans une grosse appréhension que les Claes attendaient leur visite.

Cette fois, ils respiraient. Personne dans la quincaillerie qui ne demeurât stupéfait du tact des argousins militaires dont l'un surtout s'était montré d'une délicatesse incompatible avec sa nationalité...

Adelaïde ne put retenir ses larmes en apprenant que le soldat avait salué la chambre de Prosper :

— Ah! il n'y a pas à dire, c'est un brave garçon!

— Oui, dit Lust qui ne désarmait pas tout à fait, celui-là est presque digne de ne pas être Allemand!

## CHAPITRE XII

---

Théodore achetait la *Gazette de Hollande* chaque fois qu'elle « passait », c'est-à-dire de temps à autre.

Malgré son esprit germanique, cette feuille était bien obligée de publier les correspondances des fronts alliés, à peine de perdre beaucoup de clients. Quoique les commentaires de la rédaction ne fussent pas toujours d'une impartialité rigoureuse, les nouvelles n'étaient généralement pas déformées à la manière allemande, de sorte que la lecture de ce quotidien était, sinon toujours réconfortante, moins déprimante que celle des vils organes publiés en Belgique sous le contrôle du pouvoir occupant.

Un soir que le coiffeur, qui ne traduisait pas très couramment le hollandais, était enfoncé dans le déchiffrement d'une lettre émanant d'un soldat anglais combattant en Flandre — et dont le traducteur avait laissé subsister quelques expressions topiques — il poussa tout à coup une exclamation de surprise attendrie :

— Ecoute donc, dit-il à Martha qui rangeait silencieusement le ménage, est-ce que tu sais croire ça, toi?

Le soldat, gisant sur le champ de bataille, assu-

rait en effet qu'il avait été sauvé par un chien qui était venu le flairer au milieu des morts. Sorti de son évanouissement, il avait eu la force de se soulever et de dire à l'intelligent animal : « Go and inform my mates », c'est-à-dire : « Vite, va prévenir mes compagnons ». Et le chien avait compris. Il était parti ventre à terre pour ramener bientôt avec lui deux brancardiers qui avaient emporté le blessé à une proche ambulance.

— Ce chien, ajoutait le rescapé, « is an old hand at this work », est un vieux routier dans la partie. Il va et vient le long de la ligne de bataille sans se laisser émouvoir par le fracas du canon; seulement, lorsque le feu devient trop ardent — « hellish fire! » — il creuse un trou et s'y terre momentanément à l'abri.

Emerveillée, Martha ne doutait pas un instant de l'exactitude absolue de cette petite anecdote.

— Vois le brave Tom, dit-elle avec un soupir de regret, il aurait bien été capable de faire la même chose... C'est probablement un ancien dogue de mitrailleuse qu'on aura dressé en conséquence...

Cependant, Théodore continuait de lire ce curieux récit :

— Mais non, dit-il en s'interrompant soudain, le soldat déclare que c'est un chien errant que personne n'avait jamais vu et qui est apparu dans le campement lors d'une terrible bataille sur l'Yser au mois de mars de l'an dernier. Grâce à lui, un grand nombre de blessés qui gisaient

dans la boue par dessous les morts auraient été sauvés...

La jeune fille avait tressailli :

— Au mois de mars de l'année dernière? dit-elle à voix basse et comme si elle interrogeait sa mémoire. Mais c'est le combat dans lequel monsieur Claes est tombé... C'est là-bas que Victor s'est rendu pour tâcher de retrouver le corps de son ami...

Son émotion était si forte qu'elle fut obligée de suspendre ses rangements et de s'asseoir. Frappé à son tour de la coïncidence, le père regarda sa fille et dans un souvenir subit :

— N'est-ce pas aussi vers cette époque que le chien des Claes a disparu de la quincaillerie?

— Mais oui, je me rappelle : c'est le lendemain du jour où j'ai été annoncer la fatale nouvelle à M. Bernard...

Elle demanda si le soldat ne donnait aucune indication sur la taille et la couleur du brave animal.

— Je ne sais pas... Attends, je vais voir...

Mais à peine s'était-il renfoncé dans le journal que sa figure prit une expression de curiosité fébrile :

— Est-ce possible? Est-ce possible? murmurait-il tout en poursuivant sa laborieuse lecture.

— Eh bien, Pa? interrogeait la jeune fille énervée et frémissante, parle donc! Traduis-moi!

Mais il ne paraissait pas avoir entendu et continuait à déchiffrer avidement la lettre du « young fellow ». Soudain il se leva et s'élançant vers la jeune fille :

— C'est lui, pour sûr que c'est lui! s'écria-t-il avec exaltation. Tiens regarde...

Il avait posé le journal sur la table et faisait courir son doigt sous les lignes de l'article :

— Mais voyons Pa, supplia la jeune fille avec une affectueuse impatience, tu sais bien que je ne comprends pas le hollandais! Vite, explique-moi...

— C'est vrai, fit le brave homme, où ai-je la tête? Et bien voici :

Et il traduisit librement : « C'est un chien de taille moyenne tenant du barbet écossais. Vous pensez si l'on a soin de lui. Il habite maintenant chez un jeune docteur de l'ambulance auquel il montre un attachement particulier, ce qui n'est pas étonnant, vu que le médecin était, paraît-il, l'ami intime de son maître, un officier de l'armée belge tombé glorieusement sur l'Yser...

— Oh! fit Martha bouleversée, les larmes aux yeux.

Aucun doute ne pouvait subsister dans son esprit : le chien dont il s'agissait n'était autre que Tom, qui lui avait apporté tant de messages pendant son séjour aux « Peupliers »... Mais quel mystérieux appel avait déterminé le fidèle animal à quitter ses maîtres le lendemain même de la mort de Prosper et comment était-il parvenu à trouver sa route jusqu'en Flandre, surtout à franchir les lignes?

Une pensée l'embarrassait encore dans ses conjectures : pourquoi James ni Victor ne leur avaient-ils jamais parlé de ce chien?

Elle réfléchissait mais sans que sa conviction perdît rien de sa fermeté :

— Tom aura probablement suivi le messenger qui venait à la quincaillerie pour M. Lust, dit-elle rêveusement. Quant à nos soldats, il ne faut pas oublier qu'ils sont partis pour l'Angleterre après la bataille...

— Sans compter, ajouta Théodore, que nous n'avons peut-être pas reçu toutes leurs lettres...

Aussi bien, une raison de prudence pouvait avoir empêché les jeunes gens de rapporter un fait qui, en s'ébruitant à Bruxelles, eût été un suffisant prétexte pour les policiers allemands d'interroger les Claes et de leur causer beaucoup d'ennuis...

En attendant que le mystère s'éclaircît, Martha était impatiente du lendemain, tant elle se faisait une joie d'annoncer la bonne nouvelle aux quincailliers. Dans la fête de son cœur, elle s'était approchée du guéridon pour contempler les chers portraits, qui lui souriaient silencieusement du haut de l'étagère fleurie de roses et de capucines. Des quatre images, celle de Prosper était sans contredit la mieux réussie, la plus vivante : il semblait que l'héroïque garçon la regardât avec une fixité étrange en ce moment et comme s'il allait lui parler.

Intimidée presque, Martha s'était assise à sa table à ouvrage et se disposait à faire de la couture, quand un énergique coup de sonnette retentit dans l'escalier.

On était en octobre et il faisait déjà nuit ; toutefois comme huit heures venaient à peine de

sonner et que les fonctions de la jeune fille à la cantine de la rue du Boulet lui amenaient souvent après souper la visite de l'une ou de l'autre ménagère du voisinage, il n'y avait pas lieu de s'émouvoir. Du reste, la manie des perquisitions semblait s'être calmée depuis quelque temps et, quant à Mosheim, il y avait des mois que le mouchard, opérant pour l'heure dans un autre quartier, ne s'était plus montré chez Théodore.

Martha déposa son ouvrage :

— Reste seulement Pa, dit-elle en se levant. Ce doit être la bonne madame Moens qui m'apporte les renseignements que je lui ai demandés ce matin. Je descends...

\*  
\* \*

Elle ouvrit. A demi éclairé par le réverbère, un feldgrau, apparemment descendu de la grande automobile arrêtée à quelques pas de la porte et dont nul bruit n'avait dénoncé la présence, attendait sur le trottoir.

De haute taille, la tête serrée d'un bandeau noir qui lui recouvrait complètement le front et l'œil gauche, il portait dans ses bras un paquet volumineux.

Malgré sa stupeur, la jeune fille parvint à se dominer et d'une voix assez ferme :

— Que désirez-vous, Monsieur?

— Excusez-moi, mademoiselle de venir vous déranger aussi tard, répondit l'officier avec un léger accent exotique. Mais je n'ai pu faire au-

trement... Permettez-moi d'entrer chez vous pour y déposer ma charge et vous entretenir quelques instants...

A cette demande inattendue, faite sur le ton de la prière et non d'un ordre, Martha demeurerait interdite ne sachant que faire. Mais le lieutenant insista avec politesse :

— Je vous en prie, Mademoiselle, ne faites pas attention à mon costume et soyez sans défiance... J'arrive de là-bas...

Alors, comme elle restait indécise, il baissa la voix et murmura un mot de passe. Stupéfaite, la jeune fille se recula aussitôt pour lui livrer passage.

Tout de suite, elle voulut allumer dans le salon de coiffure, mais il s'y opposa :

— Non, cela n'en vaut pas la peine, le réverbère de la rue nous éclaire suffisamment.

En même temps, avec précaution, il déposait sur le plancher son lourd fardeau qui remua tout à coup et fit entendre une sourde plainte.

La fille de Théodore ne put retenir un cri de surprise.

— Ne vous effrayez pas, Mademoiselle, dit le mystérieux visiteur en braquant sur le sol le rayon d'une petite lampe électrique qu'il avait retirée de sa tunique; voyez, ce n'est qu'un chien: oui, un pauvre chien blessé que j'ai ramassé sur ma route dans la région d'étape et transporté jusqu'ici en me disant que vous ne refuseriez pas de le garder au moins jusqu'à demain...

Si étrange que lui semblât cette histoire, Martha se sentait déjà tout attendrie :

— Mais, dit-elle...

Le soldat prévint sa question :

— Pourquoi j'ai pensé à vous, Mademoiselle? Parce que l'on m'a dit que ce chien ne vous était peut-être pas inconnu...

Le visage de la jeune fille, éclairé par la lumière qui pénétrait dans la pièce par l'imposte vitrée de la porte, exprima le plus vif étonnement :

— Oui, fit l'officier après une pause, on m'a conté là-bas que ce chien s'était un jour enfui de Bruxelles pour rejoindre les troupes, on ne sait comment. Les brancardiers l'utilisaient à la recherche des blessés... Il appartient, paraît-il, à de braves négociants de ce quartier, aux Claes si j'ai bien retenu le nom...

Cependant Martha s'était laissée tomber à genoux et penchée sur l'animal inerte, elle lui soulevait la tête :

— Tom! s'écria-t-elle éperdue. C'est Tom, notre bon Tom!

Réveillé de sa torpeur, le pauvre animal poussa un faible gémissement sous les douces caresses qu'on lui prodiguait :

— Est-ce que tu me reconnais? Regarde, c'est moi, Martha! Oui, oui, il m'a reconnue!

Tout à coup, elle se redressa et avisant une cuvette sur le lavabo elle la remplit d'eau :

— Bois, mon bon chien!

Et tendrement, elle l'aidait à se désaltérer, tandis que l'homme demeurait effacé dans la pénombre, sans qu'il fût possible de distinguer ses

traits que masquait à demi le large bandeau qui barrait sa figure.

— J'espère bien qu'il se remettra, dit-il, en voyant boire l'animal avec avidité. Je compte sur vos bons soins. Excusez l'embarras que je vous cause, Mademoiselle...

Il expliqua qu'il se proposait d'abord de conduire directement le chien chez ses maîtres :

— Ils habitent non loin d'ici, n'est-ce pas? Mais il est tard : j'ai craint de réveiller ces bonnes gens et surtout de leur donner une trop forte émotion... Demain, vous aurez le temps de les préparer à recevoir la pauvre bête...

— Oh! quelle joie pour eux! Revoir le compagnon de leur cher fils!

Elle s'était relevée :

— C'est extraordinaire... Figurez-vous que justement nous avons lu ce soir...

Elle allait conter l'anecdote du journal quand elle s'interrompit :

— Mais j'y pense, fit-elle tout à coup avec confusion, vous devez être bien fatigué... Et vous souffrez aussi... Ne désirez-vous pas vous reposer, prendre quelque chose? Attendez, Monsieur, je vais appeler mon père...

— N'en faites rien, dit-il vivement, car je ne puis m'attarder...

En même temps, il fouillait dans sa tunique dont il retira un paquet qu'il tendit à la jeune fille :

— Voici des lettres de vos amis qui donnent de leurs bonnes nouvelles. J'y ai joint certains papiers officiels que l'on m'a chargé de recueillir

dans certain endroit du pays, lesquels, selon les instructions que j'ai reçues, doivent être remis à la nièce même de M. et M<sup>me</sup> Claes.

— M<sup>me</sup> Camille!

— M<sup>me</sup> L'Hoest, je crois, reprit le soldat après un instant d'hésitation. Je vous les confie, persuadé que vous les lui remettrez fidèlement et...

Il fit une pause :

— Et secrètement, poursuivit-il. Au reste, le docteur vous en explique les motifs dans sa lettre...

— Le docteur? interrogea Martha. Quel docteur? Il me connaît donc?

— Je crois bien que oui...

— Comment se nomme-t-il?

— C'est le docteur De Bouck...

— Victor! s'écria la jeune fille dans un transport de joie. Oh! c'est donc lui qui vous envoie? Vous l'avez vu? Vous avez vu mon frère James? Parlez, oh! parlez, Monsieur. Où sont-ils, comment se portent-ils?

A ces questions pressées, l'officier garda un instant le silence, puis il répondit :

— Non, Mademoiselle, je n'ai vu aucun de ces messieurs. Je les connais, mais eux ne me connaissent pas. Comprenez que je ne suis qu'un obscur intermédiaire parmi tant d'autres... Mais je sais, je puis vous garantir qu'ils sont en excellente santé.

Comme elle renouvelait ses questions, il précisa l'endroit où ils se trouvaient actuellement l'un et l'autre, donna des détails sur leur exis-

tence, insistant sur la sympathie, la popularité dont ils jouissaient parmi les soldats.

Martha écoutait avec une attention fiévreuse, en s'efforçant de lire sur la physionomie de son interlocuteur qui se tenait obstinément à contre-lumière. Grand, svelte, il paraissait jeune encore et d'une souplesse, d'une vigueur qui défiait la fatigue. Il donnait bien l'impression de l'homme de tête et de main propre au dangereux métier qu'il faisait.

Sous le bandeau qui aveuglait son œil gauche, le bas de la figure s'enfonçait davantage dans l'ombre sans permettre de saisir aucun de ses traits. Seul, au fond de ce sombre visage dont les contours se détachaient à peine sur la demi-obscurité, l'œil droit lançait par moment un vif éclair. Il parlait couramment avec une voix douce et ferme à la fois, laquelle, malgré son bizarre accent, troublait étrangement la jeune fille. Où donc avait-elle cru entendre le son de cette voix ?

Mais en ce moment, le plafond résonna sous un bruit de pas : Théodore s'était levé sans doute et, inquiet de l'absence prolongée de sa fille, tournait dans la petite salle à manger délibérant s'il n'irait pas aider Martha à congédier cette M<sup>me</sup> Moens, bonne femme assurément, mais commère redoutable qui ne déparlait pas.

Aussitôt le pseudo-officier annonça qu'il se retirait :

— Ma mission est accomplie, Mademoiselle. Je vous remercie de votre bon accueil... On m'avait dit du reste que j'y pouvais compter...

Et d'une voix où il semblait que l'affection s'ajoutât à la politesse :

— Je sais aussi qui vous êtes et que vous ne communiquerez à votre père et à vos amis que l'essentiel de notre entretien sans rien révéler de ma personne, si par hasard celle-ci vous avait intriguée et continuait de le faire plus qu'elle ne doit...

Sur ces mots enveloppés, dont le sens échappait en ce moment à la jeune fille, il s'était avancé de quelques pas et, ployant le genou auprès du chien écrasé de fatigue :

— Tâche de guérir, mon brave! dit-il en caressant avec précaution la tête de l'animal. Va, je te laisse en bonnes mains...

A ces douces paroles, Tom essayait de se redresser, mais il n'en eut pas la force :

— Repose-toi, pauvre ami! Allons, bon courage : on se retrouvera peut-être un jour...

Il se releva :

— Adieu, Mademoiselle Martha...

Elle tressaillit en entendant prononcer son nom. Déjà le mystérieux émissaire voulait s'excuser de cette familiarité. Mais la jeune fille lui tendit la main qu'il porta vivement à ses lèvres :

— Au revoir!

Il sortit, donna un ordre bref au chauffeur et s'élança dans l'automobile qui démarra sans bruit dans la direction du faubourg.

Cependant Martha restait plongée dans une rêverie si profonde qu'elle oubliait la présence de Tom et les précieuses lettres déposées sur le comptoir.

---

Soudain, elle poussa une exclamation étouffée.  
On eût dit que sa mémoire venait de s'illuminer...

Et la jeune fille demeurait là, toute frémissante de l'espérance folle qui envahissait sa pensée...

## CHAPITRE XIII

---

Un matin que Camille achevait la toilette du petit Prosper — qui était à présent un grand garçon de deux ans et demi, plein de santé et de bonne humeur — on frappa à la porte et Adelaïde pénétra dans la chambre :

— Madame Camille, il y a un curé en bas qui demande après vous!

Et dans le ton de la bonne servante, qui n'avait jamais été plus dévote que ses maîtres, perçait tout l'étonnement farouche qu'un pareil visiteur osât se présenter chez eux.

Mais la jeune femme était prévenue depuis la semaine précédente. L'abbé de Boismont, lui avait écrit de Liège pour demander un entretien et fixer la date de son voyage à Bruxelles.

— Je sais ce que c'est, ma chère Adelaïde, répondit-elle avec beaucoup de calme. Vous pouvez introduire ce monsieur dans la pièce du rez-de-chaussée...

Puis, ayant embrassé le marmot, tout rose de son bain matinal :

— Emportez en même temps le petit pour qu'il déjeune avec Bon Papa et Bonne Maman et dites que l'on ne m'attende pas... D'ailleurs, j'aurai vite fait.

Elle était plus émue qu'elle le paraissait et se recueillit un instant avant de quitter la chambre. Pourtant, cette visite inévitable ne la prenait pas au dépourvu. L'orpheline connaissait les dernières volontés de sa marraine et l'obligation que la défunte imposait à sa filleule, d'épouser un belge d'origine allemande, le jeune baron Herman von Schuller, parent de son curé, exécuteur testamentaire par personne interposée. Le parti de la jeune femme était pris depuis longtemps : elle refuserait la succession sans dissimuler à l'ecclésiastique ce qu'elle pensait de son rôle en cette affaire. Non, la soutane ne l'intimiderait pas.

Quel homme pouvait-il être? Camille ne l'avait jamais vu, la vieille demoiselle L'Hoest étant morte subitement la veille du jour fixé pour l'entrevue de son confesseur avec la jeune fille. C'était quelque gros prêtre sans doute, un de ces vicaires corpulents et surnourris, habiles à s'impatroniser chez les riches bigotes et qui vivent dans leurs maisons en parasites...

Mais il était temps de descendre. Elle n'eut aucun geste de coquetterie devant le miroir et ne s'avisa pas même d'enlever le tablier de coutil qui recouvrait sa robe sombre. Au bas de l'escalier, elle s'arrêta une seconde, puis, délibérément, entra dans la petite salle réservée aux entretiens d'affaires.

— Mademoiselle L'Hoest? dit le visiteur en se levant.

C'était un grand vieillard, un peu courbé, à la figure fine, aristocratique, encadrée de beaux

cheveux blancs et d'une barbe grisonnante, très soignée.

— Excusez-moi, mon enfant, de venir vous déranger à une heure aussi matinale... Mais j'ai tant de visites à faire...

La jeune femme était stupéfaite de ce que le personnage ressemblât si peu au portrait physique qu'en avait tracé son imagination rancunière. Sans le vouloir, elle subissait déjà l'ascendant de ce visage ouvert, de cette voix mélodieuse.

— Asseyez-vous, Monsieur, dit-elle en essayant quand même d'une certaine sécheresse. Puisque votre temps est si précieux, croyez que je n'en abuserai pas... Ma résolution, bien arrêtée, écourtera d'ailleurs un entretien dont je sais l'objet...

Alors, d'un geste paternel, le prêtre, resté debout, posa la main sur le bras de la jeune femme :

— Non, mon enfant, dit-il en l'enveloppant d'un regard plein de bonté, non, vous ne pouvez connaître le vrai but de ma visite... Faites-moi la grâce de vous asseoir près de moi...

Il n'y avait rien dans ces façons qui sentît la mansuétude étudiée et convenue des hommes d'église. Camille hésitait pourtant, en défiance contre la séduction jésuitique qui emprunte toutes les formes, à commencer par celle de la bonhomie.

— Je vous en prie, mon enfant, insista le visiteur avec une sorte de mélancolique supplication, ne craignez rien : c'est plus qu'un ami

peut-être qui vient à vous pour causer de vos intérêts et adoucir vos peines...

Elle ne résista pas davantage et prit place à côté du vieillard qui, tout de suite, lui exposa le but de sa démarche. Le vicaire Mullendorf, exécuteur testamentaire de la vieille demoiselle L'Hoest étant récemment décédé, on l'avait désigné, lui l'abbé de Boismont, pour continuer son mandat.

— Vous n'êtes donc pas le confesseur de ma tante!

A cette exclamation, l'ecclésiastique ne put s'empêcher de sourire :

— Mais non, mon enfant! Je n'ai du reste jamais été le confesseur de personne. Ce n'est pas ma vocation...

Surprise, elle le regardait maintenant d'une figure moins hostile. Il poursuivit :

— Je n'ai point connu la vieille demoiselle ni son directeur religieux. Une grande partie de mon existence a été consacrée à l'apostolat dans une mission africaine et je ne suis rentré en Belgique qu'aux premiers jours de la guerre...

Il poussa un soupir et resta un moment comme abîmé en de douloureuses réflexions. Puis, se redressant, il posa de nouveau ses fines mains gantées de noir sur le bras de la jeune femme :

— Mon enfant, j'ai pris connaissance des dispositions de votre parente. Elles sont assez embrouillées mais laissent finalement à l'exécuteur testamentaire le droit d'agir selon sa conscience. Vous n'ignorez pas que votre marraine vous a

instituée sa légataire universelle à condition d'accepter comme époux un homme imposé, ou agréé du moins, par son confesseur...

A ces mots, Camille ne put réprimer un mouvement d'impatience :

— Et que m'importe la fortune de cette pauvre folle! dit-elle avec véhémence. Je n'en veux pas et la refuse avec mépris!

— Ce désintéressement vous fait honneur, et je n'en doutais pas, repartit le vieillard d'une voix douce. Mais calmez-vous : la condition essentielle peut être modifiée sinon supprimée. Pour ma part, je ne vous imposerai personne... C'est vous-même, c'est vous seule qui choisirez le plus digne...

— N'insistez pas! s'écria-t-elle encore toute frémissante; je ne me marierai jamais! Donc j'abandonne cette fortune à qui ne sera pas dégoûté de la prendre!

Alors, le prêtre la fixa de ses yeux pâlis par les brûlants soleils d'outre-mer;

— Mais, mon enfant, vous ne le pouvez pas!

— Et pourquoi donc, je vous prie?

Il attendit un moment avant de répondre, comme s'il hésitait à donner sa raison péremptoire :

— Mais pour de nombreux motifs; il est inutile d'abord que ces biens considérables enrichissent des congrégations déjà suffisamment opulentes ou qu'ils soient dévolus en fin de compte à...

— A un Herman von Schuller! dit-elle d'une voix sourde.

— Je sais, reprit le missionnaire; oui, l'homme dont vous citez le nom, un naturalisé liégeois d'origine allemande est désigné dans le testament... Mais il n'y a plus à s'en inquiéter. Ce traître, passé à l'ennemi dès l'occupation, n'existe plus... Un des nôtres en a fait justice au moment d'être livré par lui au tribunal de sang. Sachez toutefois, que le feldgrau Herman von Schuller quoique défunt, n'est pas mort officiellement; muni de ses papiers, le soldat qui l'a supprimé travaille aujourd'hui sous son nom et son uniforme pour le compte de notre contre-espionnage... Ne tremblez donc pas si vous apprenez un jour que ce von Schuller est à Bruxelles!

— Ah! dit-elle, ce m'est un soulagement de penser que cet odieux personnage ne peut plus nous faire tort, mais cela ne change rien à ma décision. Je repousse l'héritage de ma tante : voilà qui rend votre tâche plus aisée et simplifie tout...

Une flamme de tendresse passa dans le regard de l'abbé :

— Mon enfant, l'intérêt que vous m'inspirez est plus profond que vous ne pensez. C'est pourquoi je ne puis vous approuver. M<sup>lle</sup> L'Hoest avait de l'affection pour vous et croyait s'entendre mieux que personne à assurer votre bonheur. Elle a voulu que vous fussiez sa légataire. Accomplissez son vœu, puisque la condition qui l'accompagne ne sera plus une contrainte exercée sur vos sentiments...

— Non, monsieur, ce que vous me proposez

est irréalisable; encore une fois, je renonce à cette succession.

Le prêtre releva son beau front :

— Eh! bien, ma fille, vous ne le devez pas...  
Et je pense que vous ne le pouvez pas...

Il avait prononcé ces paroles avec une certaine solennité qui, loin d'imposer à l'orpheline, lui restitua toute sa nervosité du début :

— Et qui m'en empêchera? dit-elle avec hauteur. Je suis majeure et libre, je suppose...

— Oui, répondit-il en la regardant avec bonté, vous êtes maîtresse de vos actes...

Et, baissant la voix :

— Mais, Madame, vous avez un fils...

\*

\* \*

Frappée de stupeur, elle fixait le missionnaire avec une expression d'angoisse indicible. Comment cet étranger connaissait-il le mystère de sa vie?

Mais le vieillard, violemment ému lui-même, s'était emparé de ses mains :

— Oh, n'avez aucune crainte, ma chère Fille! De ce que je sais votre secret, celui-ci n'en restera pas moins impénétrable à tous ceux qui ne sont pas dignes de le connaître... Il ne m'a d'ailleurs été révélé que par une personne qui avait reçu mandat de le faire en cas d'absolue nécessité, par un héroïque soldat appartenant au régiment de ligne où je m'étais enrôlé au début de la campagne en qualité d'aumônier... Après

une terrible rencontre, ce jeune homme, grièvement blessé, fut transporté nuitamment dans une cabane de pêcheur perdue au milieu des dunes... C'est là que je reçus ses dernières volontés, dans un moment tragique et lorsqu'il paraissait sur le point d'expirer...

Camille écoutait avec émotion. Sans nul doute, c'était Victor De Bouck qui avait informé le prêtre des vœux de Prosper lorsque l'interne était tombé en recherchant le corps de son malheureux ami.

— Mais, dit-elle, ce jeune homme a pu être sauvé!

Le vieillard parut se recueillir :

— Je l'ignore, dit-il après un moment, car je fus obligé de quitter le soldat au point du jour... Ah! Dieu veuille qu'il en soit ainsi!

— Mais oui, s'écria-t-elle, on a pu le transporter en Angleterre où il s'est complètement rétabli. Il est attaché aujourd'hui aux ambulances de Furnes. C'est Victor De Bouck, le médecin oculiste, l'ami intime de mon fiancé!

Il se taisait, songeur.

— N'en doutez pas! poursuivit-elle, surprise de son silence. D'ailleurs, je pourrais vous montrer une lettre récente dans laquelle M. De Bouck m'annonce que l'état civil de mon enfant a été complété par une reconnaissance formelle que Prosper Claes lui avait remise en partant pour le combat où il a trouvé la mort...

— En effet, dit le prêtre redevenu attentif, j'ai pu vérifier le fait à la maison communale du village de Rilly, lorsque je m'y suis rendu por-

teur d'une pièce identique à moi confiée par le jeune soldat...

— Et bien, c'était Victor De Bouck! Oh! j'en suis sûre! s'écria de nouveau la jeune femme avec exaltation.

— Excusez-moi, fit le missionnaire en passant la main sur son front. Ma mémoire s'est tellement affaiblie... Oui... le blessé portait peut-être le nom que vous dites...

— Mais vous vous rappelez au moins ses traits?

— Hélas non... Sa figure disparaissait sous les appareils...

Alors, elle traça le portrait du jeune médecin, insistant sur sa taille qui dépassait à peine la moyenne. Cette fois, le vieillard hocha la tête :

— Non, le blessé était plutôt grand et robuste, il me semble... Mais qu'importe son nom, puisque le mandat dont il était chargé a été fidèlement et doublement rempli...

Elle restait muette et ne savait plus que penser. Si le soldat n'était pas le jeune médecin, quel pouvait-il être?

— Mon enfant, reprit vivement le prêtre comme s'il voulait prévenir de nouvelles questions, j'abuse de vos instants... Pardonnez-moi la longueur de cet entretien... J'espère qu'il ne vous laissera aucune amertume contre moi. Vous savez maintenant qu'on ne vous contraindra pas à un mariage pour lequel vous ne sentiriez que de la répugnance. Vous allez donc réfléchir encore... Certes, votre fortune et celle de vos parents Claes peuvent vous faire dédaigner l'hé-

ritage de votre marraine. Mais, songez que nous vivons dans un temps plein d'incertitude, sous un régime de violence et de confiscation. Vous avez un fils... Alors, il vous est peut-être interdit de repousser sans examen toute proposition que je serais amené à vous faire au sujet d'une fortune qui revient légitimement à votre famille...

Elle avait repris son air ombrageux :

— Non, je ne suis pas encore persuadée; si l'on m'impose le mariage, ma résolution est irrévocable. Je ne me marierai jamais!

— Vous parlez dans toute la sincérité de votre cœur... Vous n'oublierez jamais, je le comprends, j'aime à vous l'entendre dire! Mais, laissez couler le temps... La douleur n'est pas éternelle. Je reviendrai un jour... Alors, sachant mieux qui je suis, vous consentirez sans doute à réaliser mon désir... celui de faire de vous une femme heureuse...

Il s'était levé. Son visage d'apôtre rayonnait de sagesse et de bonté :

— Je vous bénis, ma chère fille et que Dieu vous garde!

Il se retirait, quand un appel d'enfant retentit dans le vestibule.

— Oh! dit le prêtre avec un doux sourire, laissez venir à moi le petit garçon!

Camille courut ouvrir la porte au bambin qu'elle prit dans ses bras.

— Eh bien, Péro, tu ne dis pas bonjour à Monsieur l'Abbé?

L'enfant redressa sa jolie tête bouclée et

regarda hardiment l'inconnu; et tel était le charme que dégageaient les beaux yeux du vénérable missionnaire qu'il lui sourit à son tour en tendant les mains. Et le vieillard l'enleva doucement dans les airs pour le contempler avec cette adoration mystique que prêtent les maîtres aux personnages de la Légende Dorée.

Alors, dans son extase, ces paroles s'échappèrent de sa barbe soyeuse :

— Ah, tu es bien son fils!

Il pressait l'enfant sur sa poitrine tandis que Camille, stupéfaite des mots qu'elle venait d'entendre, fixait sur lui des yeux pénétrants. Était-ce une illusion? La physionomie de l'apôtre évoquait tout à coup dans sa mémoire les traits d'un visage bien-aimé...

Mais déjà le prêtre avait remis le petit Prosper dans ses bras :

— Adieu, mes chers Enfants!

## CHAPITRE XIV

---

Bien que l'aide américaine commençât de se faire sentir et que la dernière offensive de l'ennemi se fût transformée en retraite, Buellings ne partageait pas l'allégresse générale et, plus bilieux que jamais, ne cessait de maugréer contre la lenteur des opérations militaires. Sous prétexte qu'il avait soumissionné jadis à des adjudications de l'armée, il prétendait s'entendre mieux que personne à la tactique et prouvait sur la carte toutes les fausses manœuvres des alliés : de ce train-là on n'en aurait jamais fini ; aussi, l'optimisme des habitués du « Château d'Or » lui faisait-il pitié.

Ce n'est pas que le felleux jeûneur ne crût à une paix prochaine ; il était à bout de mortifications et aspirait à rompre le rude carême que lui imposait sa honteuse avarice. Mais le plaisir de souffler froid sur les gens et de décourager les espérances lui était comme un incoercible besoin.

Seul, Vergust tenait bon contre ses prophéties affligeantes et plaisantait avec cette jovialité turbulente que rien n'avait encore pu entamer. Il l'appelait « mon général » et lui demandait

souvent pourquoi il s'obstinait à demeurer à Bruxelles sans rien faire quand ses conseils eussent si admirablement avancé les choses de l'autre côté de la frontière.

— Moquez-vous seulement, répondait le sellier. Au fond, vous ne demandez pas mieux que la guerre continue : elle vous enrichit!

— Mais non, répliquait le tripier, je suis maintenant assez à mon aise pour désirer qu'elle finisse tout de suite.

Non content d'exciter l'envie de Buellings, il raillait sa fausse misère :

— Je vous connais : vous êtes bien trop malin pour n'avoir pas caché votre cuir. Et ça vaut aujourd'hui encore plus d'argent que ma viande!

— Vous vous trompez, grognait le sellier en tremblant, je n'ai rien mis de côté...

— Allons donc!

— Je vous le garantis...

Alors Vergust, qui savait à quoi s'en tenir sur cette affirmation, feignait d'être persuadé :

— Tant pis pour vous! Car vous auriez gagné quelque chose avec vos anciens stocks!

La valeur du cuir avait plus que décuplé. Est-ce qu'une simple paire de bottines ne coûtait pas maintenant les yeux de la tête?

— Regardez une fois mes souliers : Schoonjan me les a fait payer plus de deux cents francs. C'est du vol!

— Mais non, faisait le sellier dont l'œil flamboyait; c'est encore très bon marché...

— Ah, vous trouvez! Et bien, moi, je vais vous dire... A présent le cuir est hors prix, ça

se comprend, et c'est le bon moment de le vendre. Car à la fin de la guerre, l'Amérique enverra tant de peaux à Anvers qu'on les aura pour rien!

— De ça, je n'ai pas peur!...

— Vous verrez, déclarait Vergust, avec aplomb; je le sais du secrétaire de Brand Witlock lui-même.

Buellings haussait les épaules. N'empêche que sa confiance était ébranlée. Ce satané tripiier pouvait avoir raison. En effet, la prudence commandait peut-être d'écouler une partie de ses réserves. D'ailleurs, au prix actuel, le bénéfice du marché avait de quoi satisfaire l'âme la plus cupide. Mais comment déterrer la marchandise? Elle était si profondément cachée qu'une véritable démolition s'imposait pour la remettre au jour. Or, le sellier se sentait incapable d'entreprendre tout seul ce travail d'Hercule pour lequel il n'entendait recourir à l'aide de personne, pas même à celle de sa femme dont il redoutait la maladresse et le bavardage. Au surplus, le vacarme d'une telle besogne n'éveillerait-il pas la curiosité des voisins?

Il enrageait à présent d'avoir si hermétiquement enfermé son trésor et s'affolait à la pensée que toute sa prévoyance ne tournât en définitive contre lui.

Cependant, Vergust, voyant sa perplexité, redoublait de précisions alléchantes : il connaissait justement quelqu'un qui aurait acheté tout le cuir disponible à n'importe quel prix. Ah! quel dommage que le sellier n'en eût pas gardé

une bonne provision en lieu sûr! c'était la fortune ou tout au moins une jolie dot pour M<sup>lle</sup> Hortense...

Buellings n'avait peut-être jamais autant haï ce chanceux et insolent marchand de tripaille dont les avis, sous couleur d'amitié, torturaient son âme tendue vers le gain. Il vouait le gros homme aux pires malheurs, rêvant qu'un subit désastre le ruinaît sans lui laisser aucun espoir de se refaire...

Comme s'il eût deviné les bons souhaits de son compère, le tripier lui dit un soir, en le reconduisant jusqu'à sa porte, qu'il était très fatigué et se proposait de remettre ses affaires au plus offrant. En prévision de sa retraite, il venait d'acquérir à bon compte une grande maison où il lui tardait de s'installer avec sa femme et sa fille qui, elles aussi, avaient assez travaillé pour se donner maintenant un peu d'aise et vivre comme des dames...

— Et où est-ce qu'elle est située, votre maison? demanda Buellings tandis qu'un frisson d'envie faisait le tour de son être. Dans quel faubourg?

— Non, non, dans un quartier d'avenir, repar-tit le tripier, dans le grand Bruxelles, comme ils disent.

Et profitant de la clarté d'un réverbère pour jouir de la figure médusée de son compagnon :

— Mon hôtel est situé Avenue de Tervueren.

Son hôtel? Buellings avait mal entendu sans doute. Son visage passait alternativement du jaune au vert. Il eut un sourire convulsif :

— Un hôtel, vous dites? Allons, vous voulez me faire poser!

— Mais non, pas le moins du monde. Je dis un hôtel comme c'est imprimé sur l'affiche du notaire, et un hôtel tout meublé encore, rempli de tableaux, et avec un jardin derrière, grand comme le Parc!

— Et Avenue de Tervueren, grinça le sellier. Mais ça doit coûter quelque chose!

— Pas du tout... Je l'ai eu à très bon marché au contraire, une véritable occasion...

— Combien donc?

— Bé, cinq cent mille francs, c'est pour rien. Même que je peux tout de suite le revendre six cent mille si je veux. Mais pas si bête!

Buellings n'avait peut-être jamais autant souffert. Sa bile entraînait en éruption.

— Vous ne saurez pas quoi faire là-dedans, dit-il méprisant, et vous vous embêterez à mille francs l'heure!

— Je ne crois pas, fit Vergust. Et puis, si ça m'embête, je revends le tout pour un million! Mais non, ça sera pour ma fille qui va se marier après la guerre... Car elle est fiancée pour de bon maintenant...

— Et avec qui donc?

— Mais avec le fils Lavaert qui est au front et se conduit comme un brave. Même qu'il est déjà décoré!

— Ah! vous avez de ses nouvelles?

— Mais régulièrement, répondit imprudemment le tripier. Emma est une fine mouche, qui

sait s'arranger pour recevoir et envoyer des lettres autant qu'elle veut...

— Et alors, il a fait sa demande?

— Oui, officielle, il y a huit jours. Emma a répondu oui et le père Lavaert aussi. On est d'accord.

C'en était trop. Le sellier eut comme un éblouissement; il ne pouvait en écouter davantage. Ainsi tout s'arrangeait aux souhaits de ce grotesque bonhomme, qui se retirait des affaires pour vivre en grand seigneur dans un hôtel somptueux et trouvait l'occasion de marier avantageusement sa fille, alors que lui, avec ses richesses cachées et improductives, il se privait du nécessaire, végétait comme un pauvre diable sans réussir à caser son Hortense... Non, cela ne pouvait durer davantage : la chance doit avoir des bornes.

Il était arrivé devant sa porte :

— Bonsoir! dit-il d'une voix sinistre.

Et il rentra brusquement, tandis que Vergust, enchanté de l'effet produit, criait par le trou de la serrure :

— La bonne nuit! Pensez à la crémaillère!

\*  
\* \*

Or, à quelque temps de là, Emma Vergust était arrêtée et conduite rue de la Loi dans une geôle de la Kommandantur.

Cette nouvelle fit grand tapage dans le quartier où la jeune fille, surtout depuis la guerre,

comptait de nombreuses sympathies. On se doutait de ses intelligences avec certains messagers; beaucoup de parents de soldats lui devaient d'avoir été rassurés sur le sort de leurs fils et de pouvoir correspondre avec eux. Au reste, c'est elle qui avait eu l'idée d'adopter des prisonniers enfermés dans les camps d'Outre-Rhin et de leur faire passer des colis de vivres, geste tout généreux de sa part mais que son père avait fait servir de réclame à son commerce en exposant dans un grand cadre, au milieu de la triperie, les portraits haves quoique souriants des pauvres internés.

On savait que, grâce à ses accointances mystérieuses, elle aidait les jeunes gens à passer la frontière. Cela ne faisait mystère pour personne que le fils Lavaert, dont on connaissait le tendre sentiment à son égard, n'était parti que pour lui complaire et tâcher de l'obtenir un jour. On plaignait donc la jeune fille, mais avec prudence.

En attendant, telle était la crainte d'être compromis — car tout le monde était verrouillable — qu'un grand nombre de clients, quoique dévorés du désir d'avoir des détails, s'abstenaient de paraître à la triperie, dont le chiffre d'affaires baissa tout à coup dans une proportion désastreuse.

Il était au moins étrange que Vergust n'eût pas été arrêté en même temps que sa fille. Mais cela tenait sans doute aux relations plus ou moins aimables qu'il entretenait depuis longtemps avec les limiers de la Kommandantur.

Quant à sa femme, elle était atterrée. Afin de donner le change, elle se peignait à présent comme Jézabel pour trôner au comptoir, tant son visage, reluisant et vermeil, pâlisait sous les inquiétudes; sans doute était-elle mieux au courant que son mari des faits que l'on pouvait imputer à sa fille.

Une minutieuse perquisition dans les appartements de la triperie n'avait amené la découverte d'aucun papier si peu compromettant que ce fût. Aussi Vergust se rassurait-il, plein de confiance du reste dans l'adresse de la prisonnière pour recouvrer bientôt sa liberté. Le ralentissement de ses affaires ne le préoccupait donc nullement.

— Ça ne fait rien, disait-il. Quand Emma sera relâchée, vous verrez quelque chose ici! On se battra pour entrer.

Toutefois, cet événement si soudain le plongeait parfois en de profondes réflexions. Sur quels indices, les policiers étaient-ils partis en campagne? Il accordait tant de prudence à sa fille qu'il cherchait en vain ce qui avait pu attirer les soupçons sur elle. Car la simple rumeur publique n'était pas une preuve suffisante, irréfutable.

Enfin, l'officieux Mosheim, qui de temps à autre revenait le voir dans le but d'obtenir de la saucisse à des prix de faveur, lui révéla qu'Emma avait été arrêtée sur la dénonciation d'une lettre anonyme où on l'accusait d'entretenir une active correspondance avec le front.

Le tripier était si candide qu'il se demanda

tout d'abord qui pouvait en vouloir si mortellement à sa fille dont la charité et la bonne grâce étaient universellement connues.

Il lui fallut quelques réflexions de plus pour soupçonner que c'était lui plutôt, et son commerce, que le dénonciateur avait peut-être eu l'intention d'atteindre et de compromettre. Toutefois, il ne se figurait pas que personne pût le détester à ce point, et cherchait en vain dans son entourage l'être envieux et bas qui avait commis pareille infamie.

Quoique la crainte d'être soi-même impliqué dans l'affaire en s'y intéressant trop ouvertement empêchât les amis de Vergust de tenter la moindre démarche en faveur de la prisonnière, il y avait pourtant des gens de cœur qui s'intéressaient à la jeune fille et cherchaient le moyen de lui venir en aide. Tel était le cas de Lust et de Martha qui, entretenaient, eux aussi, des intelligences avec des intermédiaires dont personne n'eût deviné les véritables fonctions.

Un mois s'était déjà écoulé depuis l'arrestation d'Emma et rien ne transpirait de l'instruction de l'affaire, lorsqu'un après-midi, comme le tripier entrait à la quincaillerie pour la partie de carte hebdomadaire avec les vieux Claes, Lust l'arrêta dans le magasin :

— Et vous ne vous doutez toujours pas de celui qui a dénoncé votre demoiselle?

— Mais non, répondit le gros homme dont l'insouciance diminuait à mesure que se prolongeait la détention de sa fille.

— Et bien, moi je le sais, repartit le contremaître. C'est Buellings.

— Allons donc! protesta Vergust. Je le rencontre tous les jours... Tenez, je l'ai encore vu ce matin et il n'avait l'air de rien. Non, c'est tout ce qu'on veut, un avare, un jaloux, un crève-cœur, mais il n'est pas capable de ça...

— C'est ce qui vous trompe. Voyons, vous savez bien qu'il ne vous aime pas : vous gagnez tant d'argent!

— Mais ce n'est pas ma faute!

— Cherchez bien... Est-ce que vous ne lui avez pas fait quelque chose dernièrement qu'il ne vous pardonne pas?

— Mais non, au contraire! Je lui ai même dit que j'en avais assez et que j'allais remettre mes affaires... Ça devait lui faire plaisir puisque comme ça il ne me reprochera plus de faire fortune sur le dos des autres... Et d'ailleurs, depuis ce jour-là il est bien plus gentil avec moi, même que sa femme et sa fille sont revenues à la triperie...

— Justement, fit le contremaître, cette amabilité aurait dû vous surprendre; sûrement, elle cachait quelque chose...

— Croyez-vous? repartit le poussah incrédule.

— Mais oui, il voulait écarter vos soupçons. Et puis, vous oubliez quelque chose : est-ce que vous ne lui avez pas dit que vous veniez d'acheter un hôtel à l'Avenue de Tervueren...

— Ça, c'est vrai! répondit le tripier, mais c'était pour la farce! Ah! ça, comment est-ce que vous le savez?

— C'est mon affaire, répliqua Lust en souriant. Quelqu'un vous suivait peut-être se soir là... Entre nous, vous parlez trop haut. Oui, oui, vous lui avez dit que ça vous coûtait très bon marché, rien que cinq cent mille francs! Et, pour comble, vous l'avez invité à la crémaillère! Hein, suis-je bien renseigné?

Vergust était abasourdi.

— Et puis, continua le contremaître, n'avez-vous pas parlé de la demande en mariage du fils Lavaert et des lettres qu'il adressait à M<sup>lle</sup> Emma?

— Sacrebleu! s'écria le tripier dont la mémoire s'éclaircissait. Oui, je me souviens à présent, je lui ai dit que ma fille était fiancée avec Louis et qu'ils s'écrivaient...

Maintenant, il comprenait tout et ne doutait plus. Il fit mouliner sa canne au risque de casser quelque chose :

— Tonnerre, s'écria-t-il, ça ne va pas se passer comme ça!

— Du calme, du calme! dit doucement le contremaître. Laissez-nous faire. Soyez tranquille, il sera puni comme il le mérite.

Vergust était hors de lui, et la face toute bleue d'indignation :

— Non, non, je veux me venger moi-même et ça ne sera pas long.

Déjà il regagnait la porte pour courir chez Buellings; mais Lust parvint à l'apaiser en lui montrant qu'il n'avait aucune preuve.

— Dissimulez au contraire, conseillait-il, faites

semblant de rien, et je vous garantis qu'on l'aura...

— Mais qu'est-ce que vous comptez faire?

— Moi? Rien du tout. Mais vous verrez. Allez seulement jouer votre partie là-haut. En rentrant à la maison vous apprendrez peut-être du nouveau...

\*

\* \*

Et Lust avait été bon sorcier. Car, quelle ne fût la surprise de Vergust en retournant chez lui de voir une grosse file à la porte de son magasin, ce qui ne s'était plus produit depuis tantôt un mois. Il se mit à courir, bouscula tout le monde pour pénétrer dans la triperie et faillit s'affaisser d'émotion en apercevant Emma qui trônait au comptoir à côté de sa mère dépeinte et rayonnante.

Une heure à peine, lui dit-on, qu'elle avait été ramenée en automobile par un officier plein d'égards, qui s'était même excusé de la méprise des policiers.

Et voilà que dans le même moment, Vergust apprenait que cet officier se trouvait chez Buellings.

Ce fut plus fort que lui. Remettant les épanchements à plus tard, le pansu petit homme joua des coudes et du ventre à travers la foule qui encombra la boutique et s'élança au dehors. Il arriva juste à temps pour voir un feldgrau, à la tête bandée, sortir de la maison du sellier, remonter dans sa longue voiture grise et dispa-

raître au milieu de l'émotion silencieuse du populaire.

En ce moment, une main appuya sur son épaule :

— Eh bien, qu'est-ce que vous en dites?

Il se retourna : c'était Lust qui le regardait avec un sourire énigmatique.

— Non, non, ne me demandez pas d'explications! fit le contremaître en prévenant les questions qu'il lisait sur le visage stupéfait du tripier. Un jour, vous saurez le fin mot. Pour le moment, on doit retenir sa langue... Sachez seulement que Buellings est maté pour longtemps à moins qu'il ne crève de peur ou de rage, ce que je souhaite à tous les bougres de son espèce!

## CHAPITRE XV

---

Péro grandissait, plein de vie et babillant déjà avec une facilité étonnante bien qu'il eût à peine trois ans et demi. Le ramage clair et délié qui sortait de ses lèvres comme une jolie source, était un perpétuel sujet d'étonnement pour les vieux Claes. Il est vrai que Camille se montrait fort attentive à l'éducation de son fils, se gardant de jamais bêtiser avec lui ni de farcir cette jeune cervelle de mots zézayés et ridicules. Et l'enfant profitait à cette bonne école, servi d'ailleurs par un heureux naturel.

Sa gentillesse enfantine rappelait absolument celle de son père, dont les portraits de garçonnet lui ressemblaient à tel point qu'on les eût pris pour les siens, n'était la décoloration qu'avaient subie ces images du passé. Une telle ressemblance, tant morale que physique, faisait la joie des parents, car ils aimaient Péro moins peut-être parce que c'était lui que parce qu'il recommençait « l'autre ». Aussi, leur chagrin avait-il beaucoup perdu de son amertume.

Toutefois, dans la douceur de leur tendresse, ils s'affligeaient bien souvent du sort de Camille. Quoique la jeune femme fît preuve de vaillance

et parût même toute réembellie par son bonheur maternel, elle avait des instants de mélancolie profonde qui n'échappaient pas aux vieux quincailleurs.

Toutes les joies de la maternité, mais sans l'amour, voilà ce que lui réservait un veuvage obstiné à demeurer fidèle au souvenir d'une seule affection. L'ambition de bien élever son fils lui suffirait-elle pour être complètement heureuse? Malgré l'enfant, ne sentirait-elle pas toujours dans son cœur un vide douloureux?

L'avenir lui apparaissait donc embrumé de tristesse. Son fils lui serait une grande consolation, certes, mais pourrait-elle oublier ce dont il la consolerait? Toute sa ferme raison ne saurait jamais la résigner au dénouement si brusque d'une grande passion.

Dans ces heures sombres, elle se rappelait les paroles du vieux missionnaire et son cœur en palpait de nouveau...

« Espérez, ma chère fille; un jour viendra où, sans plus aucune répugnance, vous vous abandonnerez au courant de la vie. Tout recommencera peut-être et vous serez une femme heureuse... ».

Un an déjà qu'elle avait reçu sa visite. Il n'était point revenu, mais son image vénérable restait profondément gravée dans la mémoire de Camille ainsi que les moindres détails de ses attitudes. L'émotion, qui avait souvent percé à travers le calme apparent de son débit et de ses gestes, cette tendresse témoignée au petit garçon étaient pour la jeune femme des sujets de

longue rêverie. Aussi bien, elle ressentait à son égard une vive curiosité à laquelle se mêlait maintenant un espoir sourd de quelque chose d'inattendu qui associerait ce noble vieillard à sa vie.

Quelle que fût la réserve qu'elle imposât à ses sentiments nouveaux, Camille n'avait pu les cacher à la fille de Théodore qu'elle voyait tous les jours à la cantine.

Or, loin de la mettre en garde contre des illusions romanesques, la jeune fille semblait presque y encourager son amie. D'ailleurs Martha paraissait elle-même toute transformée depuis quelque temps. Son visage, d'une gravité aimable, s'animait à présent de vraie gaîté. Il y avait plus d'éclat dans ses yeux, plus de vivacité expansive dans ses paroles. Les bonnes nouvelles qu'elle recevait de son frère et de son fiancé étaient peut-être l'explication la plus naturelle de cette métamorphose. N'empêche que Camille restait souvent surprise de cette fixité joyeuse, avec laquelle la jeune fille la regardait à certain moment, ce qui la faisait parfois sourire non sans quelque embarras :

— Eh bien! Chère, qu'y a-t-il? Pourquoi me regardez-vous ainsi?

— Mais pour rien! répondait évasivement Martha en l'embrassant de tout son cœur.

Et, comme dans la crainte d'être pressée d'une réponse moins inconsistante, elle s'enfuyait après un gentil « good bye... ».

\*

\* \*

Un matin que Camille amusait Péro, en convalescence de la rougeole, Martha apparut dans la chambre et déposa devant le petit garçon un gros album d'images représentant toutes les bêtes de l'Arche superbement dessinées et coloriées. Ravi de sa présence, l'enfant embrassa la jeune fille et se mit à feuilleter le beau livre en poussant des exclamations de joie.

— Mais, Chère, fit la jeune femme avec reproche, quelle folie!

— Oh! je n'y suis pour rien, repartit Martha; c'est un cadeau de notre Clairette qui attend son petit ami aux « Peupliers... ». Et puis, il est juste que ce beau livre retourne à Péro...

— Et pourquoi donc? fit Camille étonnée.

— Vous ne devinez pas? Mais parce que celui qui l'a donné à Clairette, c'est Monsieur Prosper!

Et, avec une exaltation singulière, elle se mit à conter, une fois de plus, la grande affection et les gentilleses de toute sorte dont le jeune quincaillier avait entouré l'enfance malade de la fillette. Elle ne tarissait pas, heureuse de s'épancher, quand elle s'interrompit devant l'air de tristesse qui avait soudain assombri le visage de son amie. La jeune femme n'était pas habituée à ce qu'on évoquât si brusquement en sa présence le souvenir de Prosper et surtout qu'on le fît sur un tel ton de gaîté. C'était un oubli, un manque de tact qui la surprenait chez Martha et l'affligeait profondément.

Mais la jeune fille s'était jetée dans ses bras :

— Oh, pardon, chère, pardon! C'est vrai, tou-

tes ces belles histoires que je vous raconte sur Lui doivent encore augmenter votre peine... Mais ç'a été plus fort que moi! Non, je ne dirai jamais assez combien Monsieur Prosper a été bon pour nous et la reconnaissance que nous lui devons. Quel brave cœur! Ah! comme mon cher Victor en parlait bien! Il l'aimait comme son frère...

Et, de nouveau, sa gratitude débordait de son âme en gentilles paroles qui attendrissaient Camille sans dissiper le malaise que lui causait une apologie si peu faite pour encourager sa résignation.

Très pâle, partagée entre l'étonnement et la tristesse, elle fixait sur la jeune fille des regards à la fois désolés et scrutateurs, cherchant à deviner la cause de cet entrain qui la faisait parler avec tant de volubilité et d'insouciance expansive :

— Vous avez sans doute reçu de bonnes nouvelles des vôtres? dit-elle comme pour s'expliquer une si étrange attitude.

— Non, répondit la jeune fille, mais je ne suis plus inquiète. J'ai des pressentiments heureux... La guerre finira bientôt. Quelle délivrance! Ah! l'inexprimable bonheur d'acclamer nos chers soldats victorieux!

Cette fois, Camille s'était détournée pour dissimuler l'émotion que lui causait une perspective si belle, mais à quoi se mêlait tant d'amertume chez tous ceux qui ne devaient pas revoir le héros tombé dans la bataille. Incapable de se maîtriser plus longtemps, elle s'affaissa sur le

lit où l'enfant contemplait dans un silence émerveillé les planches de son livre.

— Ah, mon pauvre Péro! soupira-t-elle en le pressant contre sa poitrine.

— Oh! mère, pourquoi est-ce que tu pleures? fit le petit garçon en lui rendant ses caresses. Je suis guéri...

Martha les regardait tous deux... Elle ne parlait plus, mais sa figure, sans perdre de son animation rayonnante, trahissait les efforts qu'elle faisait pour contenir les mots que son cœur projetait à ses lèvres...

Elle tomba aux genoux de son amie :

— Oh! pardonnez-moi, chère Camille. Je vous parais sans doute bien cruelle de vous parler de Lui si familièrement et comme s'il était près de nous... Mais c'est plus fort que moi... Je ne puis croire, je ne puis admettre qu'il soit absent pour toujours... Ne désespérez pas... Votre vie n'est pas brisée : elle vous ménage encore de grandes joies. Oh! j'en suis sûre, un jour tout recommencera, un jour nous serons tous heureux!

Il y avait tant de conviction dans ces paroles pathétiques que la jeune femme, angoissée, frémissait de retrouver au fond d'elle-même cet espoir vague, sourd, qui la hantait par moment depuis la visite du vénérable missionnaire.

Aussi bien, la fille de Théodore lui imposait en quelque sorte; les informations sûres qu'elle obtenait du front, ses connivences avec Lust, Emma Vergust et des messagers secrets en fai-

saient à ses yeux un personnage plutôt mystérieux. C'était Martha qui avait ramené Tom à la quincaillerie. Et puis, cette précieuse lettre lui annonçant que son fils était authentiquement reconnu, n'était-ce pas encore Martha qui la lui avait remise en se déroband à toute explication?

Martha lui inspirait donc une confiance absolue, malgré la réserve que la jeune fille observait, même avec elle, quant à la divulgation de ses gestes clandestins. Or, ne semblait-il pas, aujourd'hui, qu'elle eût été entraînée au delà de sa discrétion ordinaire? Camille ne l'avait jamais vue aussi verbeuse; toutes les fibres de son âme se tendaient pour découvrir la cause de ces effusions, que n'avait pu contraindre l'appréhension de ranimer son chagrin engourdi. On eût dit que Martha avait mis du demi-mot, du secret dans sa manière de réconfort.

— Tout recommencera... Nous serons tous heureux, fit-elle rêveusement en répétant les paroles de son amie. Oui, le spectacle de votre bonheur me sera doux sans doute, mais pourra-t-il me faire jamais oublier ce que j'ai perdu!

Elle caressait la tête blonde de son fils :

— Enfin, toi, tu me restes, dit-elle sourdement; plus tu grandiras, mieux je me résignerai sans doute...

Cependant Martha les regardait tous deux sans que l'expression heureuse de son visage se nuancât de la moindre teinte de mélancolie :

— Oui, s'écria-t-elle en pressant le petit contre son cœur, oui, tu deviendras un beau grand garçon comme ton père... Allons, continue à être

bien sage et, dans quelques jours, nous irons rejoindre ton amie Clairette chez la bonne maman Frémineur...

Ravi de joie à la pensée de revoir « Les Peupliers », Péro baisait les joues de la jeune fille avec une fougue de tendresse qui ramenait le sourire sur les lèvres de Camille.

— Je me sauve! dit gentiment Martha. Et puis, je dois encore m'arrêter en bas pour vérifier les comptes de notre cantine avec Monsieur Bernard...

Et, sur le point de quitter la chambre :

— Ne trouvez-vous pas que Bernard a si bonne mine depuis quelque temps?

— En effet, répondit la jeune femme, frappée de cette remarque. C'est sans doute à cause des bonnes nouvelles...

— Et du retour de Tom, reprit Martha; le chien du patron est son plus grand ami; il sait lui parler comme Monsieur Prosper et imagine très bien ce que la bonne bête lui répond. Il m'assurait l'autre jour que Tom pousse de joyeux aboiements en entendant prononcer le nom de son maître et il en paraissait fort impressionné...

Le visage de Camille avait repris son expression anxieuse :

— Que voulez-vous dire, Martha?

— Pauvre garçon, soupira la jeune fille sans répondre directement à la question, je comprends peut-être son étonnement. Il m'a expli-

qué que les chiens ont certains sens plus développés que les nôtres et qu'ils devinent souvent des choses dont nous ne nous doutons pas... Il faut convenir que sous ce rapport Tom est un chien exceptionnel. Vous n'étiez pas ici à cette époque : vous ne savez pas combien il a gémi et hurlé lors de la grande bataille où Monsieur Prosper... Et c'est précisément ce jour-là qu'il est parti de la maison. C'est sans doute en se rappelant ces choses extraordinaires que Bernard se demande pourquoi Tom est toujours de si bonne humeur à présent...

— C'est curieux, en effet, fit la jeune femme dououreusement intriguée. Comment Bernard ne m'a-t-il jamais parlé de cela?

— Oh! le pauvre garçon aurait bien trop peur de vous faire de la peine. Avec moi, c'est différent : il ose me parler de Monsieur Prosper et des recherches infructueuses de Victor pour retrouver son ami sur le champ de bataille... On dirait presque qu'il ne veut pas désespérer... Oh! s'il avait raison!

Brusquement, elle embrassa de nouveau son amie pour se soustraire à l'acuité de ses regards.

— C'est vrai peut-être, chère Camille qu'il ne faut jamais désespérer... A demain!

Elle avait disparu depuis longtemps que la jeune femme demeurait encore immobile, dans une sorte prostration rêveuse, pensant à l'entraîn inaccoutumé de Martha, à ses propos singuliers qu'elle rapprochait en ce moment des exhortations souriantes du vieux missionnaire.

Cet espoir confus auquel sa pensée s'ouvrait

parfois en dépit des efforts qu'elle faisait pour échapper à sa séduction, la ressaisissait avec intensité. Elle s'y abandonnait plus mollement aujourd'hui, dût-elle ensuite retomber affaissée sur elle-même après que le vain mirage se serait de nouveau dissipé...

Comme elle relevait lentement la tête, ses yeux se posèrent sur la grande photographie pendue au mur au-dessus du lit du petit garçon. C'était le dernier portrait de Prosper à sa sortie de l'école de Gaillon sous l'uniforme de lieutenant au 9<sup>me</sup> de ligne. Elle prit la chère image dans ses mains et tressaillit de la voir pour ainsi dire s'animer en la contemplant de plus près. Elle pensait à cette vie si courte mais si remplie de vaillance, de bonté... En ce moment, elle se rappelait les lettres tant lues et relues du cher soldat. Certaines phrases en résonnaient dans sa mémoire comme s'il lui parlait, l'une d'elles notamment : « Aie confiance, je sens que ma « fatalité » est heureuse... »

Cependant, distrait de son livre, l'enfant s'était redressé pour regarder avec sa mère le « brave soldat » ainsi qu'on le nommait toujours devant lui.

— Mami, dit-il tout à coup, cette nuit, le brave soldat est venu m'embrasser et il m'a dit : « Fils, puisque tu es bien sage, je reviendrai bientôt... » Alors, je l'attends!

La jeune femme pâlit d'émotion à ces naïves paroles comme si elles eussent contenu un sens prophétique...

Mais on frappait à la porte et une grosse voix bien connue, clamait gaîment au dehors :

— On peut entrer?

Et c'était le bon et jovial docteur Buysse dont l'épaisse cravate blanche, nouée à l'ancienne mode, faisait encore mieux ressortir la glabre figure au ton de brique :

— Hé, je viens une fois voir comment se porte notre petit frise-poulet!

## CHAPITRE XVI

---

Par cet humide mais doux après-midi de novembre, Bernard s'en retournait du fond de Molenbeek à la quincaillerie quand, aux abords de la porte de Ninove, il vit un gros rassemblement devant les anciens pavillons de l'octroi, qui commandent toujours le pont du canal. Surpris, une soudaine angoisse le serra à la gorge; nul doute que cette foule ne commentât les affiches fraîchement placardées sur la façade des édicules.

— Une victoire allemande? pensait-il; oh! alors, tout serait fini.

Pourtant, cette tourbe de badauds, avides liseurs de proclamations, n'avait pas son aspect ordinaire, celui de la stupeur ou de la résignation fataliste; au rebours, elle était bruyante, gesticulante, violemment agitée de remous, d'où se détachaient à chaque instant des hommes et des femmes qui, éperdus, on ne savait de quoi, détaient dans toutes les directions.

Le pauvre garçon, redoutant une affreuse nouvelle bien plus que d'être bousculé, se disposait à faire un long détour pour gagner la rue de

Flandre, quand une bourgeoise qui fuyait le heurta au risque de le renverser si un arbre du boulevard ne s'était trouvé là juste à point pour l'aider à reprendre son équilibre.

— Oh! Monsieur, je vous demande bien pardon, fit la jeune femme en suspendant sa course, mais je suis comme stupide... Est-ce que ça est bien vrai maintenant? Moi, je ne sais tout de même pas le croire!

— Mais qu'est-ce qu'il y a? interrogea le jeune homme en dévisageant cette petite dame qui lui semblait décidément un peu folle; je sors de chez moi et ne suis au courant de rien.

— Comment, vous n'avez pas lu les affiches?

— Je ne les lis jamais! dit-il d'un ton sec.

— Moi non plus, savez-vous! Mais aujourd'hui, ça n'est pas la même chose!

— Et pourquoi donc?

— Mais c'est les affiches des soldats boches! Ils ne veulent plus se battre. Le kaiser demande « l'amistice » et, maintenant, la guerre est finie! Quel bonheur, n'est-ce pas? Mais, excusez-moi, je cours vite à la maison!

Abasourdi, le jeune homme demeurait là sans bouger, incapable de vaincre son inertie et de rassembler ses esprits. Puis, dans une brusque détente, son cerveau se reprit à réfléchir :

— Mais oui, dit-il en se parlant à lui-même, c'est la confirmation des dernières nouvelles de Lust... Plus de doute : cette fois, les Boches sont bien par terre, à genoux!

Et une joie immense se mit à bouillonner dans

son cœur, colorant ses pâles joues, allumant dans ses beaux yeux tristes une flamme de triomphe. Tout à coup, se détachant de l'arbre contre lequel il était appuyé, l'infirmes partit d'une course claudicante vers la ville.



— Ça y est! Ça y est! Madame Lust! s'écriait-il en s'affaissant dans les bras d'Adelaïde qui, chantonnante, époussetait le magasin d'un plumeau enivré :

— Oui, mon cher Bernard, dit-elle quand elle l'eut installé sur une chaise, Emma Vergust vient de nous apprendre la nouvelle. Ah, c'est une grande joie dans la maison! Mon Jan s'habille justement pour aller une fois voir ce qui se passe dehors... C'est plus fort que lui, et je ne sais pas l'empêcher!

— Il faut que je monte chez les patrons, dit le jeune homme qui reprenait haleine.

— Non non, pas maintenant... Attendez, il y a déjà tant de monde là-haut!

— Alors, je sortirai avec M. Lust! s'écria le commis.

Adelaïde le regarda avec une affectueuse pitié:

— Oh! mon ami, ça serait une imprudence de votre part. Vous êtes déjà si fatigué d'avoir tant couru! Et puis, ça doit être quelque chose sur la Grand'Place et dans le haut de la ville! Restez seulement ici, ça ne vaut rien pour vous de courir dans les bagarres!

— Non, non, je veux aller avec M. Lust, répétait le commis avec entêtement, je dois sortir, je dois voir, je dois crier avec tout le monde!

— Mais Jan sera gêné avec vous, mon cher garçon!

— Hé, dit-il en redressant son maigre torse, je suis solide maintenant. Je marche comme un autre et même très vite... Et je n'ai pas peur, vous savez!

En ce moment, Lust entra précipitamment dans le magasin par la porte dérobée :

— Femme, je suis prêt, dit-il en faisant sonner sur le parquet sa grosse canne ferrée; alors je...

Il s'interrompit à la vue de Bernard qui venait de se lever et s'élançait vers lui :

— Ah! Monsieur Lust, s'écria le commis avec exaltation, quel beau jour, n'est-ce pas? Il me semble que vous y êtes pour quelque chose : vous l'aviez tant prédit!

— Mon cher ami! fit le contremaître d'une voix assourdie et comme étranglée par une subite émotion.

Ils se regardaient, heureux d'être réunis dans la joie après tant de soucis, intimidés du geste irrésistible que leur commandait une amitié fortifiée par de si longues épreuves supportées en commun...

Soudain, d'un mutuel élan, les deux hommes plongèrent dans les bras l'un de l'autre...

\*

\* \*

— Non, mon cher Bernard, dit le brave homme quand l'infirmé eut manifesté son désir de le suivre; Adelaïde a raison : ce serait trop dangereux pour vous... Et moi, je ne saurais pas vous protéger dans les bousculades. Restez ici bien tranquillement. Et puis, les patrons auront peut-être besoin de vous tout à l'heure... Oui, je comprends que ça est bisquant de rester au magasin un jour comme celui-ci, mais, patience mon garçon, on sortira ensemble demain!

Le jeune homme baissait la tête dans une attitude de profonde déception :

— Pourtant, murmura-t-il, je ne suis pas une poule mouillée...

— Oh! on le sait bien que vous êtes un brave, s'exclama Adelaïde, mais soyez raisonnable... Jan aura déjà trop à faire de prendre garde à lui!

— C'est vrai, dit le commis résigné; eh bien! puisque vous me le conseillez...

— D'ailleurs, ajouta le contremaître, je n'en aurai pas pour longtemps : dans une heure au plus je suis de retour!

— C'est cela, fit Adelaïde; allons Jan, partez seulement pour être plus vite revenu! Mais soyez sage et n'allez pas vous faire des disputes avec les sales boches!...

— Pas peur, Laïde! Mais je veux tout de même une fois voir la tête qu'ils font aujourd'hui!

Sur ces mots, il embrassa sa bonne femme, appliqua une affectueuse tape sur l'épaule du commis et disparut par la porte du vestibule.

— Les hommes, soupira l'opulente maritorne, on ne sait qu'à même pas les retenir quand ils ont quelque chose dans leur tête...

Et s'adressant à l'infirme qui était retombé sur sa chaise :

— Je vais jusqu'en haut voir après Madame Camille... Elle semblait si fatiguée, si drôle au milieu de tout ce monde... Et Péro aussi n'était pas comme d'habitude...

Elle dressait l'oreille :

— Mais écoutez une fois ce tapage qu'ils font dans la salle à manger!

En effet, le plafond résonnait sous les pas des visiteurs qui s'agitaient dans l'appartement du premier étage, tandis que les instruments d'acier suspendus aux solives du magasin, principalement les grandes scies de long, modulaient par moment toute une gamme de plaintes discrètes, très harmonieuses.

— Allons, je vais dire que vous êtes ici avec vos compliments... Attendez-moi, Monsieur Bernard, je reviens dans une minute.

Mais à peine avait-elle quitté le magasin que le jeune homme s'était remis debout. Il boutonna fébrilement son paletot, mit son chapeau et, gagnant à pas furtifs la petite porte entr'ouverte, passa dans l'étroit vestibule.

En ce moment, un aboi retentit du fond de la cuisine et, brusquement, Tom apparut bondissant, tout joyeux de revoir son ami. Bernard semblait plutôt contrarié des démonstrations du brave animal :

— Silence, silence! fit-il à voix basse; retourne vite auprès de Miaoutte!

Puis, se ravisant tout à coup :

— Hé! tu veux venir avec moi? Oui? Alors, en avant!

Et tous deux s'élançèrent dans la rue.

\*  
\* \*

La ville, morne depuis si longtemps, retournée presque, en certains endroits, à l'aspect d'une cité du moyen âge avec ses charrettes attelées de bœufs, lesquelles, après la réquisition des chevaux, cahotaient lentement le long des rues silencieuses, la ville assoupie venait de se réveiller. A l'annonce de la délivrance, les maisons s'étaient soudainement vidées, et une foule exultante, démentielle, roulait en tous lieux.

Sans s'attarder, à force de coudes bien souvent, Lust avait déjà traversé le quartier de la Bourse ainsi que la Grand'Place et gravissait maintenant, d'un pas accéléré, les rampes qui mènent à la ville haute. Car il venait d'apprendre que le « soviét » des soldats mutinés siégeait à la Chambre des Représentants. Il contourna Sainte-Gudule, enfila le Treurenberg et la rue Royale pour atteindre enfin à l'entrée de la rue de la Loi où une foule innombrable, vociférante d'allégresse et toute pavoisée déjà de petits drapeaux tricolores, l'empêcha un moment d'avancer plus loin. Mais il n'était pas homme à reculer; se faufilant à travers cette cohue, entraîné

au gré des lents courants qui la sillonnaient, il arriva devant les Chambres dont le péristyle, le grand escalier et les entre-colonnes du premier étage étaient occupés par une multitude de soldats, lesquels écoutaient la harangue qu'éruçait, d'un accent guttural, mais d'une voix étonnement puissante, un jeune autant que robuste sous-officier debout au milieu du balcon et gesticulant comme un automate.

Chacune des périodes du tribun improvisé provoquait des rumeurs d'approbation, des applaudissements, des levées de calots, des hochs qui, à certains moments, devenaient frénétiques. Il parlait depuis longtemps sans que son auditoire ni lui-même parussent le moins du monde fatigués.

Quoique Lust ne comprît rien à cette langue croissante, dont les sons ne sortent du gosier qu'au prix d'un effort laborieux et plein d'à coups, il regardait de toute son attention écarquillée et frémissante cette soldatesque imprécatoire, révoltée.

Et sa surprise redoubla en voyant circuler, au milieu de cette tourbe crasseuse et nauséabonde, quelques élégants officiers qui essayaient encore d'imposer par une attitude de sarcasme et de mépris. Mais cette nargue hautaine intimidait moins les soldats qu'elle ne les excitait à la châtier sur-le-champ. Aussi, comme l'orateur venait d'achever sa péroraison au milieu d'acclamations et de hochs formidables, les insolents feldgraus, et les capitaines et les majors aux moustaches en crocs se virent soudainement cernés

par ces hommes en délire et sommés de rendre leurs armes. Aucune résistance possible : ils devaient obéir. Ceci n'était du reste que le prélude d'une manifestation de rancune encore plus insultante et cruelle. Des escouades s'étaient reformées qui acculèrent les chefs aux façades du Palais pour arracher leurs insignes hiérarchiques, les parements, les épaulettes, les croix de guerre... Supplice atroce, qui verdissait la face de ces odieux martyrs.

Certes, Lust ne songeait pas à s'apitoyer sur leur sort; n'empêche qu'il en avait assez vu. Rassasié de revanche, il se dégagea de la foule pour gagner le boulevard du Régent où la circulation devenait plus facile.

Or, comme il traversait la voie asphaltée, un chien bondit au-devant de lui avec des aboiements de joie.

— Tom! s'exclama le contremaître; mais d'où sors-tu mon brave? Comment es-tu venu jusqu'ici?

En même temps, il s'entendit héler :

— Monsieur Lust! Monsieur Lust!

Et c'était Bernard qui accourait en clopinant, le visage empourpré de fièvre, tout ruisselant de sueur, les yeux exorbités par une exaltation voisine de la démence.

— Oh! mon garçon, fit le contremaître avec sévérité, vous m'aviez pourtant bien promis de... Quelle imprudence!

Mais sans répondre à ce reproche :

— J'ai vu! J'ai vu leur dégradation! s'écria l'infirmes. Ah! les scélérats sont maintenant punis

comme ils le méritent! Non, non, je suis content : je n'aurais pas voulu manquer ça!

— Du calme, du calme, mon petit... Prenons garde au milieu de tous ces bougres. Oui, il sont furieux contre les chefs; ils font « kamarades », mais ça ne les empêchera pas de nous porter de mauvais coups, si on les excite par des railleries...

Il l'empoigna sous le bras :

— Venez, nous retournons à la quincaillerie.

Soudain, des clairs retentirent; une petite compagnie de soldats cyclistes approchait qui s'arrêta brusquement devant eux, indécise sur le chemin qu'elle devait prendre. Le sergent qui la commandait descendit de machine et, dans son baragouin farouche, interpella les deux hommes qui s'éloignaient déjà par la route du boulevard :

— Louvain? interrogeait-il. Nach Leuven? Nach Leuven?

Lust se retourna à demi, consentit à faire un geste indiquant la rue de la Loi. Mais Bernard, saisi d'une sorte de rage sacrée, avait fait volte-face et, imitant le geste du contremaître :

— Nach Paris? Nach Paris? cria-t-il d'un fausset aigu et dérisoire; Nach Paris? Oui, oui, c'est par là. Nach Paris!

Sous cette avalanche de lazzis, cinglants comme des coups de cravache, une affreuse grimace contracta la face barbue et carnassière du sous-officier qui, laissant tout à coup tomber sa machine, se rua sur l'infirmes. Mais Lust s'était retourné et, prompt comme un prévot d'armes, fit mouliner sa grosse canne qu'il appuya rudement sur la poitrine du soudard enragé. Déjà

celui-ci empoignait son revolver quand l'attitude des spectateurs prêts à la rescousse et l'apparition soudaine de Tom qui, ramassé sur ses pattes, les crocs découverts et menaçants, n'attendait qu'un signe de ses amis pour lui sauter à la gorge, fit réfléchir ce gorille déguisé en homme. Il recula en sacrant d'inintelligibles injures puis, lançant un coup de sifflet, il enfourcha sa machine et s'enfuit, stratégiquement, par la rue de la Loi avec son escouade, tandis que le populaire ivre de revanche, soulevé d'une allégresse furieuse, reprenait en chœur à tue-tête, le sarcasme corrosif du pauvre bancroche :

— Nach Paris! Nach Paris!

\*

\* \*

Cependant Bernard ne soufflait mot tandis que le contremaître, son bras passé sous le sien, le ramenait vers la ville basse par des chemins détournés, moins tumultueux.

— Monsieur Lust, dit-il enfin, je vous demande bien pardon, mais ça été plus fort que moi!

— Oui, oui, je comprends mon garçon... Mais vous voyez n'est-ce pas qu'il valait mieux rester à la quincaillerie. Sacrebleu, on l'a échappé belle, nous autres!

Mais sa figure se détendit aussitôt :

— Tout de même, le « métékau » n'a pas demandé son reste! Hein, comme ils ont tous f... le camp!

— Ah! sans vous, mon cher ami...

— Non, non, laissez... C'était bien facile pour moi. Hé, je sais encore tirer de la canne et du sabre comme à la caserne du Petit-Château! Mais, à présent, tranquille, savez-vous!

Il l'entraînait :

— Est-ce que je ne vais pas trop vite? Vous n'êtes pas fatigué?

Mais le jeune homme, sous la galvanisation de sa fièvre, surmontait l'essoufflement et ne ralentissait pas.

Il était cinq heures environ et, chose étrange en ce mois de novembre, une grande clarté demeurerait; la nuit ne se décidait que lentement à obscurcir ce beau jour...

Cependant, Tom attardé sans doute auprès d'amies chiennes, ne les accompagnait plus: mais ils ne s'en souciaient pas, bien persuadés qu'il les rejoindrait quelque part à moins qu'il ne retournât directement à la maison.

— C'est dommage, dit le contremaître que je n'ai pas attaché un billet à son collier pour prévenir Adelaïde que je vous ai rencontré... Bah, je serai vite de retour...

Ils traversèrent la place du Congrès, descendirent dans le quartier du May Boom où, arrêtés par des barrages, ils furent obligés de se détourner de nouveau pour déboucher tout à coup, par la rue des Cendres, sur le boulevard Botanique.

Et là un spectacle inoubliable, à la fois grotesque et peut-être sublime, les immobilisa sur place au milieu des curieux pressés sur le trot-

toir. Et c'était un bataillon de reîtres sordidement dépenaillés qui, oublieux du pas de l'oie, gravissaient maintenant pêle-mêle, à la débandade, la rampe du boulevard derrière une file de chariots hétéroclites traînant des bœufs et des vaches à la remorque tandis que là-haut, en tête de la horde, une formidable musique tonitruait une marche triomphale ainsi qu'aux premiers jours de l'invasion...

Dans la nuit maintenant venue, à la lumière des torches de résine, dans le lamentable beuglement des bestiaux qui brochait sur le vacarme des grosses caisses, le tableau de cette bande en retraite empoignait d'une incoercible émotion. Et la foule, si heureuse pourtant, oubliait de sourire, prête à s'apitoyer peut-être sur ces pauvres Huns déchus, qui lui avaient causé de si cruels, de si longs maux, encore que ceux-ci eussent rencontré chez elle des courages plus forts que leurs tourments... Après tout, est-ce que ces hommes-là avaient voulu la guerre?

Ils étaient passés...

— Dire, fit le contremaitre en sortant de sa torpeur rêveuse et quasi hébétée, dire que je les ai vus ici même, en août 1914, descendre ce boulevard, commandés au sifflet comme des forçats et marchant d'un seul bloc qu'on aurait dit que c'était une immense mécanique! Ah! est-ce qu'il y aurait tout de même un bon Dieu? Alors, j'y crois et je le remercie, car il a accompli ce que je lui ai demandé ce jour-là, et tant d'autres depuis, c'est-à-dire mon vœu de les voir remonter ce boulevard en vaincus, sales et dégoûtants,

couverts de boue et de loques, comme de vrais « scandales »!

— Ah! soupira l'infirmes les larmes aux yeux, si Monsieur Prosper avait pu assister à cela!

Alors Lust, posant les mains sur les épaules pointues du jeune homme et le regard planté dans ses prunelles mouillées :

— Monsieur Prosper est vengé, dit-il d'un accent étrange. C'est toujours ça... en attendant mieux!

— Que voulez-vous dire?

Mais le contremaître parut ne pas entendre :

— Venez! Nous prendrons là-bas le tram chocolat... Je vais vous reconduire chez vous à Molenbeek.

— Oh! mais non, Monsieur Lust! se récria le commis; je retournerai bien tout seul!

— Taisez-vous, s'exclama gaîment le brave homme; avec un gaillard comme vous, on ne peut pas se fier... Alors, je vous accompagne, pour votre punition...

Il le saisit sous le bras et, les sourcils froncés, d'une voix comiquement impérative qui essayait d'imiter le fausset dérisoire dont le commis s'était servi tout à l'heure :

— Par là, mon petit! Nach Molenbeek, je vous dis! Nach Molenbeek!

## CHAPITRE XVII

---

En l'espace d'une nuit, les troupes scélérates avaient évacué la capitale avec leur charroi de romanichels, se hâtant pour l'heure, anxieuses d'être poursuivies, sur ces routes du Brabant et du pays de Liège qu'elles avaient si orgueilleusement foulées jadis au sortir de leurs tanières patriales.

Débarrassée de ses chaînes, Bruxelles respirait enfin, lorsque de formidables détonations, éclatant aux quatre coins de la ville, vinrent encore ajouter à l'allégresse populaire. Et c'était sans doute les salves de glorieux accueil qui célébraient le retour triomphal du cher Bourgmestre que son intransigeance héroïque avait fait jeter là-bas au fond d'une sinistre forteresse d'outre-Rhin.

Hélas non! cet assourdissant tapage n'avait rien du joyeux fracas pyrotechnique. Il s'agissait d'une féroce offensive d'artillerie, œuvre de destruction et de mort!

Les bombes à retardement! Voilà la vengeance de ces ignobles vaincus...

Alors, quelles angoisses nouvelles, intolérables de ne pouvoir se surmonter dans le mystère

effrayant des machinations encore plus sangui-  
naires que réservait à la ville martyre leur hon-  
teux génie de déprédation et de meurtre!

Dans le petit salon de Théodore, les clients  
s'effraient, sursautant à chaque détonation dont  
l'éclat sec, terrible semblait rompre des fibres  
dans les poitrines...

Aux conversations si gaîment enfiévrées de la  
veille, avait succédé une sorte de recueillement  
morne, à peine coupé de petites phrases, de  
réflexions bégayantes.

— Je me suis laissé dire, hasarda le père De  
Bouck, qu'ils ont miné toute la ville...

— Est-ce possible? gémissait le coiffeur dont  
la main, si ferme d'habitude, tremblait aujour-  
d'hui sur le cuir pachydermique de Vergust.

— Hé là Théodore, grognait le tripier, ne  
coupez pas mon nez en bas, je dois encore m'en  
servir!

Le gros homme, quoique très impressionné  
lui-même, tenait à faire bonne contenance; après  
cela, il exposait des raisons plus ou moins ras-  
surantes :

— Miner toute la ville, allons donc! C'est  
une trop grosse affaire... Ils n'ont pas eu le  
temps. Mais la gare du Midi et la gare du Nord,  
oui, ça je comprends!

— Mais pourquoi?

— Tiens donc, pour détruire le chemin de fer  
et les wagons de manière qu'on ne sait pas les  
rattraper dans leur escampette!

En effet, l'explication n'était pas dépourvue  
d'une certaine logique; on la commenta avec

optimisme surtout quand, mis au fait, le vieux commissaire Tytgat, qui venait d'entrer dans la boutique, déclara que le quartier Sainte-Catherine était certainement à l'abri des explosions.

Il se rengorgeait :

— Hé, j'avais donné des ordres sans faire semblant de rien. Moi et mes hommes, on les tenait à l'œil depuis longtemps. J'espère que mes collègues du haut de la ville en ont fait autant...

Et, d'un air très détaché, il prit place dans le fauteuil que lui cédaient le négociant en charbons pour se confier au blaireau trémolant d'un vieil extra à lunettes. D'ailleurs, les détonations se faisaient à présent moins dures et beaucoup plus intermittentes :

— Vous voyez? C'est la fin, je vous dis. Et puis, vous comprenez bien qu'on a déjà trouvé les nids de dynamite...

— Tytgat, dit Vergust, ça est parler! Maintenant je suis tranquille.

De fait, on respirait mieux; la transe avait cessé de contracter les épigastres et ce qu'il y avait dessous. Oui, c'étaient leurs dernières cartouches. Enfin, ils avaient déguerpi. Quel bonheur! Ces bougres ne souillaient plus nos rues de leurs odieux uniformes, de leur langue, de leur odeur!

— On m'a dit, observa le charbonnier, qu'il y a déjà des soldats Français et aussi des Anglais, arrivés hier soir, qui se promènent dans la ville...

— C'est exact, repartit le commissaire; je

le sais par le rapport... Mais c'est peut-être une imprudence de leur part...

Et, comme on le considérait avec surprise :

— Oui, qu'ils prennent seulement garde aux Bruxelloises!

— Vous avez raison, s'écria Vergust : elles vont toutes sauter dessus et les étouffer sous leurs baisés!

— Voilà! conclut le commissaire; les «crotjes»), c'est peut-être encore plus dangereux que les mitrailleuses!

\*

\* \*

Cependant le vacarme avait complètement cessé et les propos redevenaient facétieux quand soudain, le petit Toone, le coureur de la firme De Bouck, pénétra dans le salon en coup de vent :

— Patron, il y a un officier anglais à la maison qui vient de la part de M. Victor! Mais il ne sait pas causer un mot de français... Alors, Madame demande comme ça si M. Théodore ne sait pas venir avec vous jusqu'au magasin pour s'expliquer en english...

Le charbonnier endossa vivement son paletot :

— Je viens, mon garçon! Dites à Madame que j'arrive dans une seconde!

Et tandis que Toone repartait comme la flèche :

— Hein, Théodore, vous venez avec moi?

— Mais c'est impossible, Monsieur De Bouck,

répondit le coiffeur très perplexe. Je ne sais pas abandonner les clients comme ça. A midi, oui, si vous voulez?

— Non, non, il faut venir tout de suite! s'écria le charbonnier frémissant. C'est à deux pas; on aura vite fini!

Mais le coiffeur avec une mine désolée :

— Non, Monsieur De Bouck, je regrette, mais c'est trop difficile maintenant...

— Eh bien et M<sup>lle</sup> Martha? intervint le tri-pier; est-ce qu'elle ne sait pas vous remplacer? Elle n'est pas à la maison? Appelez-la une fois!

— Tiens, c'est vrai, dit le coiffeur, je n'y pensais pas! Attendez!

Et, s'excusant auprès du client, il courut ouvrir la porte de l'arrière-boutique et s'élança dans l'escalier.

Quelques instants après il reparaisait dans le salon avec sa fille qui salua gracieusement la compagnie :

— Elle était juste prête pour sortir, déclara le coiffeur. Elle va vous accompagner Monsieur De Bouck, n'est-ce pas Martha?

Et sur un gentil sourire d'acquiescement de la jeune fille dont le visage rayonnait d'une joie à peine contenue :

— Oh! merci, Mademoiselle! fit le bon charbonnier. Alors, partons vite!

Et, sans façon, la saisissant par le bras, il l'entraîna au dehors.

— Hein, Théodore, dit Tytgat d'un air goguenard, vous n'avez pas peur que ce jeune officier anglais...

— Oui, ajouta Vergust en achevant la pensée du vieux policier, pour sûr qu'il va avoir tout de suite une grosse « bountje » pour une aussi jolie petite mère!

Et, rajustant sa toilette :

— Allons, commissaire, dépêchez-vous. On va prendre un bon verre à leur santé!

## CHAPITRE XVIII

---

Au milieu de la joie, qui rajeunissait les vieux Claes et les bons serviteurs de la quincaillerie, Camille demeurait grave, enfermée dans ses regrets du passé. La délivrance, bien qu'elle l'eût attendue, elle aussi, avec tant d'héroïque patience, ne la délivrait pas de sa peine inguérissable.

Elle s'interrogeait anxieusement : que ferait-elle quand les glorieux bataillons de l'Yser défileraient sous les fenêtres de sa chambre? Comment se défendre d'un sentiment trouble, d'une amertume voisine de l'envie, contre ces heureux soldats que la mort avait épargnés, émue d'admiration devant leur bravoure, la rage sublime, l'élan irrésistible de leur « On les aura! ».

Non, un tel spectacle la navrerait d'une tristesse infinie; elle ne pourrait y prêter ses yeux, ni ses oreilles, ni la moindre portion de son cœur à jamais meurtri.

On comprenait les relancements de sa douleur toujours latente; on respectait la solitude qu'elle

recherchait à présent dans le désir de ne contrister personne par une humeur qui la rendait incapable de farder sa mélancolie. Bien que la joie des siens lui fût un baume, elle en ressentait une sorte de malaise, comme un approfondissement de sa peine. Tout lui était à charge : jusqu'à Péro qui, devenu turbulent dans la maison réveillée, semblait l'importuner parfois de son babillage et de ses jeux...

— Voyons, fille, disait doucement le paralytique quand, les yeux rougis, elle prenait place aux repas, sois raisonnable... Pense, comme « il » doit être malheureux en voyant que tu pleures encore et que le retour de ses plus chers amis ne te cause aucun soulagement... Les morts s'affligent de notre chagrin.

— Allons, Camille, faisait à son tour la bonne tante, mange... Mange donc un peu ! C'est pour toi qu'Adélaïde a préparé ce petit plat !

Attendrie, elle faisait effort pour répondre à tant de sollicitude, tout en se disant qu'il leur était facile de ne plus être sombres puisque l'enfant les avait ressuscités à une vie de tendresse et de bonheur. Ils pouvaient oublier, eux !

Ce qui la désolait aussi, c'est l'attitude des Lust et de Bernard qui, moins délicats que ses parents, ne semblaient plus compatir à son chagrin ; n'osaient-ils pas se risquer à de gais propos, y mêler même brutalement le souvenir de Prosper ?

— Ma foi, s'exclamait le contremaître, qui sait les belles histoires que ses amis vont rapporter de là-bas ? Pour sûr qu'elles vous conso-

leront, Madame Camille! Et moi, je vous dis que vous ne saurez plus être triste!

Ces paroles étranges, dont son sévère et pensif regard appuyé sur les dévoués serviteurs ne parvenait pas à interrompre le flux pressé, l'indisposaient contre eux plutôt qu'elle ne leur en savait gré.

Martha elle-même, qui lui était devenue si chère, ne lui apportait plus le moindre réconfort. Après cela, la jeune fille pouvait-elle s'occuper de plaindre une veuve inconsolable quand la joie débordait son cœur?

L'extraordinaire histoire qui courait le quartier! Cet officier britannique auquel elle avait servi d'interprète, qui s'était déclaré tout à coup son authentique cousin!

Les yeux brûlés par les gaz, le jeune homme avait été sauvé de la cécité par Victor De Bouck. Noble et riche Irlandais, il voulait s'intéresser à ses parents inconnus dont le jeune oculiste lui avait révélé l'existence en Belgique. Plein de reconnaissance envers le fiancé de Martha, il entendait affranchir l'excellent Théodore de son humble métier, doter ses enfants... Cette aventure était un conte de fées...

Pour l'heure, le vaillant étranger, installé chez les De Bouck, attendait le retour de son cher médecin, comblé d'égards et de soins par ses hôtes improvisés. Soudainement éprise d'une grande affection pour la « Rose d'Irlande », ainsi que le galant officier avait tout de suite surnommé sa cousine, l'impérieuse charbonnière

abandonnait le rêve de marier son fils à la nièce des vieux Claes, estimant aujourd'hui qu'il serait plus avantageux à sa vanité d'avoir pour bru une jeune fille telle que Martha, si naturellement distinguée et de haut lignage...

Et pourquoi sa fille Charlotte, tout apaisée de son deuil, si fraîche et si avenante dans la fleur de ses vingt ans, oui, pourquoi n'inspirerait-elle pas à James De Leuw, auquel elle s'était si fort intéressée au cours de la campagne, une sympathie qui ne manquerait pas de se transformer bien vite en un sentiment plus tendre?

Elle n'avait plus de préjugés. Quelque modeste que fût la condition de leur digne père — car Théodore devenait très digne — ses chers enfants avaient du sang noble dans les veines et ce n'est pas leur belle-mère qui permettrait que personne l'oubliât!

\*

\* \*

Camille avait l'âme trop bien faite pour éprouver aucun sentiment de dépit à l'égard de l'heureuse Martha: n'empêche que la joie de son amie l'affectait péniblement par une expansion qui ne voulait pas tenir compte de son propre état d'esprit.

Un après-midi que la jeune fille était accourue à la quincaillerie pour donner lecture d'une lettre de James annonçant la date précise de la rentrée des troupes à Bruxelles :

— Oh! chère, dit-elle sans prendre garde à l'émotion qui altérait le visage de Camille, vous assisterez à cette fête magnifique. Non, vous ne resterez pas à l'écart... Et d'abord, c'est votre Prosper lui-même qui vous commandera d'acclamer ses amis!

La jeune femme hochait la tête : il ne fallait pas lui demander l'impossible en ce moment; les cris de joie, les fanfares lui seraient insupportables ou du moins trop pénibles à entendre. Elle voulait s'en aller; demain, elle partirait avec Péro pour les « Peupliers ».

— Non, Camille, il faut que vous demeuriez ici... Et moi, je suis sûre que vous resterez et que...

Elle semblait hésiter à poursuivre; puis, avec un accent de foi absolue :

— Et que vous mettez votre robe blanche pour « les » voir passer!

En même temps, elle enlaçait la jeune femme et, dans une étreinte frémissante :

— Camille, Camille, je vous parais sans doute insensible, mais vous ne savez pas, vous ne savez pas! Le bonheur approche peut-être avec nos chers soldats... Le bonheur pour tout le monde!

La jeune fille avait depuis longtemps quitté la chambre que Camille demeurait pensive, cherchant à démêler le sens des propos de son amie. Bien qu'ils ne lui parussent que des mots vides, réflexes d'une tendresse encore exaltée par la joie, ils la remuaient pourtant d'une sorte d'espoir vague, d'une attente de quelque chose d'im-

prévu, de ce « on ne sait quoi » de mystérieux que l'attitude si détachée de Lust et de sa femme, voire celle de Bernard lui-même, insinuaient dans son esprit depuis quelques jours. Hélas, tout cela n'était que vaine illusion ! Non, rien ne devait survenir de si doux, de si consolant qui pût la distraire des souffrances de son cœur... Ces journées de fête lui seraient trop cruelles à vivre dans la ville en délire... Là-bas, aux « Peupliers », sa tristesse pourrait enfin se détendre, pleurer à l'aise, sans témoins. C'était bien décidé : demain, elle se réfugierait avec son fils auprès de la vieille maman Frémineur...

Elle s'occupait déjà à préparer sa valise de voyage quand on frappa à la porte :

— Madame Camille ! s'écria Adélaïde en se précipitant dans la chambre, vite, descendez ! Monsieur le curé est en bas qui demande après vous !

— Monsieur le curé ?

— Mais oui, vous savez bien, celui-là qui est déjà venu une fois ici !

— Monsieur de Boismont ! fit la jeune femme dans une surprise angoissée qui augmenta sa pâleur.

— Allons, dit l'affectueuse maritorne, n'ayez pas peur... Il a l'air d'un si brave homme avec sa belle barbe blanche ! Et moi, je suis sûre que c'est monsieur Saint-Nicolas !

\*

\* \*

Il attendait dans la petite pièce contiguë au magasin où leur première entrevue avait eu lieu au cours de l'an passé.

— Ma fille! s'écria le prêtre en s'élançant au-devant de la jeune femme.

— Monsieur, dit-elle défaillante sous son baiser paternel, monsieur l'abbé, je vous ai attendu... Oh! comme vous avez tardé à revenir ainsi que vous l'aviez promis!

Il s'excusait :

— Oui, j'aurais pu vous revoir plus tôt... J'en avais le plus vif désir... J'y ai résisté pourtant dans la crainte que les contingences de la guerre ne vinsent démentir tout à coup les informations consolantes dont je voulais vous faire part.

— Les informations consolantes?

— Vous souvient-il de ce soldat ramassé sur le champ de bataille et qui me confia de précieux documents?

— Si je me rappelle! Vous ne le connaissiez pas. Mais je savais, moi, que c'était le brave Victor De Bouck, parti à la recherche du corps de son ami...

Le prêtre saisit les mains de la jeune femme et, dans un effort pour maîtriser son émotion :

— Mon enfant, je vous cachais la vérité en disant que ce blessé m'était inconnu... Le soldat que j'assistais en ce moment suprême n'était pas celui que vous croyez...

— Mais alors, murmura-t-elle bouleversée, quel était cet homme qui portait sur lui des papiers concernant notre famille?

— Et une image que j'ai précieusement gardée, ajouta le vieillard en ouvrant d'une main fébrile un portefeuille déposé sur la table. La voici!

— Mon portrait! s'écria-t-elle dans un sanglot.

— Oui, ma chère fille, c'était votre fiancé! Et c'était le fils de mon frère bien-aimé! Bientôt vous saurez tout!

Cependant, redressée, les yeux agrandis par la stupeur, Camille écoutait le vénérable missionnaire dont les paroles pénétraient moins dans son esprit qu'elles n'impressionnaient ses oreilles par une résonance qui évoquait la douceur d'une voix chérie. Et voilà que dans les traits, dans les gestes, dans toute la personne du vieillard elle découvrait à présent cette ressemblance qui, dès le premier abord, l'avait tant obsédée sans qu'elle eût jamais été capable de l'identifier à un type précis. C'était son amant que cet homme lui avait confusément rappelé à la suite de sa visite...

— Oh! mon père, dit-elle en sortant de sa prostration, je comprends aujourd'hui... vous ne pouviez tout dire à notre première rencontre. Je me souviens... Ce blessé moribond, vous aviez dû l'abandonner, disiez-vous, à la garde des brancardiers... Mais ce n'était pas vrai, ce n'était pas vrai! Non, vous n'avez pas abandonné votre neveu, presque votre fils!

— Chère Camille! Oui, je suis demeuré auprès de l'héroïque soldat. Je l'ai assisté... Je l'ai ramené dans nos lignes avec son ami De Bouck... Et nous l'avons veillé pendant de longs jours...

— Hélas, soupira-t-elle, il était mortellement frappé...

Le prêtre se recueillit :

— Et si Dieu, dit-il d'une voix étouffée, si Dieu avait fait un miracle?

\*

\* \*

Camille se ranimait sous les douces paroles du vieillard. Il expliquait son silence; pourquoi lui apprendre que son fiancé était toujours debout quand il avait encore tant de périls à courir? Alors, quel surcroît de douleur si la mort l'eût, cette fois, inexorablement frappé? N'était-ce pas assez du terrible coup qu'elle avait reçu? Une plaie qui se rouvre, oh! l'affreuse torture! Et puis, la mission que le soldat allait accomplir exigeait que nul de ses proches ne pût donner le moindre soupçon qu'il était encore de ce monde. Le véritable espion reste secret, ignoré de tous; et lui, dans une contrainte sublime, ne doit plus connaître aucun des siens...

— Prosper fut ce héros... Un jour vous apprendrez le rôle qu'il a joué au front et dans cette ville, tout près de vous... C'est une histoire merveilleuse comme une légende!

Les larmes de Camille coulaient doucement :

— Il fut un héros, gémit-elle, il « fut »...

Le prêtre la soutenait dans ses bras; maintenant, il pouvait tout lui dire :

— Ma fille, bénissons le Seigneur, car il a

daigné exaucer mon vœu! Je suis le messager de la bonne nouvelle!

— Il vit? s'écria la jeune femme éperdue.

— Prosper se hâte vers vous, mon enfant! Il devance ses frères d'armes. Il approche! Demain, ou ce soir, dans une heure peut-être, il...

En ce moment, des abois retentirent dans la pièce voisine qui s'apaisèrent aussitôt en plaintes, en jappements d'une joie délirante... Comme le chien d'Ulysse, Tom avait reconnu son maître.

Et la porte s'ouvrit...

## CHAPITRE XIX

---

En ce jour épique de la rentrée des troupes à Bruxelles — « l'un des plus beaux que le soleil aye oncques veu de ses yeux » — après le moment d'indicible stupeur causée par l'apparition de Prosper Claes défilant rue de Flandre à la tête de sa compagnie, le retour du héros avait provoqué une émeute d'enthousiasme et déchaîné des ovations frénétiques.

Quel démenti, l'allégresse émerveillée d'une telle résurrection n'opposait-elle pas à l'atroce pensée du moraliste à savoir « que les morts les plus aimés, s'ils revenaient au bout de quelque temps, nous causeraient plus d'embarras que de plaisir »!

Sa tâche accomplie — cette tâche dont la légende populaire amplifiait l'histoire déjà suffisamment glorieuse en sa stricte vérité — le jeune homme pouvait renoncer aux affaires et continuer de servir avec la certitude d'atteindre aux plus hauts grades. Il déclina les offres de ses anciens chefs et voulut rester quincailier comme devant.

Sa naissance ne lui donnait aucune ambition de faire valoir ses droits d'enfant légitime, ni d'échanger, contre un autre plus sonore, le nom

bourgeois qu'il avait ennobli par ses actes. Seule, Camille en connaissait le secret, lequel selon le vœu même de M. de Boismont, ne serait jamais divulgué. C'était assez pour Prosper de savoir qu'un mariage clandestin avait uni ses parents et que sa mère, issue de bonne maison, était morte en le mettant au monde. Il connaissait la vie de son père; romanesque, elle n'était entachée d'aucun déshonneur; aussi bien, ce père, n'existait plus lors de la naissance de son fils, la mort l'ayant frappé à son poste dans une colonie lointaine. Personne n'était responsable d'avoir exposé un petit être vagissant à la pitié publique, sinon des serviteurs ou des amis, bien intentionnés sans doute, qui n'auraient pas abandonné l'orphelin à supposer qu'il n'eût pas été tout de suite recueilli par les vieux Claes. Quant au bonheur de ces derniers, il ne devait jamais être troublé par aucune révélation.

Entretiens, M. de Boismont avait rempli le mandat d'exécuteur testamentaire auquel l'autorité ecclésiastique l'avait substitué selon le vœu de la défunte M<sup>lle</sup> L'Hoest. Camille pouvait épouser Prosper sans renoncer à la succession de sa marraine. Qu'importait d'ailleurs, puisque le mariage des amants avait été célébré dans une petite ville d'outre-Manche au lendemain de leurs libres noces!

Ainsi ne devaient-ils rien cacher : Péro n'était plus le fils d'Adelaïde...

\*

\* \*

L'ami Victor De Bouck rentrait également dans le civil en dépit de toutes les avances et promesses de l'autorité militaire. Il voulait se consacrer librement à la science, approuvé d'ailleurs par Martha, toute heureuse que son prochain mariage ne l'éloignât point de son père et de Clairette.

Quant à James De Leuw, il embrassait résolument la carrière des armes où il s'était conduit en si vaillant soldat avant de devenir l'un des meilleurs officiers de son régiment. Tel était le prestige qu'il rapportait du front que le souvenir de son humble métier de jadis ne pouvait l'entamer aux yeux de personne. Au surplus, n'était-il pas un authentique descendant d'une des plus nobles familles de la verte Erin?

Cette rude campagne de quatre ans l'avait complètement transformé. De complexion plutôt délicate, il était devenu un garçon robuste et bien découplé sans perdre la finesse de ses traits ni le galbe d'une taille que l'uniforme avantageait encore. Et puis, comme chez Martha, cette bonne mine recouvrait de gentils sentiments de bonté, de générosité instinctive.

James connaissait à peine Charlotte De Bouck; il ne l'avait guère rencontrée qu'à l'époque lointaine où elle n'était encore qu'une fillette et lui un jeune garçon. Mais Ernest Spreutels, son brave frère d'armes, l'avait si souvent entretenu de sa fiancée que la jeune fille ne pouvait plus le laisser indifférent. Du reste, c'est lui qui avait pieusement gardé les papiers trouvés dans la tunique de son malheureux compagnon et reçu

le dernier adieu que le soldat expirant adressait à son père et à sa douce amie.

La remise de ces reliques avait rapproché les jeunes gens et fait naître entre eux un sentiment de vive et inaltérable affection. Un double mariage unirait donc bientôt, et le même jour, les enfants des deux familles.

Quant au voyage de noces, il était tout indiqué : les deux couples passeraient la Manche pour se rendre en Irlande où leur noble cousin William O'Brien, ainsi que sa vieille lady de tante — qui l'avait élevé et qu'il chérissait comme dans le plus attendrissant des romans anglais — leur préparaient dans leur château, évidemment historique, la plus affectueuse réception.

Et qu'on ne parlât pas de la folie d'un tel voyage à cette inclémente saison de l'année ! Grâce au gulf stream, l'île de Saint-Patrick ne défiait-elle point les frimas, constamment vêtue, même au cœur de l'hiver, d'un splendide manteau de verdure et de fleurs !

\*

\* \*

Tandis que l'heureux Vergust avait encore engraisé au point que sa peau menaçât d'éclater si l'on n'y faisait promptement quelques crevés à l'espagnole, le fielleux Buellings, au rebours, sortait de l'occupation plus hâve, plus jaune, plus eximé qu'un hareng sauret oublié au fond de sa caque.

On avait plus ou moins pardonné au méchant homme en le jugeant surtout du point de vue de sa bile congénitale, laquelle, à de certaines heures, le rendait peut-être aussi irresponsable qu'un pensionnaire de Gheel.

Le hargneux sellier se remettait lentement de la crise qui l'avait tordu comme un cep au lendemain de la visite du pseudo feldgrau. Quelle stupeur d'apprendre que toutes ses « cachettes » étaient repérées et qu'il ne tenait qu'au bon plaisir de l'audacieux espion de le dénoncer à la Kommandantur! Terrible menace! Car ce n'était pas seulement la prison pour le dissimulateur, mais la colossale allemande, c'est-à-dire la ruine irrémédiable.

Le coup avait été si rude que, malgré l'armistice, le vieux grigou ne s'en relevait pas. Aussi bien, l'apparente sollicitude de ses anciennes connaissances, loin de lui apporter aucun soulagement, le remplissait d'une honte rancunière qui n'aidait pas aux soins dévoués de sa bonne femme non plus qu'aux remèdes du docteur Buysse. Les scorpions de l'envie continuaient de grouiller en lui, de hérissier son âme contre tout le monde et singulièrement contre Vergust, ce tripiier plein de chance dont la fausse commisération lui était un motif de plus de le détester.

Après cela, l'annonce des multiples fiançailles qui réjouissaient les familles d'alentour n'était pas faite pour apaiser sa sourde fureur. Pourquoi, seule entre toutes, une demoiselle aussi accomplie que la sienne, n'était-elle recherchée

de personne? Pareille injure ne se pouvait concevoir.

Tombée du haut de ses rêves, Hortense n'avait plus osé se montrer nulle part depuis l'armistice. Lakmé ne chantait plus l'air des Clochettes; son visage blafard restait fermé et nul Nilakanta n'eût été capable d'y ramener la grimace qui lui tenait lieu de sourire.

Vierge mûre, lui, faudrait-il maintenant se rabattre sur le premier venu? Encore, d'où sortirait-il celui-là? Dans la sphère de leurs relations, vers quelque point cardinal qu'ils tournassent les yeux, le bourrelier et sa femme ne le voyaient poindre d'aucun côté...

A chaque visite du pitoyable Vergust, la pauvre M<sup>me</sup> Buellings s'épanchait volontiers avec lui sur l'injuste sort d'Hortense. Comprendait-on qu'elle demeurât sans prétendant lorsque, par-dessus ses autres avantages, elle avait celui d'être fille unique, si riche d'une belle dot et de tant d'espérances?

— Ah! soupirait-elle, les jeunes gens d'aujourd'hui! Tous des imbéciles!

— Allons! ne vous tourmentez pas, lui dit un jour le tripier en veine de consolation; avec sa dot, M<sup>lle</sup> Hortense ne sera pas gênée de trouver un bon parti... Et tenez, moi je connais un gaillard qui ferait peut-être bien son affaire...

— Vous croyez? fit la bonne femme intriguée.

— C'est un veuf qui veut avoir de nouveau un intérieur... Un homme encore d'attaque, savez-vous, avec une belle position. Est-ce que je veux une fois vous le présenter ?

— Oh! c'est bien gentil de votre part... Mais qui est ça?

— C'est le plus fort abatteur de Cureghem!

— Oeie non! gémit-elle épouvantée; ça je ne sais pas si...

— Mais c'est un bon métier! Et comme ça vous sauriez avoir de la viande et du cuir pour rien!

C'était un argument. Elle réfléchissait : au fait, il ne fallait pas refuser si vite et faire les dégoûtés :

— Eh bien, je ne dis pas... Amenez-le une fois sans faire semblant de rien...

Or, un mois ne s'était pas écoulé que la sèche Hortense, fiancée à M. Fernand Vuilsteke, abatteur à Cureghem, rouvrait son vieux piano.

Ressuscitée, Lakmé chantait de nouveau. Toutefois, abandonnant le gargarisme des Clochettes, elle ne soupirait plus maintenant, la main sur sa poitrine abstraite, que la suave cantilène finale «Tu m'as donné le plus doux rêve...»

Tant il est vrai que l'Amour est le grand maître d'illusions qui poétise les plus féroces réalités...

\*

\* \*

Cependant, au milieu de tous ces apprêts de fête, un cœur demeurerait encore anxieux et mélancolique, incapable de battre à l'unisson de la joie générale; et c'était le tendre cœur de la blonde Emma Vergust. Rien de plus compréhensible pourtant : cette belle fille, qui avait

fait preuve de tant d'énergie en des circonstances critiques, restait sous le coup d'une bien grave nouvelle...

Lors de la dernière et victorieuse offensive belge, Louis Lavaert était tombé dans un assaut, la tempe fracassée d'un éclat de shrapnell. Transporté à l'hôpital de Furnes, le brave lieutenant n'avait échappé la mort que par miracle. A peine convalescent, sa faiblesse ne lui avait pas permis de paraître à la tête de son bataillon en ce jour fameux de la Joyeuse Rentrée. Quel ennui! Le pauvre garçon devait encore attendre de longues semaines avant de pouvoir être ramené à Bruxelles. Sans doute, le père Lavaert était-il déjà accouru à son chevet; mais quelque réconfort que lui donnât la présence de l'excellent pâtissier-confiseur, le jeune homme ne souriait que bien tristement, très préoccupé, inquiet surtout d'une future rencontre... Ah! si son visage balafré l'obligeait de renoncer à ce doux rêve d'amour qui l'avait tant encouragé à ne pas mourir?...

Le « petit Louis » n'était plus le même. Dégoûté de se mettre dans la peau de personnages imaginaires, il était rentré dans la sienne estimant que c'est encore celle qui lui allait le mieux. Il avait cessé de débiter des rôles, d'enfler la voix, de s'enivrer d'apostrophes lyriques. Il parlait maintenant d'une façon toute naturelle, sans emphase, presque aussi mal que tout le monde...

Nulle mimique déclamatoire n'accompagnait plus ses moindres paroles; il avait maté ses bras

et ses mains, ne leur permettant désormais que de sobres gestes. A l'école de Prosper Claes et de ses amis, l'être retentissant de jadis était devenu un « piotte » réfléchi et discret, très cordial, plein de sang-froid du reste, d'initiative et de résolution dans la rude vie qu'il menait. Ses lettres à Emma Vergust, un peu grandiloquentes au début et se ressentant encore de l'accointance cornélienne, n'avaient pas tardé à devenir familières et gentiment cursives, à se porportionner à l'âme de son amie qui n'en était que plus à l'aise pour montrer, en ses discrètes réponses, l'intérêt toujours plus vif qu'elle prenait aux récits qu'il lui faisait de l'héroïque résistance de notre petite armée, ainsi qu'aux timides confidences de son cœur.

Emma n'avait pas attendu que le petit Louis se fût particulièrement distingué pour ne plus se défendre contre la sympathie qu'il lui inspirait. Le seul fait que, renonçant à sa vie oisive, il s'était engagé par amour pour elle, l'avait définitivement conquise à ce joli garçon. C'est de lui qu'il était question tout d'abord à chacune des visites intermittentes que lui faisait ce vagabond énigmatique qui, un soir mémorable, avait si rudement tancé le jeune pleutre pour s'attendrir à la fin devant ses larmes de honte et promettre de le conduire de l'autre côté...

Cette scène lui était toujours présente, de même que celle qui l'avait précédée. Que de fois son cœur s'était fondu en attendrissement au souvenir de la déconvenue du cher amoureux quand elle avait giflé l'audace de son ardent

baiser! Ah! vraiment, elle s'était comportée d'une manière trop dure avec lui...

Aussi, quelle douleur à la nouvelle que le soldat gisait sur un lit d'ambulance, la mort entre les dents! Et cela, à cause d'elle! Par bonheur, son angoisse avait été de courte durée : le petit Louis n'était que dangereusement blessé, non pas mortellement; il s'en tirerait sans grand dommage, au dire de ses vaillants compagnons...

N'importe, l'absence du blessé se prolongeant au-delà de sa patience, Emma se tourmentait, redevenait inquiète. Donc, un soir, après la fermeture de la charcuterie, elle annonça brusquement son intention de partir le lendemain pour Furnes.

— Fille, dit le tripier d'un air détaché en échangeant un regard avec sa femme, tu feras comme tu veux... mais moi je pense que c'est un dérangement inutile...

— Et pourquoi donc Papa? fit la jeune fille très troublée; est-ce qu'on m'empêchera d'entrer à l'ambulance?

— Non, non ce n'est pas ça, mais j'ai comme dans l'idée que Louis est maintenant en route avec son père pour revenir à Bruxelles...

— Et moi aussi, je le crois, intervint la jeune M<sup>me</sup> Vergust en train d'enfermer les livres dans le comptoir; mais on peut aussi se tromper. Enfin, Emma, il faut seulement faire votre goût...

Et sur ces mots, descendant de son trône avec majesté :

— Est-ce que vous venez, Auguste?

— A vos ordres, Caroline! dit le tripier en lui adressant un signe d'intelligence; je ferme et je viens...

\*

\* \*

Ils étaient rentrés dans la maison, et la jeune fille s'attardait encore à quelques rangements, quand des coups secs, frappés sur la petite porte ménagée dans le volet mécanique, lui firent suspendre sa besogne. Elle dressa l'oreille; les coups se répétèrent dont le rythme avait une signification connue d'elle seule... Et c'était bien le même signal qu'elle avait si souvent attendu et entendu pendant l'occupation, le signal qui lui annonçait la visite du contre-espion belge.

Elle eut un moment d'hallucination... Est-ce qu'elle rêvait? La guerre durait-elle encore?

Mais, se ressaisissant aussitôt, elle lâcha ses torchons, courut ouvrir les portes du magasin et du rideau de fer. Et le mendiant de jadis s'élança dans la salle toute reluisante de ses lambris carrelés et de ses étals de marbre nettoyés de la tripaille qui les recouvrait pendant le jour :

— C'est encore moi! s'écria-t-il d'une voix retentissante et joyeuse. Hein, que vous ne vous attendiez pas à me revoir si vite, Mademoiselle Emma?

En même temps, il enlevait son feutre roussi et laissait tomber l'ample souquenille de sa fausse gueuserie.

— Monsieur Prosper! s'exclama la jeune fille dans un cri d'effarement.

— Soi-même; fit-il en riant. Allons, Mademoiselle Emma, convenez aujourd'hui que vous vous en doutiez un peu...

— Eh bien oui, avoua-t-elle quand elle fut remise de son émotion; mais c'est seulement à partir de la dernière fois quand vous êtes venu avec Mosheim que... Mais j'ai gardé ça pour moi et n'ai rien dit à personne, à personne!

— Oh! j'en suis bien sûr! reprit-il, je savais que l'on pouvait compter sur votre silence autant que sur celui des Lust et de M<sup>me</sup> Martha! D'ailleurs est-ce qu'on ne travaillait pas tous ensemble? Vous saviez l'importance de ne pas trahir mon incognito, même entre vous!

— Oh! dit-elle dans un élan de cœur, comme ça nous a fait du mal de ne pouvoir rien dire à vos parents et surtout à M<sup>me</sup> Camille! Mais c'était trop dangereux pour vous, n'est-ce pas?

— Discretion sublime et dont je vous rends grâce à tous!

Il lui avait pris les mains :

— Vous savez, Mademoiselle Emma, que les services que vous avez rendus méritent une belle récompense!...

— Oeie, dit-elle, c'est ça qui m'est égal! Pour ce que j'ai fait, ça n'est vraiment pas la peine!

Et, détournant la tête :

— J'attends quelque chose d'autre qu'une médaille! murmura-t-elle tandis que ses yeux se brouillaient de larmes.

Il souriait :

— Je devine peut-être... Eh bien, chère amie, si je vous l'apportais ce « quelque chose d'autre » comme vous dites?

— Oh! Monsieur Prosper, ne vous moquez pas d'une pauvre fille!

— Hé, petite, je ne plaisante pas du tout. Avez-vous donc perdu la mémoire? Ne vous l'ai-je pas promis un soir, à cette même place, « qu'on vous le ramènerait votre joli garçon »?

— Eh bien? interrogea la jeune fille dont le corsage se mit à palpiter.

— Eh bien! apprenez que Louis vient de rentrer à Bruxelles... Il m'a accompagné jusqu'ici... Mais, le croiriez-vous, il est devenu si timide qu'il n'a pas osé entrer avec moi...

— Où est-il? Où est-il! s'écria-t-elle haletante.

— Ma foi, il se promène dans la rue en attendant mon signal... Alors, est-ce que vous tenez absolument à ce que j'aie le chercher?

C'en était trop : à cette question railleuse, la jeune fille pâlit et ne put répondre autrement qu'en s'affaissant sur un escabeau où elle demeura prostrée contre le grand coffre frigorifique...

\* \* \*

Quand elle rouvrit les yeux, un bel officier, la tempe étoilée d'une large et rose cicatrice, se tenait humblement agenouillé devant elle :

— C'est moi, dit-il sourdement comme un autre Werther; sur le seuil de la porte, j'hésitais encore... Emma, chère Emma, est-ce que, maintenant, vous m'avez pardonné?

O puéril candeur! Si on lui avait pardonné!  
— Louis! Louis! Mon brave petit Louis!  
soupirait-elle dans les bras du jeune homme en  
couvrant son front meurtri de baisers éperdus  
avec une prudente et amoureuse pitié...

\*

\* \*

Et tout le monde fut heureux — approximativement heureux...

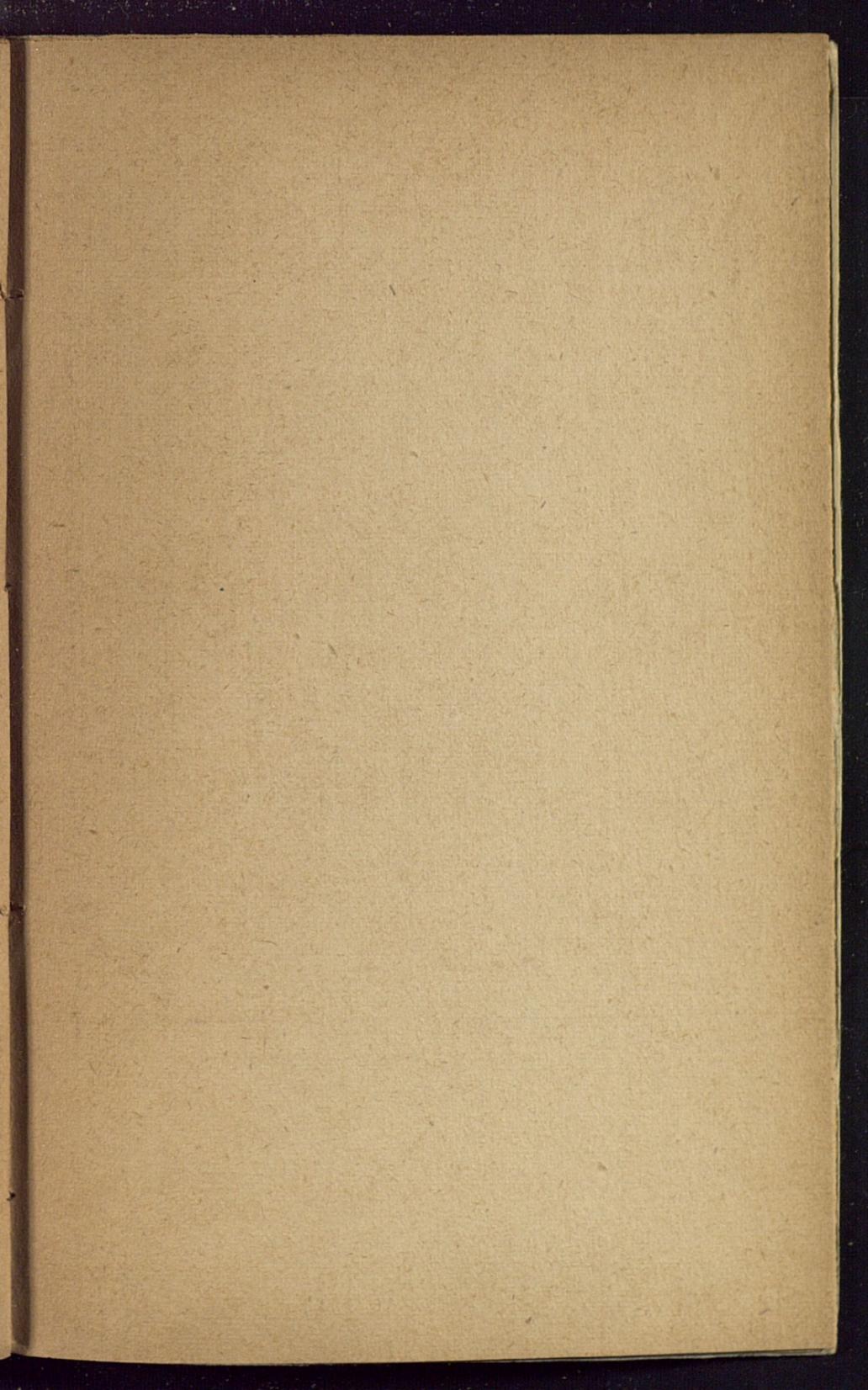
A présent, sortis des coulisses, nos jeunes embusqués et tous ces véloces décampeurs dont la panique avait ailé les talons, revenaient paraître sur la scène en costume d'Artaban :

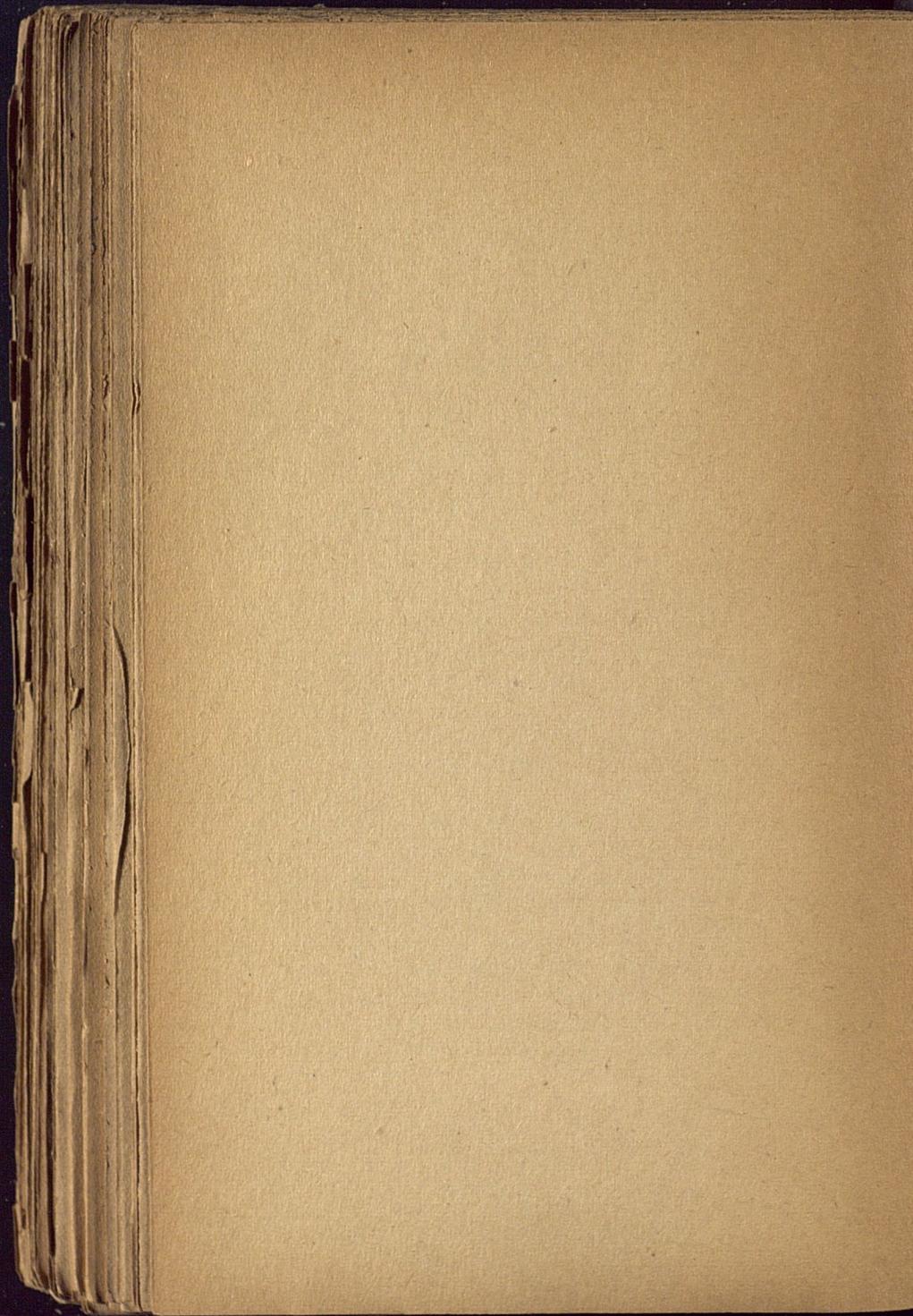
— Ils m'amuse beaucoup, disait Prosper Claes à son ami chien; mais qu'ils deviennent un jour trop remuants et notre « Journal de Guerre » leur sera d'une lecture plutôt désagréable...

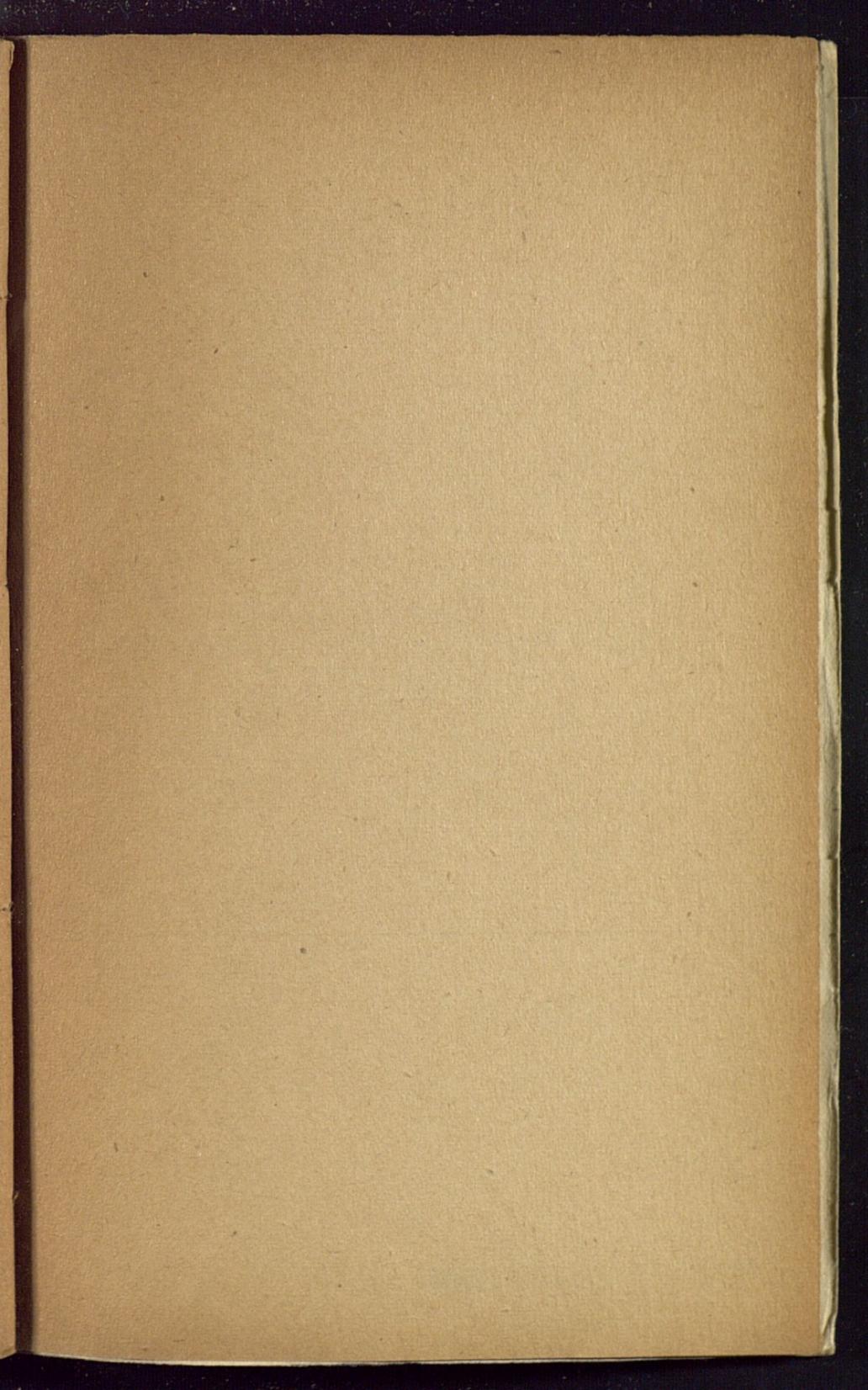
— Pensez-vous, mon bon Maître? répondait l'excellent Tom, qui était vraiment une personne; m'est avis qu'ils s'en moqueront pas mal! Leur âme n'est-elle pas imperméable à la honte?

— Tu as raison, mon brave... Au fait, ce n'est pas leur faute d'être des pleutres, de ne redouter rien sinon les dangers, comme dit ce drôle de Panurge. Laissons-les donc en repos... D'ailleurs, ils sont déjà tous décorés!...

FIN

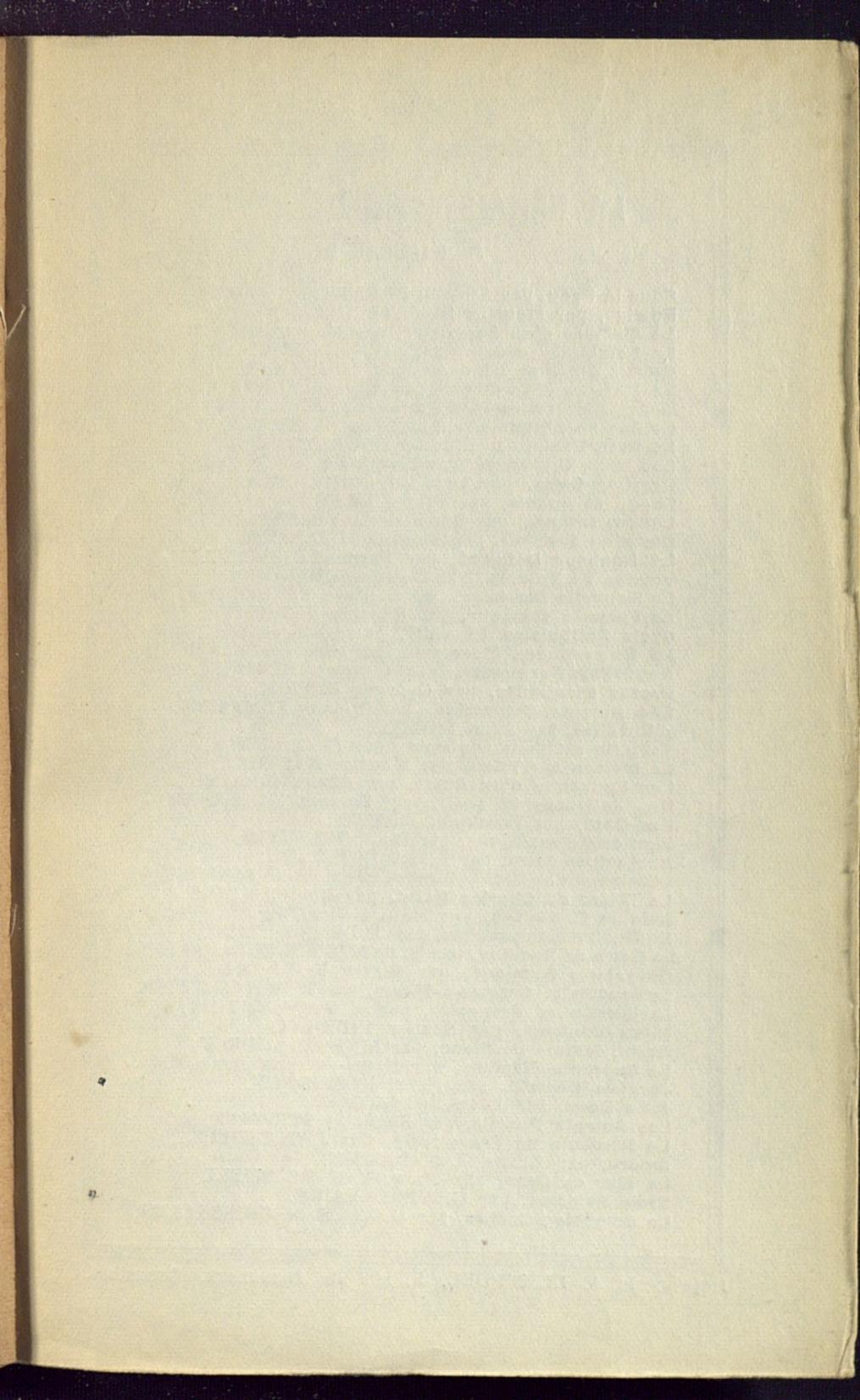






Achévé d'imprimer  
le 25 novembre 1929, par l'Imprimerie A. LEEMPOEL,  
5, rue de Danemark 5,  
à BRUXELLES (Belgique).

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



## LA RENAISSANCE DU LIVRE

### A PUBLIÉ :

Sous la Peau, par Armand BRUNET.  
Edwige, par Maurice BUTAYE.  
Le Martyre d'un Supporter, par Maurice CAREME.  
Le Vainqueur déconcerté, par Léon CHENOY.  
Quinze Ames et 1 Mousse, par Isi COLLIN.  
Le Mariage d'Hermance, par Léopold COUROUBLE.  
Madame Kækebroeck à Paris, par Léop. COUROUBLE.  
Le Roman d'Hippolyte, par Léopold COUROUBLE.  
Le Petit Poels, par Léopold COUROUBLE.  
Les Deux Croisières, par Léopold COUROUBLE.  
Prosper Claes, par Léopold COUROUBLE.  
Congo et Angola, par Pierre DAYE.  
Lettres Intimes, par Emile de LAVELEYE.  
Cœur en Eventail, par Stanislas DELHAYE.  
Le Bonheur Défiguré, par Fernand DEMANY.  
Voyous de Velours, par Georges EEKHOUD.  
La Nouvelle Carthage, par Georges EEKHOUD.  
La Fanuse d'Amour, par Georges EEKHOUD.  
Cycle Patibulaire (2 vol.), par Georges EEKHOUD.  
Le Buisson des Mendiants, par Georges EEKHOUD.  
Nouvelles Kermesses, par Georges EEKHOUD.  
Proses Plastiques, par Georges EEKHOUD.  
Les Amants Disparates, par Pierre FONTAINE.  
L'Envoûté, par Julia FREZIN.  
Tartarin est dans nos murs, par G. GARNIR.  
La Maison sur l'Eau, par Maurice GAUCHEZ.  
Les Souvenirs d'un Autre, par Albert GIRAUD.  
Une Jeunesse (2 vol.), par Edmond GLESENËR.  
Kar-Chat, par Ferdinand GOETEL.  
Mon crime est à moi, par René GOLSTEIN.  
Après Inventaire, par Albert GUISLAIN.  
L'Enigme du Grand Bigarré, par René JAUMOT.  
Le Métro de Charles Quint, par René JAUMOT.  
Amours Rustiques, par Hubert KRAINS.  
Le Bonheur Impossible, par J. LE COUDRIER.  
Le Coup de Bambou, par H. de MATHELIN de PAPIGNY.  
Chevalerie Rustique, par Pierre NOTHOMB.  
Lariguettes et Casque-à-Pique, par R. PARMENTIER.  
Lariguettes et Françoise, par R. PARMENTIER.  
Vieux-Bonheur, par Sander PIERRON.  
Narhi, femme de blanc, par M. PREVAUDEAU.  
La Suprême Flambée, par Henri-Jacques PROUMEN.  
Jacques Servain, par Henri ROSSIGNON.  
Julia Dona, par Léon SOUGUENET.  
Les Amants Puérils, par Stanislas STEEMAN.  
La Parabole du Franciscain, par J. TOUSSEUL.  
Amore, par Eliane VAN DAMME.  
Le Mur de Gaze, par Marg. VAN DE WIELE.  
Trois Femmes, par G. VERDAVAINE.  
La Comédie Funèbre, par G. VOOS de GHISTELLES.